AVRIL 1965 12 SHECKLEY • LAUMER • SMITH • WALLACE

Galaxie

AVRIL 1965

N° 12

2 F 50

La planète Shayol
par
Cordwainer Smith

Projet Eternité
par
Robert Sheckley

Les filous de la galaxie
par
Keith Laumer

Piège mental
par
Christopher Anvil





L'AVENTURE DANS L'ANTICIPATION

AVRIL 1965

N° 12

2 F 50

SOMMAIRE

COUVERTURE DE DEMBER

Maurice Renault
Directeur

Alain Dorémieux
Rédacteur en chef

GALAXIE est publié mensuellement par les éditions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (administration : PIG. 87-49 ; rédaction : PIG. 27-51). La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous. Aucun manuscrit français n'est sollicité. La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Galaxy Publishing Corporation, New York (USA). Tarif des abonnements : 6 mois, France 14 F, Etranger 15 F 80 ; 1 an, France 27 F, Etranger 30 F 60. A régler 24 rue de Mogador, Paris-9e (TRI. 40-56), CCP Paris 1848-38. Pour commande de tout numéro antérieur, verser 2 F 50. Vente à l'étranger : Belgique, 35 FB ; Algérie, 285 F ; Maroc, 2,90 DH.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Le texte-vedette de notre numéro d'avril sera **L'ombre gardienne,** court roman de **CHRISTOPHER GRIMM** (dont les lecteurs de l'ancien **Galaxie** n'auront pas oublié **Garde du corps,** l'un des plus beaux récits parus jadis dans cette édition).

Au même sommaire : **Les trois vies d'Arcturus,** une nouvelle aventure de zoologie spatiale de **JACK SHARKEY,** mettant en scène les spécialistes du « Contact », projetés mentalement dans le corps des créatures galactiques qu'ils ont à étudier. (Précédente histoire de cette série : **Une question de protocole,** dans notre numéro 8.)

Et un choix de nouvelles des meilleurs auteurs : **Les chasseurs** par **DANIEL F. GALOUYE, Jeu de guerre** par **PHILIP K. DICK, Les mangeurs de voitures** par **ROBERT F. YOUNG** et **Une maison dernier cri** par **RICHARD MATHESON.**

Ce numéro sera mis en vente le 11 mars.

Nouvelles des auteurs de ce numéro parues dans l'ancien "Galaxie"

CHRISTOPHER ANVIL	**42**	L'espion au manteau bleu céleste
ROBERT SHECKLEY	**Voir notre numéro 9**	
FLOYD L. WALLACE	**Voir notre numéro 10**	

ENFIN, TOUT "FONDATION" !

La célèbre trilogie d'Isaac Asimov était depuis neuf ans restée incomplète en France, seule la première partie ayant paru autrefois au Rayon Fantastique. Aujourd'hui, vous allez enfin pouvoir en connaître la suite !

Nous avons en effet décidé, pour répondre aux désirs de la majorité des amateurs, d'éditer, en un seul volume, les trois romans qui composent ce chef-d'œuvre de la science-fiction.

Le tableau de la décadence et de la chute de l'Empire Galactique, esquissé dans **Fondation,** trouve son épanouissement et son dénouement dans les deux titres suivants : **Fondation et Empire** et **Seconde Fondation,** le tout au fil d'une action passionnante, constituant l'une des plus gigantesques constructions qu'ait édifié la science-fiction.

Bon de commande

à adresser aux Editions OPTA
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Je désire souscrire à la trilogie FONDATION, à paraître fin mai 1965, au prix de souscription de :

Francs Français	Francs Suisses	Francs Belges
25	25	250

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : (en capitales)......................................

ADRESSE : ....

PROFESSION (facultatif) : ....

Mon règlement sera effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— Un chèque bancaire ou un mandat-poste ci-joint.**
- **— Un virement chèque postal.** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813-98**
- **— Un mandat de versement.** }

(1) Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M. Vuillemier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12-6112

PIEGE MENTAL

par CHRISTOPHER ANVIL

ILLUSTRÉ PAR HEEKS

Cela commençait comme un simple rêve, mais bientôt cela tournait au cauchemar. Un cauchemar pareil aux mailles d'un filet, dont on ne pouvait plus se dégager.

JIM CALDER examinait la maquette posée sur la table.

— « Si vous commettez une erreur, » dit Walters, debout à côté de lui, « toute la bande se dispersera comme un banc de poissons effarouchés. Il y aura mille nouveaux cas d'intoxication et il faudra repartir à zéro. »

Jim caressa la petite tour de quatre étages aux volets clos qui se dressait à l'angle de la demeure miniature. « Je frapperai à la porte de devant et demanderai : Puis-je parler à miss Cynthia ? »

Walters acquiesça. « On vous fera entrer, vous resterez toute la nuit et, le lendemain matin, vous sortirez par derrière et sauterez dans la voiture. Vous vous rendrez immédiatement ici ; vous serez hospitalisé, examiné, et vous nous raconterez tout ce dont vous vous souviendrez. Un chèque certifié d'un montant de cinq chiffres sera déposé à votre banque. L'importance de ces chiffres dépendra de la valeur de vos renseignements. »

— « Cinq chiffres, » murmura Jim.

Walters prit un cigare et s'assit sur le coin du bureau. « Exactement... entre 10.000 et 99.999. »



— « C'est l'énormité de ce chèque qui me fait hésiter. Suis-je censé sortir de là-bas entre quatre planches ? »

— « Non. » Walters arracha la feuille de cellophane qui entourait son cigare, alluma ce dernier et fronça les sourcils. Finalement, il rejeta une bouffée de fumée et leva la tête. « Au cours des trois dernières années, ç'a été deux fois le même topo. Une ville d'importance moyenne, un paisible retraité habitant le quartier résidentiel, une maison située de telle façon que les gens peuvent y entrer et en sortir sans provoquer de commentaires. » Walters jeta un coup d'œil sur la maquette. « Chaque fois que nous avons été sûrs et certains que c'était bien l'endroit, nous avons fait une descente. Nous avons arrêté des drogués mais, en dehors d'eux, la maison était vide. »

— « Des empreintes digitales ? »

— « Nous en avons trouvé la première fois mais il a été impossible de les identifier. La seconde, la maison a brûlé avant que nous ayons pu faire quoi que ce fût. »

— « Et vos drogués ? »

— « Ils ne parlent pas. Ils... » Walters allait dire quelque chose mais il se contenta de hocher la tête. « Nous vous offrons une surprime parce que nous ne savons pas de quelle drogue il s'agit. Ces gens étaient intoxiqués par quelque chose... mais par quoi ? Ils refusent la réalité. Ils ne manifestent aucun des symptômes de manque habituels. Un grand nombre d'entre eux, internés depuis trois ans, ne présentent aucun signe d'amélioration. Nous ne pensons pas que cela puisse vous arriver — une seule séance ne devrait pas faire de vous un drogué — mais, en fait, nous n'en savons rien. Une multitude de gens en colère, les familles des victimes, sont à nos trousses. C'est pourquoi nous pouvons nous permettre de vous payer en fonction du risque qu'à notre avis vous encourez. »

Jim fit la grimace. « Avant de prendre une décision, j'aimerais bien voir un de ces intoxiqués. »

L'air songeur, Walters tira sur son cigare, secoua la tête et décrocha le téléphone.

Précédé d'un médecin, de Walters et de deux infirmiers, Jim pénétra dans la chambre d'hôpital. Seul le docteur s'approcha de la jeune femme blonde assise, immobile, au bord du lit, la tête entre les mains.

— « Janice, » dit-il doucement, « ne voulez-vous pas bavarder avec nous un instant ? »

La malade, les yeux fixés sur le sol, n'eut pas un mouvement.

Le médecin s'accroupit à côté d'elle. « Nous désirons discuter avec vous, Janice. Nous avons besoin de votre aide. Je vais parler jusqu'à ce que vous m'indiquiez que vous m'entendez. Vous m'entendez, n'est-ce pas, Janice ? »

Elle ne faisait toujours pas un geste.

Inlassablement, le médecin s'acharna à répéter son nom.

Enfin, elle releva la tête et son regard le transperça. D'une horrible voix monocorde, elle fit : « Laissez-moi tranquille. Je sais ce que vous cherchez. »

— « Nous voulons juste vous poser quelques questions, Janice. »

La fille ne répondit pas. Le médecin voulut ajouter quelque chose, mais elle l'interrompit avec brusquerie : « Allez-vous en, » dit-elle d'un ton hargneux. « Vous ne me duperez pas. Vous n'existez même pas. Vous n'êtes rien. » Elle était jolie mais, quand ses yeux se rétrécirent, que ses lèvres s'écartèrent légèrement, découvrant ses dents, et qu'elle se pencha en avant, prête à jouer de la griffe, un frisson parcourut l'échine de Jim.

Les infirmiers, l'air dur, s'avancèrent mais le médecin resta à sa place, continuant de parler d'une voix apaisante et monotone.

Peu à peu, le regard de la jeune fille devint vague ; on eût dit que, pour elle, le docteur était transparent. Sa tête retomba entre ses mains et elle se remit à contempler fixement le sol.

L'homme en blanc se releva et lentement rejoignit les autres.

— « Et voilà, » dit-il à l'intention de Jim et de Walters.

C'était Walters qui conduisait. Jim était assis à côté de lui. Il commençait à faire sombre. « Alors, qu'en pensez-vous ? »

Mal à l'aise, Jim s'agita. « Sont-ils tous comme cela ? »

— « Non. Ce n'est qu'un cas parmi beaucoup d'autres. Voulez-vous un autre exemple ? Un homme achète un revolver, tue le marchand qui le lui a vendu, tue un autre client qui se trouvait dans la boutique, glisse le revolver dans sa ceinture, va derrière le comptoir, prend un fusil de chasse, tue l'agent de police qui vient d'apparaître sur le seuil de l'armurerie, sort, tire sur la girandole de lampes ornant la marquise d'un théâtre, examine un instant les ampoules brisées, pose le fusil contre la vitrine, empoigne le revolver, crève les pneus de trois voitures rangées au bord du trottoir, les considère l'une après l'autre et dit : « Je ne peux pas arriver à avoir une certitude, voilà tout. »

Walters ralentit un peu et jeta un coup d'œil à Jim. « Un autre agent a abattu l'homme. C'est tout. La piste nous a conduit à la seconde officine que nous avons fermée, celle qui a brûlé avant que nous ayons pu perquisitionner à fond. »

— « Etaient-elles toutes dirigées par les mêmes gens ? »

— « Il semble que oui. En vérifiant les dates, nous avons constaté que la seconde n'avait ouvert qu'après que nous eûmes fermé la première. Même processus pour la troisième. Dans chaque cas, les méthodes sont exactement les mê-

mes. Mais les rares éléments de signalement que nous avons ne concordent pas. »

Jim plissa le front et se perdit dans la contemplation de la rue. « Qu'arrive-t-il en général aux gens qui se rendent en ce lieu ? Y passent-ils la nuit ? »

— « La première fois, ils entrent par la grande porte et ressortent le lendemain matin. Ensuite, le plus souvent, ils louent un des garages individuels de Jayne Street, la rue qui longe la propriété, et reviennent de temps en temps. Ils arrivent une fois la nuit tombée et restent jusqu'à la nuit suivante. Ils cessent de s'intéresser à leurs affaires et les gens qui les entourent remarquent qu'ils ont l'air absent. En fin de compte, ils dépensent toutes leurs économies ou arrivent au bout de tout l'argent qu'ils peuvent dilapider. Alors, ils agissent comme la fille que nous venons de voir, comme l'homme de l'armurerie, ou font quelque chose de tout aussi incohérent. Ils finissent tous par perdre les pédales en l'espace de deux à trois semaines et, un mois plus tard, la police et les toubibs font des heures supplémentaires. »

— « Ont-ils des provisions de drogue ? »

— « C'est là tout le problème. Ils doivent la trouver et l'utiliser sur place. Ils n'en ont jamais sur eux. »

— « Et lorsque vous fermez l'officine... »

— « La bande s'évanouit comme neige au soleil. Elle ne laisse rien derrière elle, ni drogue ni aucun indice. Cette fois, nous avons un relevé précis de leur repaire et nous devrions pouvoir mettre au point un plan parfait pour nous emparer d'eux. Mais je crains que, si nous nous bornons à une vulgaire rafle, le même scénario se répétera. »

— « Vu ! Je suis votre homme. Mais si je ne réapparais pas le lendemain matin, j'aimerais que vous veniez me récupérer. »

— « Comptez sur nous, » répondit Walters.

Jim passa une bonne partie de la soirée à penser à la jeune femme qu'il avait vue à l'hôpital et au type à la gâchette facile dont Walters lui avait parlé. Il faisait les cent pas, le sourcil froncé, et, à plusieurs reprises, il s'approcha du téléphone dans l'intention d'appeler Walters pour lui dire non. Mais la conscience de son devoir, se combinant à l'attrait que présentait un chèque de cinq chiffres, l'empêcha de décrocher l'appareil.

Finalement, les nerfs à fleur de peau, il sortit. La nuit était tiède. Il prit le volant et se mit à rouler à travers la ville. Mû par une impulsion irraisonnée, il se rendit jusqu'à Jayne Street et passa devant la rangée de garages que Walters avait mentionnés. Il remarqua une voiture qui rentrait dans l'un des boxes en marche

arrière. Quand il eut tourné le coin, la résidence s'offrit à sa vue, éclairée par la lune — une vaste demeure de style démodé, perdue au milieu des arbres du parc. Il s'arrêta : il avait la vague impression d'une fausse note et se mit à étudier attentivement les lieux.

La maison était haute avec un toit en pente raide. Elle se dressait au fond du parc, entourée par une pelouse soigneusement taillée et une ligne de buissons. Les fenêtres étaient étroites ; quelques-unes étaient obturées par des jalousies, à travers les lames desquelles filtrait une lueur diffuse.

Incapable de déterminer ce qui lui avait paru jurer, Jim remit le moteur en marche et rentra chez lui. Il trouva une place pour sa voiture et remonta le boulevard plongé dans la nuit. Il était fatigué et avait envie de dormir. Escaladant le perron, il se fouilla à la recherche de son trousseau, trouva la bonne clé en tâtonnant et recula un peu pour mieux voir. Il faisait très sombre. Etonné, il leva les yeux.

Une épaisse couche de nuages cachait les étoiles ; d'autres nuages, plus légers, s'étiraient dans le ciel. Le bord de l'un d'eux s'éclaira légèrement comme il passait devant le pâle croissant de la lune. Jim regarda autour de lui. A l'exception des fenêtres éclairées, les maisons n'étaient que des blocs de ténèbres.

Faisant volte-face, il repartit jusqu'à la voiture et s'élança en direction de Jayne Street où il s'arrêta après avoir parcouru quelques mètres.

Cette fois, la maison était plongée dans l'ombre. Les rayons de lumière s'échappant des interstices des volets illuminaient la pelouse et les massifs mais la demeure elle-même était une silhouette noire plaquée contre le ciel.

Jim passa en première et reprit lentement le chemin du retour.

Il se rendit le lendemain matin à la première heure au bureau de Walters pour jeter un coup d'œil sur la maquette. Le modèle réduit, laborieusement reconstitué à partir d'agrandissements photographiques, ne révélait aucun système de camouflage permettant de dissimuler des projecteurs qui auraient éclairé les murs et le parc. Jim étudia l'implantation des arbres, examina la propriété sous des angles différents, nota que quelques-unes des lamelles des jalousies au quatrième étage de la tour étaient brisées, mais il ne vit rien de plus qu'il n'avait déjà vu.

Il téléphona à Walters qui était encore chez lui, en train de prendre son petit déjeuner, et lui demanda à brûle-pourpoint : « La maquette est-elle d'une fidélité absolue ? »

Walters répondit : « Elle était exacte hier à quinze heures. Nous

effectuons des contrôles réguliers. »

Jim le remercia et raccrocha. Il n'était pas satisfait. S'agenouillant, il observa la maison selon la perspective que l'on avait en se tenant dans la rue en face d'elle. Il remarqua que l'édifice cachait une partie des frondaisons. Un certain nombre de ces zones invisibles pouvaient être photographiées par un avion léger volant à la verticale mais différents points demeuraient masqués. Jim se dit qu'il devait forcément y avoir des projecteurs camouflés en haut des arbres pour simuler le clair de lune.

Mais une question se posait aussitôt : pourquoi ?

Il considéra la maquette. Il ressentait cette impression troublante que l'on a devant les pièces éparses d'un puzzle. Les premières correspondent, les formes et les couleurs concordent, mais cela ne mène à rien.

Il se rendit en voiture à la propriété. L'air froid était limpide. La demeure, vue en plein jour, était élégante et ses proportions étaient majestueuses ; elle donnait une impression de solitude hautaine. Les murs étaient recouverts d'un enduit lavande et le toit noir faisait un angle aigu. Les arbres qui entouraient la résidence y projetaient leur ombre comme ils la projetaient sur le sol et sur les massifs. Une grille formée par des barreaux en fer de lance ceinturait une irréprochable pelouse.

Jim se rangea le long du trottoir, sortit de la voiture, poussa la porte en fer forgé et s'engagea dans l'allée. Il jeta un coup d'œil sur les arbres mais n'aperçut pas le moindre projecteur.

La maison était bien entretenue et donnait une impression de netteté. Les vitres étincelaient, les stores avaient une inclinaison uniforme, les rideaux ne faisaient pas un pli, les cuivres brillaient de tout leur éclat et les persiennes étaient parfaitement alignées. Y compris celles de la tour, remarqua Jim.

A nouveau, il éprouva la sensation qu'il y avait quelque chose qui jurait et il s'arrêta, le front plissé.

La porte s'ouvrit et une femme vêtue d'une tenue bleu pâle de soubrette s'encadra dans le chambranle. Elle était bien en chair et ses cheveux étaient gris.

— « Belle journée, n'est-ce pas ? » dit-elle le sourire aux lèvres, en lissant son tablier blanc. Reculant d'un pas, elle entrebâilla davantage la porte de la main gauche. Sa main droite était à moitié dissimulée par les ruchés de son tablier. « Entrez donc. »

Jim avait la bouche sèche. « Puis-je parler à miss Cynthia ? »

— « Bien entendu, » répondit la femme en refermant.

Tous deux se trouvaient dans un petit vestibule donnant sur un vaste corridor haut de plafond,

à l'extrémité duquel montait un escalier et où s'ouvraient plusieurs portes que masquaient de lourdes tentures.

« Montez, » dit la femme d'une voix mélodieuse. « Quand vous serez arrivé en haut, prenez à gauche. Vous trouverez miss Cynthia dans la seconde pièce sur votre droite. »

Jim commença d'escalader les marches. Soudain, il ressentit une pression à la base de son crâne. Il y eut un éclair blanc et il éprouva une vive douleur à son bras droit — comme si on lui avait fait une piqûre. Il sombra alors dans la nuit.

Peu à peu, il reprit conscience. Il était étendu sur un lit. Une couverture le recouvrait. Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans une chambre. Devant la fenêtre, frémissait une étoffe légère. Il se mit sur son séant. Une douleur lancinante lui vrillait le crâne. Les murs de la pièce vacillaient. Pendant une fraction de seconde, le décor lui fit l'effet d'un négatif : les boiseries lui paraissaient blanches et les meubles sombres, presque blancs. Précautionneusement, il s'allongea à nouveau et les choses reprirent leur aspect normal.

Un claquement de talons retentit et une porte s'ouvrit. Il se retourna et la chambre parut tourbillonner. Jim ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, une femme était là, qui le contemplait avec un soupçon de sourire. Elle était grande et brune. « Comment vous sentez-vous ? »

— « Pas trop bien. »

— « Il est regrettable qu'il nous faille procéder de cette manière, mais il y a certaines personnes dont les nerfs ne tiennent pas le coup. Et il y en a d'autres qui viennent en se disant que nous avons une affaire intéressante et qu'ils aimeraient bien y participer. Nous sommes obligés d'amener ces personnes à partager notre manière de voir. »

— « Et quelle est donc votre manière de voir ? »

Elle lui adressa un regard empreint de gravité. « Ce que nous avons à offrir est infiniment plus précieux que n'importe quelle façon de vivre. Nous ne pouvons pas laisser tomber ce don entre des mains indignes. »

— « Et qu'avez-vous à offrir ? »

Elle sourit à nouveau : « Il est préférable que vous l'expérimentiez par vous-même. Cela vaudra mieux que toutes les explications. »

— « Ce n'est pas exclu. Toutefois, l'homme qui voyage en terre étrangère aime bien posséder une carte. »

— « C'est une très jolie formule mais vous n'aurez pas à errer en terre étrangère. Nous n'offrons rien de plus que les désirs raisonnables que l'on peut caresser. »

— « C'est tout ? »

— « C'est suffisant. »

— « Y a-t-il un risque d'accoutumance ? »

— « Après avoir goûté un plat délicieux, n'êtes-vous pas en danger de vouloir en manger encore ? Après avoir tenu une beauté parfaite dans vos bras, n'êtes-vous pas en danger de souhaiter recommencer ? S'adonner aux joies supérieures constitue toujours une intoxication. »

Il la considéra en silence pendant quelques instants, puis demanda : « Et mes activités professionnelles ? N'en souffriront-elles pas ? »

— « Cela dépendra de vous. »

— « Et si, en partant, je me rends directement au commissariat de police ? »

— « Vous n'en ferez rien. Si nous sommes trahis, vous ne pourrez jamais revenir. Nous ne serons plus ici. Et vous n'aurez pas envie que cette éventualité se produise. »

— « Me donnerez-vous quelque chose à emporter ? Pourrai-je acheter... »

— « Non. Vous n'emporterez rien sinon vos souvenirs. Et vous verrez que cela vous suffira. »

Comme elle disait ces mots, Jim revit en un éclair la jeune femme de l'hôpital prostrée sur son lit, contemplant fixement le sol, et il souhaita ardemment quitter ces lieux. Il essaya de s'asseoir mais la chambre s'obscurcit et se mit à tournoyer.

Il sentit les mains fraîches de la femme qui l'aidaient à se rallonger.

— « Avez-vous encore des questions à poser ? » demanda-t-elle.

— « Non. »

— « En ce cas, » fit-elle avec vivacité, « nous allons pouvoir parler affaires. Notre tarif unitaire pour la première série de trois visites sera de mille dollars. »

— « Et les visites suivantes ? »

— « Est-il nécessaire que nous en parlions dès à présent ? »

— « J'aimerais être fixé. »

— « Le tarif de chaque tranche de trois visites sera doublé. »

— « Et quelle sera la fréquence de ces visites ? »

— « Personne n'est autorisé à revenir plus qu'une fois tous les quinze jours. C'est une mesure que nous avons instituée en vue d'assurer notre sécurité. »

Après un rapide calcul mental, Jim arriva à la conclusion qu'au bout de six mois, la visite coûtait seize mille dollars — et deux cent cinquante mille au terme d'une année.

— « Pourquoi le tarif augmente-t-il ? »

— « J'ai pour consigne de répondre à ceux qui posent cette question que c'est parce que votre organisme acquiert une certaine tolérance qu'il nous faut surmonter. Si la proportion de produit actif utilisée doit être multipliée par deux, il est juste de doubler aussi les honoraires. »

— « Je vois. » Jim se redressa légèrement avec un grand luxe de précautions. « Maintenant, suppo-

sons que je prenne la décision de ne pas vous donner un sou ? »

La femme secoua la tête d'un air impatienté. « Vous êtes engagé dans une voie à sens unique. Vous n'avez d'autre solution que de continuer d'avancer. »

— « Voilà qui reste à voir. »

— « Eh bien, vous allez voir. » Elle alla jusqu'à une commode installée contre le mur et y prit un petit vaporisateur dont elle braqua le museau argenté sur Jim, tout en pressant la poire de caoutchouc blanc. Cela fait, elle remit l'instrument en place et sortit. Un brouillard constitué d'infimes gouttelettes se posa sur le visage de Jim qui essaya de respirer très doucement afin de déterminer si le liquide avait une odeur. Mais ses muscles ne répondaient pas.

Pendant quelques minutes, il demeura parfaitement immobile. Il sentait les gouttes se poser une à une sur sa peau. Alors, c'était comme si elles explosaient. Bandant tous ses muscles, il refit une nouvelle fois l'expérience.

Il retomba sur le lit. Une gouttelette éclata en vibrant au contact de sa joue.

Il commençait à manquer d'air.

Encore une fois, il se raidit pour déplacer sa tête. En glissant petit à petit, il pourrait se mettre hors de portée du nuage vaporeux. « Encore un effort, » s'encourageait-il. « Un tout petit effort... du calme. Rien qu'un moment... Encore... Allons-y ! »

Mais rien ne se produisit.

Il gisait sur son dos. Une gouttelette éclata en bruissant au contact de sa joue.

Le besoin de respirer devenait intolérable.

La migraine lui martelait le crâne. La chambre était un puits de ténèbres où flottait une poussière de points lumineux. Il tenta de rejeter l'air qui était dans ses poumons mais ses muscles ne répondaient pas. Son cœur battait de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Il était paralysé.

Devant la fenêtre, le rideau flottait, palpitait, retombait.

Il gisait, pétrifié, sur le lit. Une gouttelette éclata en vibrant au contact de sa joue.

Une douleur lancinante lui vrillait le crâne. Son cœur se rétractait, cognait dans sa poitrine. La chambre était d'un noir de poix.

Puis il y eut comme un déclic et, douloureusement, ses poumons aspirèrent l'air frais. Il sanglotait comme un coureur en fin de course. De longues minutes s'écoulèrent ; un sentiment de paix et de lassitude l'envahit.

La porte s'ouvrit.

Il leva les yeux. La femme le couvait d'un regard triste. « Je suis navrée, » dit-elle. « Voulez-vous maintenant que nous parlions argent ? »

Jim fit oui de la tête.

Elle s'assit dans un fauteuil à côté de lui. « Comme je vous l'ai

déjà expliqué, la première série de trois visites vous sera facturée au prix de mille dollars l'unité. Pour le règlement initial, nous acceptons un chèque ou une reconnaissance de dette. Pour les autres, nous exigeons d'être payés en liquide et comptant. »

Jim signa un chèque de mille dollars.

La femme sourit et rangea le chèque dans un petit porte-monnaie. Elle s'absenta un instant et revint avec un verre rempli d'un liquide incolore, dans lequel elle versa une poudre blanche.

— « Buvez tout, » ordonna-t-elle. « Même à très faible dose, cela peut être terriblement éprouvant. »

Jim hésita. Dès qu'il se fut assis, il fut pris de vertiges. Estimant que le mieux était de faire ce qu'on lui disait, il s'empara du verre et en avala le contenu jusqu'à la dernière goutte. Cela avait exactement le goût du bicarbonate de soude. Il rendit le verre à la femme qui recula jusqu'à la porte.

— « Les premières expériences sont généralement un peu... exubérantes. Rappelez-vous que votre notion du temps sera déformée comme dans le rêve. » Elle quitta la pièce et referma doucement la porte.

Jim désirait follement se trouver ailleurs. Il se demandait ce qu'elle avait voulu dire par cette dernière recommandation et l'idée lui vint que, s'il parvenait à s'enfuir, il pourrait donner l'occasion à Walters et aux médecins de constater *de visu* les effets de la drogue.

Il se leva avec l'impression de faire deux choses en même temps. Il était à la fois debout et allongé immobile sur le lit. La drogue agissait-elle déjà ? Il se recoucha et se releva à nouveau. Cette fois, il n'éprouvait plus qu'un léger vertige. Il alla jusqu'à la fenêtre et regarda au dehors. Il se trouvait au second étage — et les pièces du premier étaient hautes de plafond. Par-dessus le marché, il s'aperçut qu'il était vêtu d'une sorte de chemise de nuit d'hôpital. Impossible de se promener dans la rue en cet équipage sans faire sensation — et il ne savait pas pendant combien de temps la drogue agirait.

Il se retourna en entendant le déclic assourdi de la serrure. La femme qui lui avait parlé entra et referma sans bruit la porte derrière elle. Jim la vit, dans une sorte de brume, se déplacer avec des gestes nonchalants et il songea qu'il n'avait jamais vu une femme se mouvoir de la sorte. Il y avait donc de grandes chances pour qu'il soit sous l'effet de la drogue et que tout se passât dans son imagination. Il se rappela qu'elle lui avait dit que les premières expériences étaient désordonnées et que son sens de la durée serait déformé comme dans un rêve.

Jim passa la nuit — était-ce la nuit ? — à se demander ce qui était réel et ce qui était dû à la drogue. Cependant, tout était si excitant et lui donnait tant de satisfaction qu'il ne se souciait pas que cela soit réel ou non. Les couleurs étaient pures, les sons clairs, et rien dans ses aventures n'était trouble et vague ainsi qu'il en va dans la vie.

C'était si net, si clair que, lorsqu'il se retrouva étendu sur le lit, dans la lumière du matin, il fut stupéfait de ne pouvoir se remémorer le moindre incident, sinon le premier — et encore d'une manière assez nébuleuse.

Ses vêtements étaient disposés sur une chaise près du lit. Il se leva, s'habilla rapidement. Une brève inspection l'amena à constater que le petit vaporisateur avait disparu. Il sortit. Dans le hall, il éprouva soudain une violente pression à la base du crâne, il y eut un éclair blanc et il se sentit mollir. Des mains robustes se saisirent de lui. On lui fit descendre précipitamment un escalier, on l'entraîna dans un couloir et on l'adossa contre le mur.

Quand il eut recouvré ses forces, il ouvrit les yeux. La femme bien en chair et aux cheveux gris lui posait un linge humide sur le front. « Dans un moment, il n'y paraîtra plus, » dit-elle. « Je ne vois vraiment pas pourquoi ils doivent faire cela. »

— « Moi non plus, » murmura-t-il. Il avait la quasi-certitude qu'elle lui avait fait subir le même sort lorsqu'il était entré. Il examina les aîtres et aperçut une petite porte. Il se redressa avec précaution. « Ma voiture est-elle toujours devant ? »

— « Non. Elle est garée dans la ruelle. »

— « Je vous remercie. Saluez miss Cynthia de ma part. »

Elle sourit. « Vous reviendrez. »

Il était rudement content de se retrouver dehors. Il suivit l'allée gravillonnée, s'installa au volant, mit le moteur en marche. Il ralentit en longeant la façade et jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Avec surprise, il constata que deux lamelles des jalousies du troisième étage de la tour étaient brisées. Cela devait avoir une signification mais il était incapable de se rappeler laquelle. Après réflexion, il estima que le plus urgent était de prendre contact avec Walters. Il s'enfonça dans la circulation matinale. Le sentiment qu'il éprouvait comprenait 90 % de soulagement et 10 % d'étonnement.

Etonnement à l'idée que l'on puisse donner mille dollars pour une seconde séance de ce genre.

Après un examen éclair, les médecins lui annoncèrent qu'il était en parfait état physique et Jim se soumit à l'interrogatoire de Walters. Il décrivit à ce dernier l'expérience qu'il avait connue sans négliger aucun détail. Wal-

ters l'écoutait en hochant la tête de temps en temps. « Je me demande vraiment ce qui peut pousser quelqu'un à remettre ça ! » conclut le jeune homme.

— « C'est précisément cela qui nous déroute. Peut-être que tous les clients sont des amateurs de sensations fortes, mais c'est là une explication vraiment fragile. Quoi qu'il en soit, vous avez la chance de ne pas avoir été affecté. »

— « Touchons du bois ! »

Walters se mit à rire. « Je vais vous chercher le récépissé de la banque. Cela vous remontera le moral. » Il sortit et, quelques instants plus tard, les médecins firent leur apparition. Ce n'est que le lendemain matin qu'ils autorisèrent Jim à s'en aller. Au dernier moment, l'un d'eux lança : « J'espère que vous n'aurez jamais besoin que l'on vous fasse une transfusion d'urgence. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Votre formule hématologique est une des plus rares que j'aie jamais vues. » Il lui tendit une enveloppe. « Tenez... Walters m'a chargé de vous remettre ceci. »

Jim l'ouvrit. C'était un reçu de dépôt pour une somme de cinq chiffres. La somme la plus élevée que pouvaient faire cinq chiffres.

Il n'y avait pas de soleil mais c'était comme s'il brillait quand même.

Après avoir longuement réfléchi, Jim décida d'utiliser cet argent pour ouvrir une agence et s'installer comme détective privé. Walters, qui avait capturé la bande au moment où elle essayait de s'enfuir en empruntant une canalisation d'égout désaffectée, lui donna sa bénédiction et lui promit de l'embaucher si, par malchance, son affaire marchait mal.

Mais, heureusement, les choses s'arrangèrent très bien. L'agence prospérait. Bientôt, Jim trouva la fille qui lui convenait, l'épousa et devint père de trois enfants : deux garçons et une fille. L'aîné se lança dans la médecine et la fille se maria avec un jeune avocat plein d'avenir. Quant au second garçon, il collectionna une série d'histoires déplaisantes et tout laissait à penser qu'il gâcherait sa vie. Jim, qui, à cette époque, était à la tête d'une coquette fortune, lui offrit une place dans son agence et, à sa grande surprise, le jeune homme repartit du bon pied.

Les années passaient beaucoup trop vite au gré de Jim. Mais, au terme de son existence, il eut la satisfaction de savoir qu'il laissait son œuvre en de bonnes mains.

La joie l'habitait lorsqu'il rendit son dernier soupir.

Et il se réveilla, allongé sur un lit, dans une chambre à la fenêtre de laquelle frémissait un fin voilage, illuminée par le soleil matinal. Ses vêtements étaient pliés sur le dossier d'une chaise près de lui.

Jim s'assit avec circonspection. Il approcha sa main de son visage et l'examina avec attention. Ce n'était pas la main d'un vieillard. Il se leva pour se regarder dans la glace et revint s'asseoir au bord du lit. Il était un homme jeune. Soit... S'était-il agi du cauchemar d'un vieil homme ou du rêve euphorique d'un drogué ? La femme lui avait dit, il s'en souvenait : « Nous n'offrons rien de plus que les désirs raisonnables que l'on peut caresser. »

Cela n'avait donc été qu'un rêve.

Mais un rêve se dissipe, alors que celui-ci demeurait présent dans sa mémoire.

Il s'habilla, sortit dans le hall, sentit une pression soudaine à la base du crâne. Il y eut un éclair blanc et son corps mollit.

Il revint à lui dans la petite entrée où la femme bien en chair et aux cheveux gris lui tamponnait le front avec un linge humide.

— « Merci, » dit-il. « Ma voiture est-elle derrière ? »

— « Oui, » répondit la femme. Il sortit.

En s'éloignant, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et remarqua les deux volets endommagés au troisième étage de la tour. Il avait déjà rêvé qu'il quittait cette maison et cette impression de déjà vu le fit sursauter. Ces deux volets abîmés avaient une signification mais il était incapable de se rappeler laquelle. Il écrasa la pédale de l'accélérateur et les roues firent jaillir un geyser de graviers qui s'éparpillèrent sur la pelouse soigneusement taillée.

Il ne voyait toujours pas pour quelle raison quelqu'un pouvait revenir en ces lieux, sinon avec une carabine.

Il raconta tout à Walters, y compris les détails de sa « vie », qu'il se rappelait d'une façon on ne peut plus précise.

— « Vous vous en tirerez, » dit finalement Walters lorsque Jim fut prêt à quitter l'hôpital. « C'est une histoire diabolique mais vous pouvez être fier de ce que vous avez accompli. »

— « J'aimerais bien savoir ce que j'ai accompli, » répondit Jim d'une voix amère.

— « Grâce à vous, la même épreuve sera épargnée à des tas de gens. Les médecins ont analysé les traces de drogue qui se trouvent encore dans votre sang. Ils croient être capables de la neutraliser. Alors, nous introduirons quelques gaillards costauds dans cette officine et, lorsqu'ils seront en principe sous l'effet du stupéfiant, nous ferons une descente. »

Cette tactique se révéla fructueuse mais c'est avec un œil critique que Jim assista au procès des malfaiteurs. Il ne pouvait parvenir à se convaincre que c'était vrai. Comment savoir s'il ne se trouvait pas couché dans une des chambres du second étage et si les accusés n'étaient pas en réalité en train de vaquer tranquille-

ment à leurs occupations habituelles ?

Cette incapacité à faire la part du vrai et du faux obligea finalement Jim à donner sa démission. Walters lui avait donné une prime généreuse et il se consacra à la peinture. « Ce que je fais est peut-être réel ou ne l'est peut-être pas, » dit-il à Walters à l'occasion d'une des rares visites que celui-ci lui rendait, « mais, au moins, mon travail me donne satisfaction. »

— « En tout cas, vous ne perdez pas d'argent ! »

— « Je sais, » répondit Jim, « et cela me gêne énormément. »

Lorsqu'il fêta son quatre-vingt-deuxième anniversaire, on l'appelait « le Grand Bonhomme de la Peinture ». Ce jour-là, ses mains et ses pieds étaient froids. Il avait du mal à respirer. Il s'assoupit. Une quinte de toux le réveilla en sursaut. L'espace d'un instant, tout, autour de lui, brilla d'une clarté insolite. Puis ce fut la nuit et il se sentit tomber.

Il se réveilla, allongé sur un lit, dans une chambre à la fenêtre de laquelle palpitait un fin voilage et qu'inondait le soleil du matin.

Cette fois, Jim ne se demanda pas si c'était réel ou non. Rouge de colère, il se leva et assena de toute sa force son poing contre le mur.

Le choc et la douleur furent tels qu'ils l'étourdirent.

Il partit selon le rite précédemment établi mais il lui fallut tenir son volant d'une seule main. Il conduisait les mâchoires crispées.

Le pire fut que les médecins ne purent lui remettre entièrement la main en état par la suite. Même si la dernière « vie » avait été un rêve — même si la présente en était un — il avait envie de peindre. Mais, chaque fois qu'il prenait ses pinceaux, il se sentait si gauche qu'il renonçait avec désespoir.

Walters, qui n'était pas content du tout, le paya le plus chichement possible. La bande réussit à s'échapper. Finalement, Jim perdit sa situation et en fut réduit à végéter en faisant de petits travaux pour un salaire de misère.

Sa seule consolation était que l'existence qu'il menait était si lamentable qu'elle devait bien être vraie.

Un soir, il se coucha, malade comme un chien, et se réveilla le lendemain matin dans une chambre à la fenêtre de laquelle frémissait un léger voilage et que baignait le soleil de l'aube.

La même chose lui arriva encore à deux reprises.

La dernière fois, il resta allongé sur le lit, les yeux fixés au plafond. Tous les incidents, tous les détails de ces cinq vies faisaient la ronde dans sa tête. Il passa sa main sur son front, souhaitant pouvoir tout oublier.

La porte s'ouvrit sans bruit. La femme brune le considéra avec

l'ombre d'un sourire. « Je vous avais prévenu, » dit-elle, « que vous ne pourriez rien emmener hormis des souvenirs. »

Il leva les yeux vers elle et murmura : « J'ai l'impression que cela s'est passé il y a longtemps, très longtemps. »

Elle hocha la tête et s'assit. « Votre sens de la durée est déformé comme dans un rêve. »

— « Je ne voudrais qu'une seule chose, » fit-il d'une voix lasse. « Pouvoir tout oublier. Que quelqu'un souhaite recommencer, cela me dépasse ! »

Une crise d'hilarité la secoua. « Mais personne n'a envie de recommencer. C'est justement la propriété unique de cette drogue. Les gens reviennent pour oublier qu'ils sont passés par là. »

Il se mit sur son séant. « Alors, je peux oublier ? »

— « Bien sûr ! Grâce à une autre drogue... Allons, ne vous énervez pas ! En réalité, c'est pour cela que vous avez payé mille dollars. La drogue de l'oubli reste dans votre sang pendant deux à trois semaines. Puis les souvenirs réapparaissent et vous venez nous faire une nouvelle visite. »

Jim la dévisagea en plissant les yeux. « Mon organisme acquiert-il une tolérance ? Faut-il deux fois plus de drogue après trois visites, quatre fois plus après six, huit fois plus après neuf ? »

— « Non. »

— « Alors, vous m'avez menti. »

Elle lui adressa un regard bizarre. « A quoi vous attendiez-vous donc ? Je ne vous ai pas menti. Je vous ai simplement dit ce que je suis chargée de dire à ceux qui posent des questions. »

— « A quoi bon tout cela ? »

— « A quoi bon dévaliser une banque ? » Son front se rembrunit. « Vous posez beaucoup de questions. Ne trouvez-vous pas que vous avez de la chance que je connaisse les réponses ? En général, on mijote dans son jus pendant quelques semaines avant d'en arriver là. Mais vous paraissez être précoce. C'est pourquoi je vous réponds. »

— « Vous êtes vraiment très aimable ! »

— « La principale raison pour laquelle nous avons établi ces tarifs impossibles est que vous soyez incapable de payer. »

— « Je ne vois pas où est votre intérêt. »

— « Chaque fois que vous nous amenez un nouveau client, vous avez droit à trois visites. »

— « Ah ! »

— « Venir chez nous n'est pas nécessairement quelque chose de très désagréable. »

— « Que se passe-t-il si, malgré tout, quelqu'un va tout raconter à la police ? »

— « Nous déménageons. »

— « Et supposons qu'ils vous capturent ? »

— « Ils ne nous captureront pas. En tout cas, c'est peu probable. »

— « Mais vous disparaîtrez ? »

— « Oui. »

— « En ce cas, qu'adviendra-t-il de moi ? »

— « Ne voyez-vous donc pas que nous serions obligés de partir ? Quelqu'un nous aura trahis et nous ne pourrons pas rester, parce que cela pourra se reproduire. Ce n'est peut-être pas juste de votre point de vue mais nous ne pouvons pas prendre de risques. »

Le silence s'établit et les souvenirs de ses cinq « vies » firent la sarabande dans la mémoire de Jim. Il se leva brusquement. « Où est cette drogue d'oubli ? »

La femme sortit et revint au bout de quelques instants avec un verre rempli d'un liquide incolore, dans lequel elle versa une poudre rose. Jim but très vite. Le goût était celui du bicarbonate de soude.

Il la dévisagea longuement. « Cela ne va pas recommencer depuis le début, n'est-ce pas ? »

— « Ne vous inquiétez pas. Vous allez oublier. »

La pièce s'assombrit. Jim s'étendit à nouveau. La dernière chose dont il eut conscience fut le contact d'une main fraîche sur son front. Puis il y eut le déclic assourdi de la porte qui s'ouvrait.

Il s'assit. Il s'habilla et se précipita chez Walters pour lui raconter tout ce dont il pouvait se souvenir. Walters organisa immédiatement une descente. Jim assista au siège de la propriété. Personne ne fut pris.

Deux semaines et quatre jours plus tard, les souvenirs revinrent à la charge et son existence devint un cauchemar. Inlassablement, les amours, les haines, les infimes détails de six vies différentes le harcelaient. Il eut recours à des narcotiques pour essayer d'oublier et sombra au plus profond des abîmes du désespoir. Il termina ses jours sous les balles des policiers : il était devenu l'Ennemi Public numéro un.

Quand il se réveilla, il était allongé sur un lit dans une chambre à la fenêtre de laquelle flottait un léger voilage et qu'inondait le soleil matinal.

— « Merci, mon Dieu ! »

La porte se referma avec un déclic.

Jim se précipita pour l'ouvrir. L'espace d'un éclair, il entrevit le mouvement d'une jupe, puis une porte se rabattit, coupant le hall en deux et lui masquant la vue.

Il revint sur ses pas. Le silence régnait dans la maison. Au loin, dans la rue, il entendit un ronflement assourdi de moteur.

Avalant sa salive avec difficulté, il regarda par la fenêtre. Sa conversation avec la femme devait avoir eu lieu très tôt dans la matinée. Et il était encore très tôt. « Vous oublierez, » lui avait-elle dit en le quittant. Ensuite, il avait

vécu cette ultime et lamentable « vie » — pour se réveiller quand elle avait fait claquer la serrure en sortant !

Le tout n'avait pas duré plus de cinq secondes de temps réel.

Il retrouva ses vêtements pliés sur une chaise et se mit à s'habiller. C'est alors qu'il prit conscience que les souvenirs de ses « vies » étaient nébuleux. Ils se dissipaient presque comme un rêve qui s'évanouit après le réveil. Presque — mais pas tout à fait : lorsqu'il se concentrait sur eux, ses souvenirs se ravivaient.

Il se prit à réfléchir à ce qu'il convenait de faire. La prière qu'il avait adressée à Walters lui revint brutalement à l'esprit : « Si je ne réapparais pas le lendemain matin, j'aimerais que vous veniez me récupérer. » Et Walters avait répondu : « Comptez sur nous. » Ce dialogue avait donc eu lieu la veille au soir !

Quand il fut prêt, il respira profondément et considéra sa main horizontalement tendue. Elle ne tremblait pas. Il ouvrit la porte, s'avança dans la galerie — et se souvint une seconde trop tard de ce qui lui était déjà arrivé six fois de suite.

Quand il ouvrit les yeux, la femme grassouillette aux cheveux gris lui tamponnait le front avec un linge humide en émettant de petits gloussements de sympathie.

Jim se remit précautionneusement debout et gagna sa voiture. Il se glissa derrière le volant, mit le moteur en marche, médita un moment sans faire un mouvement, puis desserra le frein à main et appuya légèrement sur la pédale de l'accélérateur. La voiture démarra en douceur tandis que les graviers crissaient sous les pneus.

Au bout de l'allée, il jeta un coup d'œil sur la tour. Il ne manquait pas une seule lamelle aux jalousies des fenêtres. Jim plissa le front, essayant de se rappeler quelque chose. Enfin, il examina la rue de gauche à droite et s'engagea dans la circulation fluide du petit matin.

Sans perdre de temps, il s'en fut rendre visite à Walters.

Walters l'étudia attentivement de la tête aux pieds. Il avait l'air tendu. Il prit un cigare dans le coffret posé sur son bureau et le plaça entre ses lèvres sans l'allumer. « J'ai passé la moitié de la nuit à me dire qu'il y a des choses qu'il est impossible de demander à un homme moyennant finances. Mais c'était absolument indispensable. Etes-vous en bonne forme ? »

— « Oui, pour le moment. »

— « Les docteurs et les spécialistes sont à côté. Voulez-vous les voir maintenant ou plus tard ? »

— « Maintenant. »

Une heure durant, Jim, tout nu, dut faire le pied de grue, s'allonger, contempler sans sourciller des lumières éblouissantes ; il gri-

maça quand une aiguille s'enfonça dans son bras, fut sollicité de donner des spécimens de ses diverses sécrétions, dut s'asseoir tandis que l'on fixait des électrodes contre sa peau. Finalement, on le rassura : tout allait bien. Alors, il se rhabilla et passa à nouveau dans le bureau de Walters qui lui jeta un regard empreint de commisération.

— « Comment vous sentez-vous ? »

— « Affamé. »

— « Je vais commander un petit déjeuner. » Il donna des ordres dans l'interphone, s'installa confortablement sur son siège, reprit le cigare toujours éteint, l'alluma, rejeta une épaisse bouffée de fumée et demanda : « Que s'est-il passé ? »

Jim lui raconta tout, commençant son récit par les événements de la veille au soir et l'achevant par son départ en voiture, le matin même.

Walters l'écoutait en tirant de temps à autre sur son cigare et en fronçant toujours davantage les sourcils.

On leur apporta des œufs brouillés au bacon. Walters se leva et s'approcha de la fenêtre, d'où il contempla d'un air absent la circulation tandis que Jim, préoccupé, mangeait. Finalement, le jeune homme repoussa son assiette et leva les yeux.

Walters écrasa son mégot dans le cendrier et alluma un nouveau cigare. « C'est une histoire sérieuse. Vous vous rappelez, m'avez-vous dit, chacune de ces six vies dans tous leurs détails ? »

— « S'il n'y avait que cela ! Je me souviens de toutes mes émotions, de toutes mes attaches affectives. Tenez, dans ma première vie, j'avais une entreprise à moi. » Il s'interrompit pour réfléchir et, bientôt, les souvenirs affluèrent, parfaitement clairs, dans son esprit. « Un de mes employés, par exemple, s'appelait Hart. Lors de notre première rencontre, il avait quelque chose comme cinquante-sept ans — mince, des cheveux noirs coupés en brosse. C'était un acteur-né, capable de jouer n'importe quel rôle. Ce n'était pas une question de physionomie : son expression changeait à peine. Cela tenait à sa façon d'être. Il entrait dans un hôtel — et les chasseurs se précipitaient pour lui prendre ses bagages, le réceptionniste se mettait au garde-à-vous. Il éclipsait tout le monde, donnait l'impression d'être un personnage important. Mais il pouvait aussi arriver en rasant les murs ; on le voyait hésiter, examiner les lieux d'un air furtif ; ses paupières papillotaient, il commençait à demander quelque chose à un chasseur, perdait son assurance, se raidissait et s'approchait d'un pas traînant du bureau où on le rembarrait impitoyablement : c'était visiblement un minable. Ou bien il entrait silencieusement par la grande porte, traversait le hall pour disparaître Dieu sait où —

et c'était à peine si quelqu'un le remarquait. Personne ne parvenait à se souvenir de lui. Quel que fut le rôle qu'il jouait, il le vivait. C'était cela qui faisait de lui un collaborateur aussi précieux. »

Le cigare à la main, Walters écoutait Jim avec une grande attention. « Vous voulez dire que ce Hart, ce personnage imaginaire, est réel pour vous ? »

— « Absolument. Et, par-dessus le marché, je l'aime bien. Mais j'avais encore d'autres liens, plus forts. J'avais une famille. »

— « Qui vous paraît réelle ? »

Jim acquiesça. « J'ai l'impression de tenir un langage de fou. »

— « Pas du tout, » s'exclama Walters en hochant la tête. « Tout cela commence à avoir un sens. Je comprends maintenant pourquoi la fille, à l'hôpital, disait au docteur : « Vous n'êtes pas réel. » Vous est-il pénible d'évoquer ces souvenirs ? »

Jim hésita. « Non, tant que nous n'abordons pas les détails intimes. Mais je ne peux pas vous dire à quel point il est atroce d'avoir tous ces souvenirs qui vous tournent dans la tête en même temps. »

— « Je l'imagine sans peine. Mais il nous faut essayer d'en traquer quelques-uns afin de voir jusqu'où s'imbriquent les détails. »

— « Allons-y ! » murmura Jim.

Walters se munit d'un bloc et d'un stylo. « Commençons par votre affaire. Quelle était sa raison sociale ? »

— « Calder Associates. »

— « Pourquoi ce nom ? »

— « Parce qu'il inspirait confiance, qu'il faisait bien sur une carte de visite ou comme en-tête de papier à lettres et qu'il était vague. »

— « Quelle était votre adresse ? »

— « 4 North Street. Auparavant, c'était 126 Main Street. »

— « Combien de collaborateurs aviez-vous ? »

— « Au début, mon personnel se composait de deux hommes : Hart et un certain Dean. Mais, à la fin, il y en avait vingt-quatre. »

— « Comment s'appelaient-ils ? »

Sans une hésitation, Jim récita les vingt-quatre noms.

Walters haussa les sourcils. « Répétez un peu moins vite, je vous prie. »

Jim obéit.

— « Parfait. Maintenant, décrivez-moi ces gens. »

Jim les décrivit, révélant toujours de nouveaux détails sous les questions dont Walters le harcelait. A midi, une bonne partie du bloc était noircie.

Les deux hommes déjeunèrent, puis Walters passa le reste de l'après-midi à poser des colles à Jim sur sa première « vie ».

L'heure du dîner arriva et Walters fit monter des steaks-frites. Après avoir avalé quelques bouchées en silence, il leva les yeux.

« Vous rendez-vous compte que vous n'avez pas hésité une seule fois ? »

Jim le considéra avec étonnement. « Que voulez-vous dire ? »

— « Essayez donc de me demander la liste de tous les gars qui ont, un jour, travaillé sous mes ordres ! Je serais bien incapable de vous la débiter ainsi. Il s'en faudrait même de beaucoup ! La façon dont vous vous rappelez jusqu'au plus infime détail de ces « vies » imaginaires est quelque chose d'ébouriffant. Je n'ai jamais vu mémoire aussi totale. »

— « Voilà justement l'ennui et c'est pourquoi il est bien agréable d'oublier. »

Walters changea brusquement de sujet : « Avez-vous déjà fait de la peinture ? Réellement, j'entends. Si je vous demande cela, c'est parce que vous dites que, dans l'une de vos « vies », vous étiez un peintre de renom. »

— « Je peignais un peu quand j'étais petit. Je voulais être un artiste. »

— « Pouvez-vous passer chez moi ? J'aimerais voir comment vous vous débrouillez avec un pinceau. »

— « D'accord ! Cela m'intéresserait d'essayer. »

Ils se rendirent donc chez Walters qui alla chercher une boîte de peinture poussiéreuse au fond d'une caisse, avant de dresser un chevalet sur lequel il posa une toile.

Jim demeura quelques instants immobile, fouillant sa mémoire, puis il se mit à peindre. Il se plongea totalement dans son travail, comme il l'avait toujours fait au cours de toutes ces années ; et, ce qu'il peignit, il l'avait déjà peint autrefois. Il l'avait peint et le tableau lui avait rapporté gros. Il le méritait, d'ailleurs. Jim revoyait encore le modèle tandis qu'il zébrait la toile de coups de pinceau rapides et précis.

Il fit un pas en arrière.

La « Dame en Bleu » était une jeune fille de dix-sept ans à l'expression joyeuse ; elle souriait et l'on eût dit qu'elle allait éclater de rire ou faire un signe de la main.

Jim jeta un regard autour de lui et éprouva un fugace sentiment d'étrangeté. Puis, il se rappela où il était.

Walters examina longuement la peinture, puis il dévisagea Jim. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches, ôta avec précaution la toile du chevalet et la remplaça par une autre, vierge. Cela fait, il s'empara d'un gros cendrier sur pied, un ustensile en fer forgé dont un cheval au galop servait de poignée.

— « Peignez-moi cet objet. »

Jim regarda le cendrier, s'approcha du chevalet, hésita, leva son pinceau — et s'immobilisa. Il ne savait par où commencer. Plis-

sant le front, il s'efforça de se rappeler ses premières leçons. « Voyons voir... » Il leva la tête. « Auriez-vous du papier réglé ? »

— « Une minute. »

Jim fixa le papier réglé sur la toile à l'aide de punaises et entreprit de dessiner méthodiquement le cendrier. Il suait sang et eau mais, finalement, il examina son œuvre d'un air triomphant. « Bien ! Maintenant, je voudrais du papier calque. »

Walters fronça le sourcil. « J'ai du carbone. »

— « Cela fera l'affaire. » Jim glissa la feuille de carbone sous l'esquisse et repassa minutieusement celle-ci au crayon, puis il retira les punaises et s'arma du pinceau. Il était en nage et à bout de force quand il eut terminé.

Walters se pencha sur le chevalet et murmura : « C'est un petit peu décentré, ne trouvez-vous pas ? »

Cela ne faisait aucun doute : le cendrier se trouvait beaucoup trop haut et trop près de l'angle droit de la toile.

Walters tendit le doigt vers la première peinture. « Voici un chef-d'œuvre que vous avez enlevé en un tour de main — et voilà ce que l'on pourrait appeler un honnête dessin industriel, un peu de travers, qu'il vous a fallu plus longtemps pour réaliser. Comment expliquez-vous la chose ? »

— « J'avais déjà fait le premier tableau. »

— « Et vous vous rappelez les mouvements de votre main, c'est bien cela ? »

Il posa une nouvelle toile blanche sur le chevalet. « Recommencez. »

Jim plissa le front, fit un pas en arrière, réfléchit un instant et se remit à peindre, totalement concentré sur son travail. Finalement, il reposa le pinceau.

Walters étudia son œuvre. Le souffle court, il compara les deux « Dame en Bleu » qu'il posa côte à côte.

Elles étaient identiques.

Le soleil se levait quand ils regagnèrent le bureau. « Je vais dormir sur le divan. Pouvez-vous revenir cet après-midi vers trois heures ? »

— « Entendu. »

Jim déposa son compagnon, rentra chez lui, se coucha, déjeuna et revint à trois heures pile.

— « C'est un mystère diabolique ! » déclara Walters en tirant sur son cigare. « J'ai fait examiner l'une de ces deux toiles par une demi-douzaine d'experts. Ils m'en ont proposé 5.000 dollars sans même connaître le nom de l'artiste. Quand je leur ai montré la seconde, j'ai bien cru qu'ils allaient se trouver mal. C'est incroyable mais chaque coup de pinceau est exactement semblable dans les deux tableaux. Comment vous sentez-vous ? »

— « Mieux. Et je me suis rappelé quelque chose. Je voudrais

jeter un coup d'œil à la maquette. »

Les deux hommes se penchèrent sur le modèle réduit de la propriété et Jim posa son doigt sur le dernier étage de la tour. « Faites donc reproduire ceci par un de vos dessinateurs. Ensuite, j'aimerais que vous compariez l'esquisse avec des photos. »

Un peu plus tard, Walters et Jim étaient en train d'examiner les dessins et les clichés. Dans les premiers, il n'y avait rien de remarquable mais, sur les seconds, on distinguait plusieurs lames de jalousies brisées.

Walters interrogea les dessinateurs qui affirmèrent énergiquement que les volets étaient en parfait état. « Tous les dessinateurs qui ont effectué des croquis de la maison n'étaient pas drogués, » dit Jim quand les deux hommes se retrouvèrent seuls. « Quant aux appareils de photo, ils n'étaient pas drogués eux non plus ! »

— « Allons jeter un coup d'œil là-bas, » fit Walters.

Ils prirent la voiture de Jim et firent le tour de la propriété. Les jalousies étaient intactes. Une nouvelle photographie montra que les lamelles étaient cassées.

Ils regagnèrent le bureau. « Je vois deux possibilités, » annonça Jim.

— « Je vous écoute. »

— « Pour faire une chose quelconque, il est fréquent que l'on puisse utiliser des moyens différents. Ainsi, si vous voulez aller d'une ville de la côte à une autre, vous pouvez aussi bien faire le trajet à pied qu'à cheval, en voiture, en avion ou en hors-bord. »

— « D'accord. »

— « Il y a un siècle, la liste aurait été plus courte. »

Walters hocha la tête d'un air pénétré. « Je vous suis. Continuez. »

— « Celui qui voit présentement ces volets en bon état se trouve dans un état d'esprit anormal. Mais pourquoi ? Nous avons supposé qu'une drogue était utilisée. Cependant, de même qu'il y a maintenant des moyens nouveaux pour se rendre d'une ville à une autre, il existe peut-être des moyens nouveaux de passer d'un état mental à un autre. Prenez par exemple la publicité subliminale où les mots « SOIF - SOIF - BIERE » s'inscrivent fugitivement sur l'écran pendant un laps de temps si court que vous ne pouvez les voir consciemment. »

— « C'est illégal. »

— « Imaginez que quelqu'un ait trouvé une technique pour y parvenir sans qu'on puisse le détecter, et ait décidé d'agir sur petite échelle. Admettons qu'interviennent, non pas des images clés, mais des mots clés. »

Les paupières de Walters se plissèrent. « Nous allons analyser tous les sons en provenance de ces lieux et nous passerons au

crible tous les stimuli sensoriels possibles. Quelle est votre seconde idée ? »

— « Je reviens à mon analogie du voyage. S'il s'agit d'aller d'un lieu à un autre en courant, en volant ou en nageant, une multitude d'animaux sont capables de surclasser l'homme. Que celui-ci médite assez longtemps sur le problème, et il prendra le départ dans un avion-fusée. Alors il les surclassera. Mais s'il n'a pas le temps de consacrer assez de réflexion et d'efforts, les créatures non humaines auront toutes les chances de le coiffer au poteau. Il y en a qui volent mieux que lui, qui nagent mieux que lui, qui se battent mieux que lui... »

Walters fronça le sourcil. « Et il y en a qui sont de meilleurs illusionnistes que lui ? Comme le serpent qui, dit-on, hypnotise ses victimes en se contorsionnant ? »

— « Oui... Et comme la guêpe qui pique la mygale quand ses congénères sont hors de combat. »

— « Hem... Peut-être... Personnellement, je préfère la théorie de la publicité subliminale. » Il se pencha sur la maison miniature. « Mais où se trouverait leur appareil ? »

— « Pourquoi pas dans la tour ? »

Walters hocha la tête. « C'est un endroit facile à surveiller et dont on peut aisément interdire l'entrée. »

— « Cela pourrait expliquer cette histoire de persiennes. Ils n'ont sans doute pas envie de faire venir des ouvriers et des peintres. »

D'une chiquenaude, Walters fit tomber la cendre de son cigare. « Le problème est de savoir comment nous entrerons pour vérifier ! »

Ils examinèrent la maquette. « Et si l'on envoyait un inspecteur de l'habitat... Non. Ils se contenteront de l'assommer, de susciter hypnotiquement dans son esprit toute une séquence d'événements, et nous le renverront aussi innocent que l'agneau qui vient de naître. D'autre part, si nous effectuons une descente en masse, nous échouerons. Leur machine hypnotique leur servira à s'échapper. Il doit quand même exister un moyen ! »

— « Ces arbres qui suplombent la fenêtre... » fit Jim d'une voix songeuse.

Derechef, tous deux se penchèrent sur la maquette.

Jim caressa du doigt une branche recourbée. « Si nous utilisions une corde ? »

Walters attacha une gomme au bout d'une ficelle qu'il noua à un rameau. La gomme se balança à la hauteur de la dernière fenêtre de la tour. Walters fit une grimace, appuya sur le bouton de l'interphone et convoqua plusieurs de ses collaborateurs. Puis il se tourna vers Jim. « Nous allons demander à Cullen ce qu'il en pense. Il a déjà fait des boulots de ce genre. »

Cullen avait des yeux perçants

et un visage mobile qui s'assombrit à mesure que Walters lui exposait les données du problème. Finalement, il secoua la tête. « Non, merci. Demandez-moi d'escalader un mur ou une façade mais pas de descendre du haut d'un arbre au bout d'une corde. »

Il donna une légère chiquenaude à la gomme qui se mit à tourner en rond et à rebondir contre le mur.

« Supposez que je sois là-haut. Il fait nuit. La corde oscille. La branche tressaute. L'arbre ploie. Et tout cela sur des rythmes différents. Moi, je fais des cercles au bout de ma corde. Maintenant, ce volet est devant moi. Une seconde plus tard, il est de l'autre côté et à deux mètres de distance. Le boulot, c'est le boulot — mais ce boulot-là, je n'en veux pas. » Et il s'en fut.

— « Voilà qui règle la question, Jim, » murmura Walters.

Jim considérait la branche. D'ici deux à trois semaines, les souvenirs reviendraient à la charge. Les criminels disparaîtraient et recommenceraient leurs opérations ailleurs. Et il serait toujours hanté par ses souvenirs.

— « Je grimperai après cet arbre, » dit-il d'une voix butée.

La nuit était silencieuse et le ciel d'un noir de poix. Jim sentait l'écorce rugueuse frotter ses avant-bras. Il donna une secousse à la courroie qui ceinturait le tronc et commença de s'élever, en s'aidant de crampons de fer qu'il enfonçait dans le bois. Les conseils de Cullen retentissaient encore à son oreille : « Entraînez-vous, étudiez la maquette, faites et refaites chaque mouvement dans votre tête. Et puis, lorsque vous passerez à l'action et que les choses commenceront à se compliquer, réfléchissez. Pensez toujours à l'étape suivante. »

Lentement, la pelouse obscure s'éloignait. Après s'être progressivement aminci, le tronc, soudain, s'évasa. Jim poursuivit prudemment l'escalade. Au moment où il réassurait la courroie, une bouffée d'air tiède, tel un vestige de la journée ensoleillée, lui caressa le visage et le cou. Une radio marchait quelque part.

Il montait toujours, dans un crépitement de feuilles froissées.

Le fût s'élargit à nouveau et Jim sut qu'il avait atteint l'endroit où le tronc faisait une fourche.

Il interrompit sa progression pour jeter un coup d'œil sur la maison.

Il vit un toit de tuiles à la pente abrupte, couronnant un édifice tout à fait différent de celui qu'il avait en mémoire ; de la lumière s'échappait d'une lucarne. Il tourna la tête afin d'examiner le faîte pointu de la tour qui se trouvait dans la direction opposée. Il se rendit compte qu'il avait à peu près fait le tour complet de l'ar-

bre et, du coup, perdit toute notion d'orientation.

Avalant sa salive avec effort, il s'aplatit contre l'enfourchure des branches et demeura immobile jusqu'à ce qu'il eût repéré celle qui se recourbait en direction de la tour. Alors, il reprit lentement son ascension.

La courbe de la branche s'accentuait et, peu à peu, elle approcha de l'horizontale ; en même temps, elle se rétrécissait et chaque mouvement de l'homme la faisait osciller. La toiture de la tour luisait doucement en face de Jim qui se rappela qu'il lui fallait se débarrasser de ses crampons pour descendre le long de la corde. Ses mains tremblaient tandis qu'il se contorsionnait pour procéder à la manœuvre. Il lutta pour que sa respiration reprît un rythme normal.

La branche était maintenant presque horizontale. S'il continuait d'avancer, elle fléchirait sous son poids. Il se retourna et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. S'il faisait marche arrière, il lui faudrait ramper centimètre par centimètre jusqu'à la naissance de l'étroit rameau.

Il entendit à nouveau Cullen lui dire : « Quand les choses commenceront à se compliquer, réfléchissez. Pensez toujours à l'étape suivante. »

Il gagna encore quelques centimètres. La branche plia légèrement.

Les feuilles bruissaient.

La branche se balançait comme un fouet, de haut en bas.

Il se cramponna à son point d'appui. Sa respiration était rauque.

Il avança un peu. Les feuilles craquaient. La branche plongea en avant. Jim ferma les yeux. Son front s'appuyait contre l'écorce. Il progressa de quelques centimètres. Au bout d'un instant, il eut l'impression de chavirer et rouvrit les yeux.

Il était presque au-dessus de la tour.

S'accrochant fermement à la branche par le bras gauche, il porta sa main libre au rouleau de corde fixé à sa ceinture et attacha avec soin l'extrémité du filin autour du rameau. Il s'était longuement exercé à faire le nœud. Cela semblait solide.

Une bouffée de vent agita les feuilles et la branche commença d'osciller.

Il lui semblait voir se rapprocher la tache noire de la tour, il lui semblait qu'il allait dégringoler d'une seconde à l'autre. Il s'agrippa à la branche, tremblant de la tête aux pieds. Il comprit qu'il devait, sans hésiter, aller jusqu'au bout de son plan — sinon ses nerfs lâcheraient.

Il gonfla ses poumons, passa de l'autre côté de la branche, empoigna la corde dont il fit d'une seule main un nœud coulant, dans lequel il passa sa cheville, et il entreprit la descente.

La corde se balançait. Des soubresauts secouaient la branche. Jim avait le sentiment que l'arbre chancelait légèrement.

De son pied gauche, il bloqua la boucle qui lui maintenait la cheville droite et il cessa aussitôt de se sentir ballotté. Il avait les mains molles et la fatigue lui alourdissait les membres.

Il continua de descendre lentement et, soudain, le volet fut à sa portée. Il tendit le bras, glissa sa main dans l'interstice des lamelles endommagées et débloqua le verrou intérieur. Les gonds grincèrent quand il tira.

Devant lui, flottait un rectangle de ténèbres.

Il tâtonna sans trouver de chassis, remonta d'un mètre à la force du poignet, donna du ballant à la corde et se lança en avant. Il atterrit à l'intérieur d'une pièce.

Les gonds grincèrent quand il referma les volets mais le silence régnait dans la maison. Jim se reposa un bon moment puis détacha l'étui accroché à sa ceinture, d'où il sortit une petite lampe à lumière polarisée. Il manœuvra délicatement le pressoir qui commandait la lentille centrale et un faisceau de lumière pâle éclaira vaguement la pièce.

Il y eut un miroitement métallique, puis un second. Une série de brillantes lignes parallèles s'alignait devant lui, du plancher au plafond. Jim huma un parfum étrange.

Il augmenta quelque peu l'intensité de sa torche.

Ces lignes verticales ressemblaient à des barreaux.

Il s'avança, s'efforçant de scruter l'ombre.

Quelque chose remua derrière les barreaux.

Jim fit un pas en arrière, libéra le rabat de son étui et ses doigts étreignirent le métal froid de la crosse de son revolver.

Derrière les barreaux, quelque chose s'agitait. S'allongeait, se ramassait en boule, s'allongeait à nouveau. C'était grand, c'était noir. Cela se frottait contre les barreaux.

Jim leva son revolver.

— « Vous êtes une sorte d'agent de la force publique ? » fit doucement une voix aux sonorités sifflantes. « Parfait. »

Jim se prépara à actionner le pressoir de sa lampe afin de mieux voir mais la voix sifflante reprit : « Ne faites pas cela. Il est préférable que vous ne me voyez pas. »

La main de Jim se crispa sur la crosse de l'arme tandis qu'une question se formait dans son esprit.

« Qui suis-je ? » dit la voix. « Pourquoi suis-je ici ? Si je vous l'expliquais, il vous faudrait faire un gros effort pour me croire. Mais je vais vous montrer. »

La pièce se mit à tourner, à tournoyer de plus en plus vite. La voix venait de tous les côtés

à la fois et Jim se sentit soulevé, basculé...

...Il considéra le cadran, le tapota ; l'aiguille ne frémit même pas. Il jeta un coup d'œil sur l'écran où se dessinait l'image d'une planète d'un bleu vert. La pression photonique était nulle et il n'y avait rien d'autre à faire que d'essayer d'atterrir en utilisant les fusées chimiques. Comme il bouclait les courroies qui le maintenaient sur le siège anti-accélération, il commença à mesurer réellement toute l'étendue du désastre.

Un pilote qui travaille en solitaire doit avoir de solides connaissances en mécanique, se dit-il. Et un explorateur planétaire individuel doit être son propre pilote — par souci d'économie. De plus, celui qui envisage d'explorer une planète comme Ludt VI, la planète des Rêveurs, monde à forte gravité et à pression élevée, monde où la tension psychique était terrifiante, doit être robuste et en bonne santé.

Ces spécifications faisaient virtuellement de Ludt VI la chasse gardée d'organisations puissantes, disposant de spécialistes éprouvés. Elles y envoyaient des expéditions puissamment équipées pour en ramener un fret raisonnable de jeunes Rêveurs que l'on éduquait pendant le voyage de retour et, à l'arrivée, vendaient les hideuses créatures ainsi capturées à toutes les officines de rêve du système qui les rachetaient à des prix fabuleux. Le revenu était colossal et les frais étaient à peine moins colossaux, ce qui laissait une marge bénéficiaire modérée mais sûre, compte tenu des investissements préalables. Mais, pour une petite expédition, c'était une autre affaire.

Une petite expédition était une entreprise risquée — et d'autant plus risquée lorsqu'elle se réduisait à un unique navigateur. Mais, en cas de succès, le chiffre d'affaires était tout aussi monstrueux, tandis que les frais généraux étaient insignifiants : la consommation de carburant d'un petit navire était minime, il n'y avait pas à payer de spécialistes ni d'assurances. Cette expédition, songeait-il, avait été un quasi-succès. Il y avait trois jeunes Rêveurs presque arrivés à maturité dans le compartiment dormitif.

Cependant, s'il était un éducateur compétent, un explorateur aguerri, un pilote passable, et s'il était en bonne condition physique, il n'avait aucune connaissance en mécanique. Il ne savait pas comment réparer ce qui s'était détraqué.

Il s'adossa sur son siège, les yeux fixés sur la sphère qui se balançait dans le ciel d'un bleu profond...

Les barreaux luisaient faiblement dans l'ombre. Derrière eux, s'agitait une masse indistincte et grise.

Une sonnerie de téléphone retentit quelque part dans la vieille maison.

— « C'était vous, le pilote ? » demanda Jim à voix basse.

— « Non. J'étais l'un des Rêveurs. Les deux autres sont morts au moment de l'accident. Quelqu'un appartenant à votre race m'a retrouvé et nous avons... nous avons conclu un accord. Mais les choses se sont passées autrement que je ne l'escomptais. Les expériences que je suscite dans vos cerveaux vous sont agréables et elles me le sont aussi. Cependant, votre structure cérébrale diffère de celle du pilote — à moins que vous ne sachiez pas contrôler votre esprit. Vous ne pouvez pas oblitérer ces expériences et, bien que je puisse les effacer facilement à votre place, leur neutralisation n'est que provisoire. »

En bas, une porte s'ouvrit, puis se referma. Un bruit de pas ébranla l'escalier.

« Il faut que vous alliez chercher de l'aide, » reprit la voix sifflante.

Jim pensa à la corde, aux arbres. Il étreignit plus fortement son arme mais ne fit pas mine de s'approcher de la fenêtre.

« Je vois votre problème, » fit à nouveau la voix. « Je vais vous aider. »

Un coup de fusil claqua au dehors, suivi de plusieurs détonations. Jim repoussa brutalement les volets. Pris d'un léger vertige, il se pencha au-dessus de la pelouse inondée de soleil à moins d'un mètre en contrebas.

« Empoignez la corde, » siffla la voix. « Maintenant enjambez la fenêtre... doucement. Coincez la corde entre vos pieds. »

Jim obéit. Tout au fond de lui-même, quelque chose protestait vaguement et il s'étonnait de ce sentiment diffus d'inconfort tout en arrimant la corde à la barre d'appui. Il la laissa filer et faillit lâcher prise. La verte pelouse était si proche qu'il n'y avait pratiquement aucun danger ; pourtant, il haletait en enjambant la fenêtre et se demandait pourquoi. Il s'immobilisa sur une petite saillie pour fixer ses crampons avant d'entreprendre la descente. Et, tandis qu'il descendait, la voix sifflante lui murmurait : « Plus que quelques mètres — plus que quelques mètres. » Soudain, il entendit des coups de feu, des appels et un cri qui se répéta.

Il se posa sur la terre molle de la pelouse, trébuchant, et s'agenouilla pour détacher ses crampons. Son cœur cognait dans sa poitrine comme un marteau sur l'enclume. Il s'aperçut qu'il était au centre d'un éblouissant cercle de lumière. Quand il vit des lampes se diriger vers la maison, la mémoire lui revint d'un seul coup. Un souffle rauque s'échappa de ses lèvres. Un groupe d'hommes étaient rassemblés au pied de la tour. Il s'en approcha et reconnut Walters à la lueur des projecteurs.

Il aperçut par la même occasion un corps allongé sur le sol.

— « Je n'aurais pas dû le laisser faire, » disait Walters. « Recouvrez son visage, Cullen. »

Cullen se baissa et dissimula sous une veste la tête disloquée du corps qui gisait à ses pieds.

Mais Jim avait eu le temps de reconnaître le visage.

C'était le sien.

Il se rendit compte qu'il faisait noir et qu'il était en contact avec quelque chose de dur. Des voix étouffées lui parvenaient, des bruits : le claquement d'un récepteur téléphonique reposé sur sa fourche, le heurt d'une porte refermée, le crissement du verre contre le verre. Il aspira une bouffée d'air et une odeur de cigare envahit ses narines.

Jim se mit sur son séant.

La maquette de la propriété était à côté de lui. Précautionneusement, il se releva, traversa la pièce et ouvrit la porte donnant sur le bureau. Le jour l'aveugla. Walters leva la tête et lui sourit. « Encore une nuit comme celle-là et je prends ma retraite ! Comment vous sentez-vous ? »

— « Je suis endolori de partout et j'ai la tête qui tourne. Comment suis-je arrivé ici ? »

— « J'ai eu peur que votre tentative d'effraction n'échoue et ne soit le signal de la fuite pour la bande. Aussi ai-je placé un cordon de surveillance tout autour de la résidence. Nous vous avons vu entrer. Puis, au bout de cinq minutes, les volets ont paru s'ouvrir et nous avons distingué une silhouette. A ce moment, quelqu'un a tiré un coup de feu depuis une lucarne de l'autre côté de la rue. J'ai envoyé quelques hommes voir ce qui se passait et les autres se sont rabattus sur la demeure que nous surveillions. Nous avons utilisé les phares des voitures pour y voir clair. Votre corps était là, le cou brisé. Soudain, il y eut un bruit derrière nous. C'était vous — et le cadavre n'était plus là ! Je me suis dit que les choses allaient se dérouler comme d'habitude — mais non ! Cette fois-ci, nous avons trouvé un certain nombre d'hommes et de femmes complètement désorientés. Les empreintes de quelques-uns de ces suspects concordent avec celles que nous avons relevées dans l'officine où nous avons déjà fait une descente. Nous n'avons pas encore mis la main sur le matériel parce que l'escalier menant à la tour est condamné... Vous avez l'air de tiquer... Pourquoi ? »

Jim raconta à Walters sa propre version des événements. Son récit achevé, il ajouta : « Comme ce coup de feu a été tiré avant que j'aie ouvert les volets, la silhouette que vous avez vue au bout de la corde ne pouvait être qu'une illusion destinée à tromper le tireur installé en face. D'autre part, j'ai entendu quelqu'un courir dans l'escalier quelques minutes avant

que vous entriez dans la baraque : je ne vois donc pas comment cet escalier peut être condamné. »

Walters se redressa : « Encore une illusion ! »

— « Il serait réconfortant de savoir s'il y a une limite à ces illusions ! »

— « Cet après-midi, nous avons essayé d'examiner les fenêtres à la jumelle. A partir de cent vingt-cinq mètres, on distingue les lamelles brisées. Il existe donc une limite. Mais s'il n'y a pas d'équipement hypnotique, c'est troublant, Rêveur ou pas Rêveur. »

Jim hocha la tête. « Je ne sais pas... On peut utiliser les mêmes lois électro-magnétiques et les mêmes accessoires pour fabriquer une foule d'appareils différents — des radios, des téléviseurs, des ordinatrices électroniques. Ce qui compte, c'est la façon dont vous faites le montage. Peut-être que, dans les conditions particulières régnant sur une autre planète, des composants nerveux analogues à ceux qui nous permettent de penser peuvent être utilisés pour créer des illusions dangereuses dans l'esprit d'autres créatures. »

— « Il n'en demeure pas moins un problème : que faire de... cette chose ? »

— « Elle m'a fait l'impression d'un marchand qui doit vendre sa camelote pour gagner sa vie ! J'ai envie de retourner là-bas et de voir s'il est possible de conclure un marché. »

— « Je vous accompagne. »

Jim secoua la tête. « Un de nous deux doit rester au-delà de la limite des cent vingt-cinq mètres. »

L'escalier de la tour était étroit. Jim trouva des hommes à l'air fatigué, errants au milieu de gravats et de débris de planches. Une solide barricade bouchait le passage. Il haussa les sourcils et, levant la tête, s'écria : « Je veux vous parler ! »

Une sorte de frémissement brouilla la barricade et, soudain, il n'y eut plus ni platras ni planches. Simplement des marches. La voie était libre.

Jim s'engagea dans l'escalier. Quelque chose lui picotait désagréablement l'échine. Il atteignit une haute porte, l'ouvrit, fit quelques pas et se retrouva dans la pièce qu'il connaissait déjà.

— « Je suis heureux que vous soyez revenu, » murmura la voix sifflante. « Je ne peux pas maintenir l'illusion éternellement. »

— « Nous désirons passer un accord avec vous. Sinon, nous serons dans l'obligation de recourir à la force. »

— « C'est inutile. Je ne demande que trois choses : de quoi manger, de l'eau pour boire et la possibilité d'utiliser mes facultés. Je serais en outre très heureux si l'on pouvait augmenter la pression atmosphérique. La basse pression m'épuise et il m'est difficile de conserver mon contrôle. »

Jim se remémora la première nuit, quand la maison et le parc étaient éclairés alors que d'épais nuages couvraient le ciel où ne brillait qu'un croissant de lune.

« Il avait fait de l'orage et la pression atmosphérique avait brutalement baissé, » reprit la voix sifflante. « J'étais à bout de forces et j'ai créé une illusion défectueuse. Etes-vous en mesure de me fournir ce dont j'ai besoin ? »

— « La nourriture, l'eau et un caisson de pression... d'accord. Mais pour ce qui est de la possibilité d'« utiliser vos facultés », cela, je n'en sais rien. »

— « Il y a maintenant dans ce monde une peinture qui n'existait pas auparavant. C'est vous et moi qui l'avons faite. »

— « Où voulez-vous en venir ? »

— « Je suis incapable d'améliorer un talent chez celui qui n'a pas de pratique ou manque de feu sacré. Je suis incapable de combiner les faits ou les souvenirs lorsque le cerveau ne les a pas emmagasinés. Mais, dans ces limites, je suis en mesure de vous aider, vous et d'autres, à parvenir à un degré de concentration inconnu de vos semblables. »

— « Pouvez-vous nous enseigner à nous concentrer ainsi... de nous-mêmes ? »

— « Je l'ignore. Il faudra essayer. Toutefois, je suis ici depuis un temps suffisant pour avoir appris que vous avez utilisé le cheval pour accroître votre vitesse, le chien pour mieux relever une piste, les vaches et les chèvres pour transformer l'herbe et les feuilles non comestibles en aliments. Ce sont là vos partenaires dans l'univers physique. Il me semble que je peux avoir un tel rôle dans l'univers psychique. »

Jim hésita. « Etes-vous en mesure de nous faire oublier ces vies imaginaires ? »

— « C'est très facile. Mais, je vous l'ai dit, l'oblitération n'est que provisoire. »

Jim hocha la tête. « Je vais voir ce qu'il est possible de faire. »

Il rejoignit Walters qui l'écouta attentivement avant de décrocher son téléphone.

Le lendemain matin, très tôt, Jim monta l'escalier de la tour, chaussa des verres fumés et entra dans la cage, suivi d'un militaire porteur d'une caméra de télévision en circuit fermé. On entendait cliqueter les pales des hélicoptères et, très haut, rugir les avions à réaction.

Le militaire ouvrit les volets. La voix sifflante s'infiltra dans le cerveau de Jim : « Je suis prêt. »

— « Tout le domaine est surveillé par la télévision, » répondit Jim. « Si une différence notable se révèle entre les rapports des observateurs sur place et les images captées par les écrans, cet édifice et tout ce qu'il recèle seront détruits en l'espace de quelques secondes. »

— « Je comprends, » fit la voix

sifflante. Puis elle expliqua à Jim comment détacher l'un des barreaux. Le jeune homme le démonta et recula.

Un bruit de pas retentit dans l'escalier. Bientôt, une lourde caisse, dont l'une des parois était béante, fut poussée dans la pièce.

Quelque chose s'approcha par petits bonds. Quand cela fut lové dans la caisse, Jim referma la trappe et la verrouilla à l'aide d'un cadenas. Des hommes la soulevèrent et redescendirent, accompagnés par Jim et par le militaire à la caméra. Un camion attendait devant la porte. Des hommes en kaki y chargèrent le pesant objet. Puis la ridelle fut rabattue, le moteur se mit à ronronner et le véhicule s'éloigna.

Jim savait quelle était sa destination : un blockhaus de béton recouvert d'un dôme d'acier, en plein désert, avec un caisson de compression à l'intérieur.

Il se retourna et son regard se posa sur Walters, un Walters au sourire épanoui qui lui tendait une mince enveloppe. « Vous avez fait du bon travail, Jim. Et je suis sûr que des centaines d'anciens drogués seront de cet avis lorsqu'ils quitteront, guéris, l'hôpital. »

Jim le remercia et Walters l'accompagna jusqu'à sa voiture. « Maintenant, ce qu'il vous faut, c'est dormir. Dormir tout votre soûl ! »

— « Et comment ! »

Une fois rentré chez lui, Jim, épuisé, sombra dans un profond sommeil. Et il eut un cauchemar. Il rêvait qu'il se réveillait, allongé sur un lit, dans une chambre à la fenêtre de laquelle flottait un léger voilage et qu'inondait l'éclatant soleil matinal.

Il se dressa sur son séant, examina avec attention les meubles, tâta le mur. Et il se posait une question qui n'avait pas fini de le harceler, il le savait déjà.

Où était le cauchemar et où était la réalité ?

Puis il se souvint de la peur qu'il avait éprouvée en faisant l'ascension de l'arbre. Et il se souvint du conseil de Cullen : « Quand les choses commenceront à se compliquer, réfléchissez. Pensez toujours à l'étape suivante. »

Jim hésita quelques instants, puis il se recoucha et sourit. Peut-être n'était-il pas absolument certain que c'était la vie réelle. Mais même si ce ne l'était pas, il avait la certitude qu'il finirait par gagner la partie.

Il n'est pas de cauchemar qui dure éternellement.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Mind partner.

LES FILOUS DE LA GALAXIE

par KEITH LAUMER

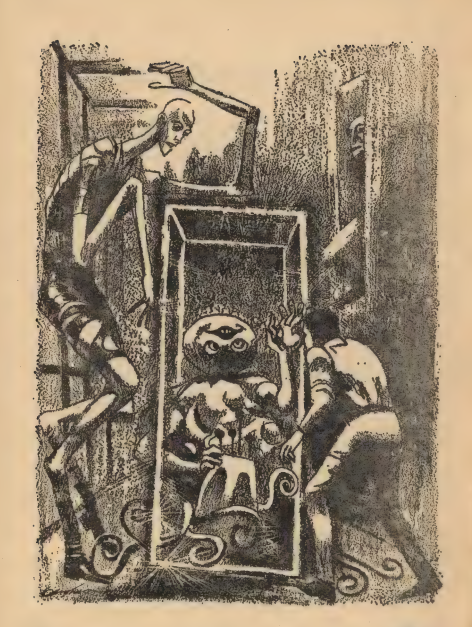
ILLUSTRÉ PAR GAUGHAN

Est-ce ainsi que les choses se passeront, quand les Grands Galactiques entreront pour la première fois en contact avec la Terre ?

CLYDE SNITHIAN avait le crâne chauve, le nez en bec d'aigle, des yeux sombres, un ventre bedonnant, les mains larges et expressives d'un marchand de tapis, des épaules massives sous un manteau qui faisait des plis. Entre ses paupières à demi fermées, il dardait un regard hargneux sur Dan Slane — un grand gaillard aux traits marqués par la fatigue du voyage.

— « Kelly m'a dit que vous vouliez me voir, » dit Snithian en tendant le menton vers le personnage rubicond debout à côté de lui. Sa voix aigre faisait penser à une mécanique qui aurait eu besoin d'huile. « Vous auriez une information importante à me communiquer touchant à la sécurité de mes toiles ? »

— « Parfaitement, Mr. Snithian, » répondit Slane. « Je crois pouvoir vous être d'un grand secours. »



— « Et comment cela ? Si vous avez l'intention de m'escroquer... » Les yeux de Snithian plongèrent dans ceux de Slane comme deux tisonniers chauffés au rouge.

— « Absolument pas, monsieur. Je sais que vous avez une véritable armée de gardes. Les journaux ne parlent que de ça... »

— « Ah ! ces nom de Dieu de pisse-copie ! De marchands de sensationnel ! S'il n'y avait pas la presse, je ne me ferais pas de bile pour mes peintures ! »

— « Certes ! Toujours est-il que j'estime que le seul endroit réellement important a été laissé sans surveillance. »

— « Eh là... une minute, » protesta Kelly.

Mais Snithian l'interrompit :

— « Expliquez-moi ça. »

— « Vous avez nuit et jour cent cinquante hommes pour surveiller la maison et le domaine... »

— « Deux cent cinquante, » jeta sèchement Kelly.

— « Mais il n'y en a pas un seul dans la chambre forte où sont entreposées vos toiles, » termina Slane.

— « Evidemment, » lança Snithian de sa voix stridente. « Pourquoi en poster un dans la chambre forte ? Elle est sous surveillance constante depuis le couloir. »

— « On a volé la collection Harriman qui se trouvait dans une cave fermée à clé, » dit Slane. « La porte était scellée et le sceau n'a pas été brisé. »

— « Par tous les saints, il a raison ! » s'exclama Kelly. « Il faudrait peut-être installer un homme dans la chambre forte. »

— « Encore une imbécillité pour me faire dépenser de l'argent ! Vous êtes responsable de la sécurité, Kelly. Assez de stupidités, maintenant. Flanquez-moi cet abruti dehors ! » Et Snithian s'éloigna à grands pas, les pans de son manteau lui fouettant les genoux.

— « Je ne demande pas cher ! » plaida Dan tandis que Kelly lui empoignait le bras. « Je suis un amateur d'art. »

— « Je m'en moque, » répondit Kelly en le poussant dans le corridor. Il s'arrêta devant un bureau dans lequel il le fit entrer et dont il referma la porte.

— « Ecoutez-moi. Comme l'a dit le vieux vautour, je suis responsable de la sécurité. Si ces peintures disparaissent, c'est mon boulot qui disparaît. Votre idée n'est pas si mauvaise que ça. Combien demandez-vous exactement ? »

Dan Slane s'empressa de répondre : « Cent dollars par semaine. » Et il ajouta : « Plus les frais. »

Kelly eut un geste d'assentiment. « Vous allez me donner vos empreintes digitales et je vais aussitôt ordonner une enquête. Si les renseignements sont bons, je vous embauche. Vous commencerez ce soir. Mais pas un mot à personne. »

Dan examina les murs gris, garnis du plancher au plafond de rayons où s'entassaient les toiles emballées. Deux ampoules de 300 watts faisaient luire d'un éclat brutal le carrelage du sol ; il y avait un réfrigérateur d'une blancheur hygiénique, un divan, un fauteuil, une étagère à livres et une petite table sur laquelle étaient disposés des assiettes en carton, des ustensiles en matière plastique et une radio portative, le tout réuni en hâte sur les ordres de Kelly. Dan jeta un coup d'œil sur le contenu du réfrigérateur : saucisson, mortadelle, fromage et bière. Il se tailla deux tranches de pain, se confectionna un sandwich grand format et ouvrit une boîte de bière.

Pas sensationnel mais ça irait quand même. La première partie de son programme s'était déroulée sans le moindre accroc.

L'idée, en soi, était simple. Dans le monde entier, des collections s'étaient évanouies alors qu'elles se trouvaient dans des musées ou des demeures particulières sévèrement gardés. Personne, évidemment, ne pouvait s'introduire dans une chambre forte, s'emparer de tout un lot de tableaux de vastes dimensions sans se faire repérer par les gardiens — et en laissant les verrous intacts.

Les peintures disparaissaient cependant. Quelqu'un avait pénétré dans les chambres fortes. Et y avait pénétré par des moyens peu ordinaires.

C'est ici que la théorie tournait court. A la méthode expérimentale de la relayer. La collection Snithian était la plus importante de toutes celles qui existaient à l'ouest du Mississipi. Les voleurs ne pouvaient manquer de s'intéresser à un tel butin. S'il demeurait sur place, jour et nuit, à attendre, Dan finirait par savoir *de visu* comment ils opéraient.

Il acheva son sandwich, s'approcha des rayonnages et ouvrit l'un des colis enveloppé de papier d'emballage, révélant ainsi un tableau représentant un groupe d'hommes et de femmes en costume du XIXe siècle, réunis autour d'une table. Cela lui rappelait quelque chose qu'il avait lu dans une revue. Il trouvait la scène agréable à regarder. Pourtant, cela ne méritait pas tant d'efforts...

Il manœuvra l'interrupteur. La lueur orangée des filaments mourut. La seule source de lumière restante était la veilleuse qui brillait au-dessus de la porte. Quand les voleurs surviendraient, il bénéficierait d'un léger avantage puisque ses yeux seraient habitués à la pénombre. Dan s'en fut s'allonger sur le divan.

Jusque-là, tout va bien, se dit-il en s'étirant. Mais, à l'heure H, il ne faudrait pas faire de gaffe. S'il les effrayait et s'ils s'enfuyaient, il n'y aurait pas de seconde chance. Dan perdrait alors le fil ténu de sa piste et il pourrait dire adieu à sa découverte.

Mais il était prêt. Et il les attendait de pied ferme.

Huit heures, trois sandwiches et six bières plus tard, il émergea brusquement de son assoupissement et se dressa sur le divan. Une forme vaguement éclairée était en train de se matérialiser au milieu de la pièce.

C'était une sorte de cage à claire-voie au centre de laquelle on distinguait deux personnes assises, très raides, sur des sièges curvilignes, et qui était nimbée d'une aura lumineuse.

Un son assourdi vibra dans le silence — une sorte de soupir decrescendo. La cage, jusque-là suspendue au-dessus du sol, fut animée d'une saccade et elle se posa avec un crissement métallique tandis que grésillaient des gerbes d'étincelles bleues. Les personnages fantomatiques s'activèrent sur des commandes non moins fantomatiques.

La lueur s'évanouit.

Dan sentait son cœur battre à coups précipités dans sa poitrine. Il avait la bouche sèche. C'était l'instant qu'il attendait mais, maintenant que ça y était...

Tant pis ! Il gonfla ses poumons, récapitulant les discours qu'il avait préparés en vue de cette occasion :

Salut à vous, visiteurs venus de l'Avenir...

C'était affreusement ampoulé ! Alors :

Bienvenue au XXe siècle...

Pas très bon, non plus. Cela manquait de spontanéité. Les deux hommes, qui tournaient le dos à Dan, se levèrent et ils s'extirpèrent de leur cage. Celle-ci, dans la pénombre, n'avait plus l'air que d'un cadre grossier constitué de tuyaux ; toute une série de leviers se hérissaient entre les deux sièges. Et les voleurs avaient un aspect des plus ordinaires : deux hommes en salopette grise, l'un maigre et chauve, l'autre court sur pattes avec un visage poupin. Ils n'avaient pas remarqué Dan, assis, très raide, sur le divan. Le plus maigre posa sur la table une lanterne et en tourna le bouton. Une chaude lumière jaillit et les visiteurs se mirent à examiner les rayonnages.

— « Comme qui dirait que le vieux s'est bien débrouillé, » déclara le petit. « Boule de Suif va être content. »

— « Un bien joli dépôt, » approuva son compagnon. « Mais il faut se dépêcher, Manny. Combien de temps de charge nous reste-t-il ? »

— « Oh ! au moins quinze minutes. »

Le maigre défit l'un des colis et regarda la première toile.

— « Oh ! quelle merveille ! Cela vaut presque un Picasso de la période bleue. »

Manny inspecta les autres tableaux du même lot et maugréa :

— « C'est comme toujours. Y a pas de dames toutes nues. Moi,

j'aime les dames toutes nues. »

— « Regarde celle-ci, Manny ! Rien que l'empâtement... »

Manny se pencha. « Ouais, » concéda-t-il. « Belle utilisation des valeurs. Mais je préfère les femmes toutes nues, Fiorello. »

Manny se retourna pour ranger une toile dans la cage mais il s'arrêta net à la vue de Dan et le tableau lui échappa des mains. Dan se leva et toussota pour s'éclaircir la voix.

— « Oh ! » gémit Manny. « On est trahi ! »

— « Je... euh... je vous attendais, messieurs, » fit Dan. « Je... »

— « Je te l'avais dit qu'on pouvait pas faire confiance à un type qu'a neuf doigts à chaque main, » murmura Manny d'une voix rauque. Et il fit un pas en direction de la cage. « Vite, Fiorello. Faut les mettre. »

— « Une minute, » dit Dan. « Avant de prendre une décision précipitée... »

— « Essaye pas de faire quelque chose, toi ! On est des vraies terreurs, tu sais, quand on nous cherche. »

— « Je veux vous parler, » insista Dan. « Ces peintures, voyez-vous... »

— « Des peintures ? Il doit y avoir erreur. »

— « Inutile, Manny, » l'interrompit Fiorello. « Il semble qu'on a été donné. »

Dan secoua négativement la tête. « Pas du tout. C'est une simple déduction que j'ai... »

— « Si t'as envie de jacter, Fiorello, ça te regarde. Mais moi, je me casse, et vite fait ! »

— « Réfléchis, Manny. Tu sais comment cela va finir. »

— « Une minute, » hurla Dan. « Ecoutez-moi... j'ai un marché à vous proposer. »

— « Ah ! ah ! » laissa tomber une voix claironnante venue de nulle part — la voix de Kelly. « Je m'en doutais ! Vous êtes un escroc, Slane ! »

Dan jeta un coup d'œil affolé autour de lui. La voix devait provenir d'un haut-parleur. Kelly savait apparemment se réserver des atouts.

— « Je peux tout vous expliquer, Mr. Kelly, » s'écria Dan. Il se tourna vers Fiorello. « Ecoutez-moi ! J'ai imaginé... »

— « Très astucieux ! » aboya Kelly. « Le coup du loup dans la bergerie... Mais vous n'êtes pas de taille à apprendre à un vieux singe comme moi à faire la grimace. »

— « Tu avais peut-être raison, Manny, » dit Fiorello. « La situation se complique. Le mieux est de partir avec rapidité et sang-froid. » Il s'avança vers la cage.

— « Et ce tordu ? » demanda Manny en désignant Dan d'un coup de pouce. « Il nous colle au train. »

— « Que veux-tu qu'on y fasse ? »

— « Ecoutez ! » s'égosilla Dan.

« Ecoutez ! Je veux vous accompagner. »

— « Je l'aurais parié ! » rugit Kelly. « Dans une minute, la porte s'ouvrira et je vous mettrai la main au collet ! C'est par un tunnel que vous êtes entrés, hein ? »

— « Vous ne pouvez pas nous suivre, mon cher, » murmura Fiorello. « Il n'y a que deux places. »

Dan pivota sur lui-même et se rua vers le divan. Il empoigna le revolver que lui avait confié Kelly et le braqua sur Manny. « Vous, vous restez ici. Je pars avec Fiorello dans votre machine à remonter le temps. »

— « Vous êtes pas un peu dingue ? » dit Manny.

— « Vous me flattez, mon cher, » commença Fiorello, « mais... »

— « Hâtons-nous. Kelly aura ouvert dans quelques instants. »

— « Vous n'allez pas me laisser ici ! » hoqueta Manny en voyant Dan se glisser dans la cage à côté de Fiorello.

— « On reviendra vous chercher. Allez, partons, Fiorello. »

Mais, d'un geste prompt, le chauve agrippa le revolver de Dan et, au cours de la lutte, l'arme tomba, rebondit sur le plancher de la cage et s'en fut atterrir à l'autre bout de la pièce. Manny chargea mais sa bouche heurta le coude de Fiorello. Il vacilla et s'écroula juste dans les bras de Kelly qui, cramoisi, se ruait à l'intérieur de la chambre forte.

— « Manny ! » Fiorello plongea pour essayer de porter secours à son compagnon mais celui-ci était déjà ceinturé par les policiers qui collaient aux talons de Kelly. Tandis que celui-ci se collectait avec le second voleur, un des agents se détacha pour s'occuper de Dan qui, à cette vue, abaissa un levier au hasard.

Ce fut brusquement le silence et les murs de la salle émirent une lueur bleue tandis qu'un Kelly immatériel faisait des entrechats fantasques devant la cage. Avalant péniblement sa salive, Dan manœuvra une autre commande : la cage se mit à s'élever à la manière d'un ascenseur et passa à travers le plafond dans une cascade de phosphorescence azurée.

En hâte, Dan repoussa le levier. Une machine temporelle était un engin délicat à manœuvrer : une légere erreur et Slane, désintégré, ne serait plus qu'une nuée d'atomes éparpillés...

Mais il n'avait pas le temps d'être prudent. Les événements ne s'étaient pas déroulés conformément aux prévisions mais, en définitive, il avait ce qu'il voulait — en un sens. Il était aux commandes de la machine à voyager dans le temps. Si, maintenant, il abandonnait, s'il réintégrait la chambre forte, Kelly lui sauterait sur le rable et le créditerait de tous les vols de chefs-d'œuvre qui avaient eu lieu depuis dix ans...

Cela ne devait pas être d'une difficulté exorbitante. Il fallait y aller doucement ; il fallait déter-

miner le rôle de chaque commande...

Dan respira profondément et essaya un autre levier. La cage s'éleva lentement dans un silence impressionnant. Elle atteignit le plafond et continua son ascension. Une bande luminescente de vingt centimètres de large balaya les parois de l'habitacle tandis que Dan serrait les dents à cette vue. Finalement, il se retrouva dans une vaste cuisine. Un cuisinier entouré d'un halo bleuâtre qui se dirigeait vers un réfrigérateur phosphorescent fit un pas en arrière et, bouche bée, regarda Slane surgir lentement du plancher. La cage, montant toujours, s'enfonça dans un second plafond. Le regard de Dan se posa sur un vestibule dont le sol était dissimulé par de la moquette.

Agissant à gestes prudents, il replaça le levier au point neutre et la cage s'immobilisa à deux centimètres du sol. A son avis, son voyage dans le passé — ou dans le futur — n'avait pas excédé une minute.

Il se pencha sur les manettes. Il aurait dû y en avoir une portant la mention « en avant » et une autre portant la mention « en arrière » mais elles étaient toutes identiques et uniformément noires. On aurait dit de vulgaires coupe-circuit à couteaux. En fait, tous les instruments de bord avaient l'air d'avoir été fabriqués à la hâte à partir d'un matériel des plus banaux. Néanmoins, ils fonctionnaient. Dan, jusqu à présent, avait seulement trouvé ceux qui permettaient de manœuvrer dans les trois dimensions classiques mais le bouton commandant le passage dans le temps devait bien se trouver quelque part.

Dan tourna la tete : il avait discerné un mouvement à l'autre bout du hall.

Apparurent alors à ses yeux une tête et des epaules feminines : elles appartenaient à une jeune fille en train de monter un escalier en colimaçon. Dans une seconde, elle l'apercevrait, donnerait l'alarme... et Dan avait besoin de quelques instants de tranquillité pour etudier ses instruments de bord. Il déplaça un levier. La cage glissa sur le côté et s'enfonça a travers le mur dans un éclatant geyser de lumiere azurée. Il repoussa alors le levier dans sa position première. Il était maintenant dans une chambre à coucher : rideaux à volants, lit à colonnes, ciel de lit à fleurettes, coiffeuse...

La porte s'ouvrit et la fille entra. Jeune. Pas plus de dix-huit ans, estima Dan à vue de nez, pour autant que les éclairs bleus lui permettaient de se faire une opinion. Elle avait de longs cheveux attachés à l'aide d'un ruban, des jambes fuselées et galbées à ravir. Elle portait un short et tenait une raquette dans la main gauche, une pomme dans la main

droite. Le dos tourné à Dan, elle lança sa raquette sur une table, mordit dans la pomme et commença à déboutonner son chemisier.

Dan essaya un autre levier : la cage fit un saut en direction de la jeune fille. Il en actionna un second et la cage s'éleva doucement. La jeune personne jeta son chemisier sur une chaise puis entreprit de défaire la fermeture à glissière de son short. Troisième levier : la cage se rua vers le mur.

Dan cligna des yeux, ébloui par le scintillement bleu fusant autour de lui, et se pencha. Il planait à quelque six mètres au-dessus d'une pelouse bien soignée.

Son regard revint à ses leviers. N'était-ce pas le premier de la rangée qui faisait avancer la cage ? Il l'essaya et l'engin bondit de trois mètres en avant. Au-dessous de lui, il vit un homme apparaître sur la terrasse, allumer une cigarette, s'arrêter, lever la tête...

Dan rabattit un levier d'un coup sec et la cage, faisant marche arrière, rentra dans le mur. Il se trouvait à présent dans une pièce d'aspect banal dont le plancher formait une dépression et qui comportait une large fenêtre munie d'une jardinière remplie de plantes d'un bleu phosphorescent.

La porte s'ouvrit. Même bleue, la fille, qui mordait dans sa pomme, avait la grâce d'une biche. Dan retint son souffle ; elle jeta son trognon de pomme au loin et, brusquement consciente que des yeux l'observaient, elle pivota sur elle-même...

Avec une secousse brutale qui le précipita contre les barreaux, la cage traversa le mur, réapparut à l'air libre et fila droit devant elle à toute vitesse, si vite que son occupant, cloué sur place, fut incapable de réagir sur le moment.

Dan finit par réussir à empoigner un levier qu'il fit basculer. Pas de changement. La cage poursuivait sa course et gagnait de l'altitude. Le jeune homme aperçut au loin les gratte-ciel de la ville qui se précipitaient à sa rencontre à une allure terrifiante. Il vit un immense immeuble de cinquante étages droit devant lui...

Il se boucha les oreilles, se raidit...

Avec une violence qui le projeta à l'autre bout de la cage, la machine décéléra, passa au travers du mur et s'arrêta pile. Dan s'écroula, la respiration coupée. Il y eut un déclic et la luminescence bleue se dissipa.

D'un bond, Dan se rua hors de l'engin. Il examina les lieux. Il se trouvait dans un bureau sans histoire, aux murs bruns, qu'éclairait vaguement le soleil dont les rayons étaient filtrés par des stores vénitiens. Il y avait des affiches au mur, une plante en pot à côté de la porte, un bureau en face. Et, derrière le bureau... Quelque chose.

2

DAN écarquilla les yeux. Il voyait une tête de la taille d'un ballon de plage monté sur un torse qui faisait penser à une outre remplie d'eau. Deux grands yeux marron, situés à vingt centimètres l'un de l'autre, le considéraient en clignotant. Des mains démesurées qui s'achevaient par un nombre de doigts affolant se déplièrent, ouvrirent une boîte en carton dans laquelle elles plongèrent pour projeter ensuite, avec une lenteur calculée, une par une, trois cacahuètes dans le gouffre béant de la bouche qui s'ouvrait juste au-dessus des yeux.

— « Qui êtes-vous ? » fit une voix de basse s'élevant du plancher.

— « Je... je... je m'appelle Dan Slane, Votre Honneur. »

— « Qu'est-il advenu de Manny et de Fiorello ? »

— « Ils... je... Il y a eu ce flic, Kelly... »

— « Oh ! oh ! » Les yeux marron clignèrent. Les mains pluridigitées refermèrent le carton et le rangèrent au fond d'un tiroir.

« Eh bien, c'est une combine qui a rapporté gros tant qu'elle a duré, » reprit la voix de basse. « Dommage que s'achève une si fructueuse entreprise. Pourtant... » Une sorte de plainte amplifiée émana de la bouche béante.

— « Quoi ?... Comment ?... »

— « L'appareil revient automatiquement ici quand la charge s'abaisse au-dessous d'une certaine valeur critique, » reprit la voix. « C'est une mesure indispensable pour empêcher les petits malins de se faire certaines idées. A propos, puis-je vous demander comment il se fait que vous étiez à bord ? »

— « Je voulais simplement... je veux dire : après avoir compris que... enfin... la police... Je suis venu chercher de l'aide, » acheva péniblement Dan.

— « De l'aide ? Il ne saurait malheureusement en être question. Vous comprendrez qu'il m'est nécessaire de conserver l'anonymat. Pour le moment, j'opère ici sous le manteau. Ah !... j'imagine que vous n'avez pas apporté de tableaux ? »

Dan fit non de la tête. Il contemplait les affiches fixées au mur. Ses yeux s'étaient habitués à la pénombre et il distinguait maintenant avec netteté les contours d'une créature ressemblant à une girafe, surmontée d'une tête de crocodile, émergeant d'une forêt violette. L'affiche voisine représentait un visage en forme de ballon semblable à celui qui trônait derrière le bureau mais dont les yeux étaient cerclés de cercles rouges. Quant à la troisième, c'était un paysage : un volcan jaune crachant des jets de feu vers un ciel noir.

— « Regrettable ! » La voix paraissait venir de sous le bureau.

Dan plissa les yeux et eut la vision fugitive d'un amas de tentacules pourpres. Il avala sa salive avec difficulté et releva la tête. Un œil marron était braqué sur lui. Un seul. L'autre était activement perdu dans la contemplation du plafond.

— « J'espère que vous n'avez pas de préjugés raciaux réactionnaires, » fit la voix.

Dan s'empressa de rassurer l'œil. « Fichtre non ! J'adore les... euh... »

— « Vorplishers. De Vorplish ou Véga comme vous l'appelez. » La plainte retentit à nouveau. « Comme je me languis de mes marais natals ! Ah ! les revoir une fois encore ! Plus on voyage, plus on se rend compte que c'est chez soi qu'on est le mieux. »

— « Cela me rappelle qu'il faut que je m'en aille. » Dan fit un pas en direction de la porte.

— « Restez, Dan, » grogna la voix. « Que diriez-vous d'un verre ? Je peux vous offrir du Châteauneuf-du-Pape 59, du Vosne Romanée 32, du lait de chèvre, du pepsi-cola... »

— « Non, merci. »

— « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je crois que, moi, je vais prendre un jus d'orange. » Le Vorplisher se tourna vers un petit réfrigérateur d'où il sortit une immense bouteille s'achevant par une tétine, puis il fit à nouveau face à Dan. « Ecoutez-moi. J'ai une proposition à vous soumettre, qui peut vous intéresser. La perte de Manny et de Fiorello est un coup dur mais on peut encore rétablir la situation. Vous avez fait votre entrée en scène au bon moment. Je m'explique : maintenant que ces deux clowns ne sont plus dans la course, il y a une vacance dans mon personnel. Pourquoi ne combleriez-vous pas le trou ? Qu'est-ce que vous en pensez ? »

— « Vous voulez dire que vous me confierez la machine à remonter le temps ? »

— « La machine à remonter le temps ? » Les yeux marron clignotèrent à tour de rôle. « Je crains qu'il n'y ait là un malentendu. Je ne comprends pas très bien le sens de cette expression. »

— « Cette chose, » fit Dan en désignant la cage d'un coup de pouce. « La machine dans laquelle je suis venu. Vous voulez que je... »

— « La machine à remonter le temps ? » répéta la voix. « Une sorte de chronomètre, peut-être ? »

— « Hein ? »

— « Je m'enorgueillis de posséder à fond l'idiome local : néanmoins, j'avoue que le concept auquel vous vous référez m'échappe. » Les mains à neuf doigts se déplièrent et la tête sphérique se pencha en avant avec beaucoup d'intérêt. « Mettez-moi sur la piste, Dan. Qu'est-ce qu'une machine à remonter le temps ? »

— « Eh bien, c'est ce dont vous

vous servez pour voyager dans le temps. »

Les yeux marron clignèrent alternativement. « Il semble que j'ai très mal mené mon enquête sur la culture locale. Je ne me doutais absolument pas que vous étiez capable de ce genre de choses. » La tête gigantesque repartit en arrière tandis que la bouche s'ouvrait et se refermait à une cadence accélérée. « Penser que j'ai passé mon temps à collectionner des œuvres primitives en deux dimensions ! »

— « Mais... Vous n'avez pas de machine temporelle ? Je veux dire... ce n'en est pas une ? »

— « Ça ? C'est tout simplement un transporteur. Mais parlez-moi encore de vos machines temporelles. C'est passionnant ! Mes supérieurs seront ravis lorsque je leur aurai fait part de cette réalisation. Ravis et stupéfaits. Ils considèrent cette planète comme très rétrograde. »

— « Vos supérieurs ? » Dan jeta un coup d'œil du côté de la fenêtre : beaucoup trop loin. Peut-être que s'il réussissait à atteindre la machine et essayait de s'esquiver...

— « J'espère que vous ne songez pas à me brûler la politesse, » fit le ballon en suivant le regard de Dan. L'un de ses dix-huit doigts se posa sur un petit cylindre jaune posé sur le bureau. « Tant que le transporteur ne sera pas rechargé, je crains que ce ne soit tout à fait inutile. Mais, pour que vous voyiez exactement quelle est la situation, le mieux est que je me présente et que je vous explique ma mission. Je m'appelle Blote et je suis commerçant de 4e classe au service de la Confédération végienne. Ma tâche consiste à découvrir de nouvelles sources d'articles de nouveauté pour les marchés d'impulsion de tout le quadran secondaire. »

— « Mais la façon dont Manny et Fiorello ont traversé le mur ! Il fallait bien que ce soit une machine temporelle ! Rien d'autre n'aurait pu se matérialiser et sortir du néant de cette façon. »

— « Vous semblez avoir une fixation temporelle, Dan, » dit Blote. « Ce n'est pas parce que vous avez mis au point, ici, le voyage dans le temps qu'il faut croire que tout le monde en a fait autant. Ecoutez... » La voix du Végien devint un murmure. « Je vous propose un marché. Vous me procurez une petite machine temporelle en bon état de marche et, en échange... »

— « C'est moi qui suis censé vous fournir une machine à explorer le temps ? »

Blote agita un index tronqué devant le nez de Dan.

— « Je suis navré d'avoir à le souligner, Dan, mais vous êtes présentement dans une position assez délicate. Violation de domicile, détention illégale d'un bien appartenant à autrui, trouble de jouissance — sans aucun doute, vous aurez des explications embarrassantes à donner à Snithian.

J'ose dire que Mr. Kelly vous réservera un accueil enthousiaste. D'un autre côté, si vous tentez de me fausser compagnie, j'aurai moi-même une réaction quelque peu brutale. »

Blote fit jouer ses dix-huit doigts, ses tentacules pianotèrent sourdement sous le bureau, il roula un de ses deux yeux tandis que l'autre saillait et se braquait sur Dan.

« En revanche, » enchaîna la voix de basse, « nous pouvons conclure tous les deux un accord des plus intéressants. Vous me procurez la machine et je vous donne en contre-partie une quantité abondante de moyens d'échanges locaux. Cela me paraît équitable. Qu'en pensez-vous ? »

Dan Slane tenta de gagner du temps. « Laissez-moi réfléchir. Une machine temporelle... Une machine temporelle... »

— « Nessayez pas de me mener en bateau, » fit Blote sur un ton menaçant.

— « Le mieux serait de regarder dans l'annuaire. »

Le Vorplisher lui tendit en silence un botin écorné. Dan l'ouvrit.

« Voyons un peu. » Son visage s'épanouit : « Voilà ! *Time Incorporated,* filiale locale. 221 Maple Street. »

— « Est-ce un centre de vente ou d'usinage ? » s'enquit Blote.

— « Les deux. Je vais y faire un saut et... »

— « Ne prenez pas cette peine. Je vous accompagne. » L'extra-terrestre récupéra l'annuaire et l'étudia.

— « Remarquable ! Un article banal que n'importe qui peut acheter et je ne m'en étais pas aperçu ! Enfin, un fruit mûr tombe aussi bien d'un petit arbre que d'un grand. » Il fouilla dans son bureau et se leva, les mains pleines de cellules d'activation. « Bien. Maintenant, allons chercher cette machine temporelle. » Il prit place dans la cage et tapota sur le siège voisin. « Allez, Dan ! Montez ! »

Hésitant, Dan s'approcha. Jusque-là, le bluff avait marché — mais la corde atteignait le point de rupture. Il s'installa. Blote actionna un levier et la lueur bleue, maintenant familière, éclata. « Ayez la bonté de me guider, Dan, » demanda l'extra-terrestre. « Je crois que vous avez dit 221 Maple Street ? »

— « Je ne connais pas très bien la ville mais Maple doit se trouver dans cette direction. »

Blote s'absorba dans le maniement des commandes. L'engin s'éleva dans un fantomatique ciel d'automne. En dessous se déployaient les gratte-ciel aux silhouettes brouillées, tels des clichés délavés. Dan, attentif, s'efforçait de repérer un bâtiment de cinq étages.

— « Par là. » Blote infléchit la marche de l'appareil qui se diri-

gea vers le toit en terrasse que Dan avait désigné.

— « Il vaudrait mieux que je prenne les commandes, » proposa le jeune homme. « Je veux être sûr d'arriver au bon endroit. »

— « Allez-y. »

Dan fit passer le transporteur à travers le toit ; la cage pénétra dans un bureau difficilement visible. Blote manœuvra un bouton et le décor s'assombrit encore davantage. « Mieux vaut rester inaperçu, » expliqua-t-il.

La cage descendait à une allure régulière. Dan essayait d'identifier des points de repère. Au niveau du second étage, il imprima un mouvement horizontal à la machine qui enfila un couloir enrobé dans une sorte de brume. Les yeux de Blote se mirent à rouler tandis que leur propriétaire examinait les petites pièces qui s'alignaient de part et d'autre du passage central.

— « Ah ! ce doit être la chaîne d'assemblage, » s'exclama-t-il. « Ces appareils exigent, un peu comme nos transporteurs, des systèmes à barreaux. »

— « Absolument. » Dan s'efforçait de percer la brume qui l'entourait. « C'est là où l'on fabrique les machines tempo... » Brusquement, il abaissa un levier. La cage fit un écart vers la gauche, pénétra une porte cadenassée et s'immobilisa. Deux formes nébuleuses étaient là. Si j'ai mal calculé mon coup...

Le décor fut noyé dans une phosphorescence bleue ; il y eut un crachement d'étincelles, puis la scène devint nette. Blote s'élança, ses yeux marron tournoyant dans toutes les directions pour tout enregistrer : les murs de ciment, la porte verrouillée et...

— « Lui ! » hurla une voix rauque.

— « Sautez dessus ! » s'écria quelqu'un.

Blote recula, agitant ses appendices ambulatoires dans un vain effort pour réintégrer le transporteur tandis que Manny et Fiorello se précipitaient sur lui. Dan enclencha un levier et, tandis que la cage s'enfonçait dans le mur de la cellule, il eut la brève vision de trois silhouettes bleues engagées dans un corps à corps farouche.

3

DAN se laissa aller contre le dossier de son siège en poussant un soupir. Maintenant qu'il avait retrouvé sa liberté d'action, il allait falloir prendre une décision — et vite ! Impossible de deviner de quels atouts pouvait encore disposer Blote. D'abord, cacher le transporteur. Ensuite...

Un grondement retentit soudain, gagnant rapidement en hauteur et en volume. Dan, alarmé, se redressa. Ce n'était pas le moment de tomber en panne !

Le son devenait de plus en plus

strident, de plus en plus agressif. Pourtant, l'appareil n'avait apparemment aucune défaillance mécanique. Le transporteur filait à travers les airs au-dessus d'un paysage nébuleux d'arbres et de maisons. Dan se boucha les oreilles pour protéger ses tympans de la clameur qui les vrillait — on aurait dit que les sirènes de police de la ville se déchaînaient toutes en même temps. Si le transporteur tombait en rideau, ce serait une jolie chute en perspective ! Le pilote se pencha sur les commandes et la cage commença de piquer.

Le bruit avait l'air de faiblir. Dan ralentit tout en se dirigeant vers l'angle d'un vaste parc. Il coupa le contact à quelques centimètres de la surface du sol.

La lueur bleue s'éteignit. La sirène se tut.

Dan mit pied à terre et inspecta les lieux. Ce bruit, quelle qu'en fût la nature, n'avait pas attiré l'attention des quelques rares promeneurs qu'il apercevait dans le parc. Peut-être s'agissait-il d'une sorte de sonnerie d'alarme antivol. Mais alors, pourquoi ne s'était-elle pas déclenchée plus tôt ? Dan respira profondément. Sirène ou pas, il fallait reprendre place dans l'engin et gagner un endroit isolé où il pourrait l'examiner à loisir. Il se rassit dans la cage, tendit le bras vers les instruments de bord...

Il y eut brusquement un souffle d'air froid et les cadrans scintillants se couvrirent de givre. Une détonation semblable à celle d'une ampoule qui éclate retentit et une sorte de rectangle luminescent se dessina entre ciel et terre à côté du transporteur. Sa surface palpita, s'obscurcit. Une silhouette moulée dans un uniforme blanc émergea du rectangle dans un tourbillon d'air glacial.

Dan écarquilla les yeux devant le spectacle : une tête petite et sphérique, un visage sombre que coupait un nez qui n'en finissait plus, de longs bras musclés recouverts de poils roux et bouclés, des pieds aux talons démesurés, pris dans des bottes souples. Le personnage était affublé d'un casque rond muni d'une courte visière au ras des yeux — des yeux jaunes, profondément enfoncés dans les orbites et qui pivotaient dans toutes les directions. Son large sourire découvrait des dents brunâtres et carrées.

— « *Alors, monsieur !* » fit le nouveau venu en s'inclinant dans une brève révérence. « *Vous êtes un indigène, n'est-ce pas ?* » (1).

— « No compris, » balbutia Dan. « Euh... Je no parler frannnnçayse... »

— « C'est de ma faute. C'est le secteur colonial anglique, n'est-ce pas ? Je suis stupide. Permettez-moi de me présenter : « Dzhackoon, agent du Contrôle interdimensionnel. »

— « La sirène... C'était vous ? » Dzhackoon hocha la tête. « Pen-

(1) En français dans le texte.

dant un moment, vous avez paru hésiter à vous arrêter. Je suis heureux que vous ayez pris la décision de vous montrer raisonnable. »

— « A quelle administration avez-vous dit que vous appartenez ? »

— « Le contrôle interdimensionnel. »

— « Inter... quoi ? »

— « Dimensionnel. Le mot manque de précision mais le codificateur sémantique ne peut pas mieux faire avec le vocabulaire anglique. »

— « Et que me voulez-vous ? »

Dzhackoon eut un sourire teinté de reproche. « Vous savez à quoi vous vous exposez en utilisant un véhicule à inversion de phase dans un secteur interdit. »

— « Une minute ! Dois-je comprendre que je suis en état d'arrestation ? »

— « Le terme est cru mais son sens me semble correct. »

— « Ecoutez-moi... euh... Dzhackoon. Je ne faisais que me promener. Je ne sais ni ce qu'est le contrôle interdimensionnel ni ce que sont les véhicules à inversion de... machin. Laissez-moi m'en aller. »

— « Je crains qu'il ne vous faille vous expliquer devant l'inspecteur. » Avec un sourire aimable, Dzhackoon désigna le rectangle scintillant d'où il était sorti. De profil, celui-ci était quasi-invisible. Dan avait l'impression d'un trou foré dans le réel. En agissant vite, un crochet du gauche au menton suivi d'un crochet du droit dans les côtes...

« Je suis armé, bien sûr, » fit l'agent sur un ton d'excuse.

Dan poussa un soupir. « O.K. Mais je vous suis contre mon gré. »

— « Ne vous inquiétez pas, » répondit l'autre d'une voix allègre. « Vous n'avez qu'à avancer. »

Dan fit un pas en direction de la surface lumineuse. Il serra les dents, ferma les yeux... Il éprouva une sensation de chaleur — une chaleur torride.

Quand il releva les paupières, il se trouvait dans une longue et étroite pièce aux murs recouverts de carreaux verts. Une chaude lumière émanait du plafond. Le long du mur étaient alignées une série de petites cabines. Alentour se hâtaient des êtres de haute taille, tous en uniforme. A côté se tenait un groupe d'individus courtauds et incroyablement corpulents, tout de jaune vêtus. Au fond de la pièce, Dan aperçut, paresseusement appuyé contre le mur, un individu en rouge. Celui-ci avait des épaules massives et un visage bleu clair abondamment poilu. Ses bras étaient encore plus démesurés que ceux de Dzhackoon et il était en train, armé d'un curedents, de nettoyer ses crocs éblouissants de blancheur.

— « Par ici, » dit Dzhackoon. Dan le suivit et tous deux péné-

trèrent dans une des cabines sous le regard curieux des autres. Une créature qui ne se distinguait de son guide que par les cordonnets rouges qui lui ornaient les poignets était assise derrière un bureau. Elle leva les yeux.

— « J'ai ramassé ce contrevenant, Ghunt, » annonça Dzhackoon. « Flagrant délit de violation de la réglementation sur la circulation des véhicules à inversion de phase. Secteur anglique, locus C 922 A 4. »

Ghunt se leva. « Voyons voir... Secteur anglique... Ah ! oui. » Il tendit la main à Dan qui la serra précautionneusement. C'était une main étrange — chaude, sèche, rude comme une patte de chien.

« Merveilleusement expressif, » dit Ghunt. « Main vide, pas d'arme. La sauvagerie que cela implique... »

Il dévisagea Dan d'un air curieux.

« Remarquable ! J'ai étudié votre branche, bien sûr, mais je n'avais encore jamais eu le plaisir de rencontrer effectivement un seul d'entre vous. Cette peau... c'est ahurissant. Oh !... cela vous ennuierait-il de me faire voir vos mains ? »

Dan lui présenta sa paume. Ghunt saisit la main de Slane entre ses doigts osseux, la retourna, examina les ongles. S'approchant davantage il considéra avec intérêt les yeux et les cheveux de son interlocuteur.

« Puis-je vous demander d'ouvrir la bouche ? »

Dan ouvrit la bouche et Ghunt émit un gloussement en apercevant ses dents. Il tourna tout autour de lui, puis s'éloigna, apparemment stupéfait.

— « Euh... si je peux me permettre, » murmura Dan, « est-ce que vous êtes comme... euh... les gens vous ressembleront-ils dans l'avenir ? »

— « Quoi ? » Les yeux jaunes clignotèrent et la large bouche se fendit dans un large sourire. « J'en doute fort, mon vieux. » Il pouffa. « Vous savez, on ne peut pas défaire cinq cent mille ans d'évolution divergente. »

— « Vous voulez dire que vous appartenez au passé ? » s'exclama Dan.

— « Le passé ? Je suis navré mais je ne comprends pas. »

— « Vous ne voulez pas dire que nous... que nous allons tous mourir et que les singes nous remplaceront ? » lâcha Dan.

— « Les singes ? Attendez... J'en ai entendu parler. Une espèce de petits primates, une sorte d'Anthropos miniature. Vous en avez chez vous, n'est-ce pas ? C'est fascinant ! » Il hocha la tête d'un air navré. « Je regrette vraiment que le règlement m'interdise de visiter votre secteur. »

— « Mais vous voyagez dans le temps ? » insista Dan.

— « Voyager dans le temps ? » Ghunt éclata d'un rire bruyant.

— « Une théorie abandonnée, » renchérit Dzhackoon. « Ce n'est plus qu'une superstition. »

— « Alors, comment êtes-vous arrivé dans le parc ? »

— « En me servant d'une banale Porte focalisée. Simple application de la mécanique élémentaire des champs de force. »

— « Je suis bien avancé ! Où suis-je ? Et qui êtes-vous ? »

— « Vous avez évidemment droit à des explications, » dit Ghunt. « Asseyez-vous. Voyons, si ma mémoire est bonne, il n'existe plus, dans votre locus, que quelques espèces d'Anthropos... »

Dzhackoon l'interrompit : « Une seule ! Ces types ont l'air fragile mais... oh ! la la ! »

— « Ah ! oui. Cela me revient. C'était ce locus où les mutants imberbes ont systématiquement pourchassé les autres variétés. » Il considéra Dan avec une moue réprobatrice.

— « Certes, » reprit Dzhackoon, « il y a deux ou trois formes régressives assez curieuses. Des fossiles vivants, en fait. Des Anthropos sous-intellectualisés. Le gorille, le chimpanzé, l'orang-outang, le gibbon et, bien entendu, toute la gamme des formes miniatures. »

— « J'imagine que lorsque la mutation féroce a établi son hégémonie, les autres se sont repliés sur des niveaux écologiques moins compétitifs où ils se sont perpétués, » fit Ghunt d'un ton méditatif. « Dommage. Le gorille et les autres sont sans doute des formes dégénérées ? »

— « C'est possible. »

— « Je m'excuse, » fit Dan, « mais les explications que vous m'avez promises... »

— « Oh ! pardon ! Eh bien, pour commencer, sachez que Dzhackoon et moi-même sommes des... comment dites-vous ?... ah ! des Australopithèques. Nous constituons l'une des nombreuses espèces d'Anthropos originaires de loci normaux. Les travailleurs en jaune que vous avez peut-être remarqués sont semblables à vos Néandertals disparus. Il y a aussi les dérivés de la branche de Pékin — les types au visage bleu — les Rhodésiens...

— « Mais que sont ces loci dont vous n'arrêtez pas de parler ? Et comment des hommes des cavernes peuvent-ils être encore vivants ? »

Les yeux de Ghunt se détournèrent et il se leva vivement. « Ah ! bonjour, inspecteur. » Dan se retourna. Un Australopithèque grisonnant, dont le col et les poignets étaient passementés de rouge, le considérait d'un air maussade.

— « Pouah ! » laissa tomber l'inspecteur. « Albinisme et alopécie. Pas contagieux, j'espère ? »

— « C'est une déficience génétique, excellence, » répondit Dzhackoon. « Il s'agit d'un Homo Sapiens, une forme imberbe provenant d'un assez curieux locus. »

— « Sapiens ? Sapiens ? Eh !

cela me dit quelque chose... » Il contempla Dan en plissant les yeux. « Vous n'êtes pas... » Brusquement, il se raidit. « Mais c'est un de ces déviants fratricides ! » Il recula. « Il devrait être sous surveillance. Ghunt ! Garde ! Faites venir une escouade puissamment armée ! Cette créature est dangereuse ! »

— « Inspecteur, » commença Ghunt, « je suis certain... »

— « C'est un ordre ! » rugit l'inspecteur qui se mit incontinent à en donner d'autres dans un langage incompréhensible. Un groupe de Néanderthaloïdes massifs surgirent et se déployèrent pour s'emparer de Dan — des visages sombres, dépourvus de menton, où s'ouvrait une bouche formidable et qu'éclairaient des yeux d'un bleu incongru. Leur crâne était couvert de cheveux blonds et raides.

— « Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Je réclame l'assistance d'un avocat ! »

— « Ne vous en faites pas ! » tonitrua l'inspecteur. « Je sais comment manier les gredins de votre acabit ! » Il décocha à Dan un regard lourd de mépris. « Pas de poils ! Un teint de papier mâché ! C'est écœurant ! Et vous cherchez encore à créer des histoires, pas vrai ? A vous infiltrer dans les loci civilisés pour détruire les formes de vie compétitives, pas vrai ? »

— « C'est moi qui l'ai amené ici, inspecteur, » dit Dzhackoon. « Il s'est simplement rendu coupable d'une banale infraction de circulation. »

— « C'est moi qui décide de ce qui est banal et de ce qui ne l'est pas ! Alors, Sapiens ? Quels projets diaboliques est-ce que vous mijotez, hein ? »

— « Daniel Slane, civil, numéro de sécurité sociale : 456-7329-988, » répondit Dan.

— « Hein ? »

— « Mon nom, ma qualification et mon matricule d'affiliation à la sécurité sociale. Maintenant, je ne répondrai à aucune autre question. »

— « Dans ce cas, cela va être la déportation, Sapiens. Abandon du locus d'origine, obstruction volontaire à la marche de la justice... »

— « Vous oubliez que je suis né sans en avoir sollicité la permission et que je respire sans en avoir l'autorisation. »

— « Et insolent par-dessus le marché ! » aboya l'inspecteur. « Je vous avertis, Sapiens, qu'il est en mon pouvoir de vous en faire baver. A présent, expliquez-moi comment vous avez incité l'agent Dzhackoon à vous conduire ici ? »

— « Eh bien, une bonne fée m'est apparue et m'a dit de formuler trois vœux... »

— « Embarquez-le ! » hurla l'inspecteur. « Secteur 97. Un locus inhabité. »

— « Inhabité ? » murmura un

garde en plissant le front. « Je trouve que c'est cher payé. »

— « Inhabité ! Et si cela ne vous plaît pas, vous irez avec lui. Comptez sur moi pour ça. »

Le garde néanderthaloïde bâilla en découvrant largement ses dents blanches. Il adressa un signe de tête à Dan et se mit en marche. « Faites pas attention à Spoghodo, » dit-il à haute voix. « Il commence à devenir vieux. »

— « Je suis navré, » souffla quelqu'un. Dzhackoon — ou Ghunt : Dan était incapable de savoir lequel — se pencha vers lui. « Je crains qu'il ne vous faille vous rendre en zone pénitentiaire mais j'essaierai d'arranger les choses un peu plus tard. »

Dan, escorté par le garde, se retrouva dans le hall bordé de cabines où les agents du contrôle interdimensionnel se pressaient pour faire leur rapport à leurs officiers qui paraissaient sur les dents. Il franchit une voûte et pénétra dans une salle sur les murs de laquelle s'alignaient une série de panneaux gris.

— « Quatre-vingt-dix-sept, » murmura le garde qui s'approcha d'un diagramme qu'il étudia en suivant les lignes finement imprimées d'un doigt épais et velu. Finalement, il manœuvra un cadran fixé à la paroi. « Allons-y, » dit-il. Il appuya sur un bouton. La surface de l'un des panneaux se brouilla et devint luminescente.

« Entrez vite. Et bonne chance. »

— « Merci. » Dan pénétra dans l'écran inconsistant et éprouva une soudaine impression de froid.

Il était debout au sommet d'une colline abrupte dominant une vaste étendue de prairie et une plaine en contre-bas. Il distinguait des boqueteaux et une rivière. Un troupeau d'animaux était en train de paître parmi les taillis lointains. Pas la moindre route serpentant dans la vallée, pas de bateaux ponctuant le cours d'eau, pas une maison sur les pentes de la butte. Où que l'œil se portât, il n'y avait rien qui déflorât le paysage — ni sentier, ni clôtures, ni habitations, ni champs cultivés. Le ciel bleu était vierge de cheminées. On ne sentait pas l'odeur des fumées industrielles. On n'entendait rien : ni le vrombissement des moteurs à combustion interne, ni le fracas des boîtes de conserve, ni le plop des bouchons de bouteille...

En deux mots comme en cent, il n'y avait personne.

Dan se retourna. La Porte luisait encore faiblement dans l'air lumineux. Il y passa la tête et revit l'intérieur de cette espèce de placard. Le Néanderthaloïde en jaune le dévisagea.

— « Dites donc, » fit Dan en s'efforçant d'ignorer la sensation qu'il éprouvait, d'avoir le cou étranglé par un fil de fer brûlant, « je voudrais discuter un peu. »

— « Commencez par retirer vo-

tre tête avant la fermeture, » répondit allégrement le garde. « Sinon, pffffuit ! »

— « N'y a-t-il pas moyen d'avoir quelque chose à lire ? Et puis, vous savez, je m'enrhume comme un rien. Est-ce que la température descend la nuit, ici ? Est-ce qu'il y a des bêtes dangereuses ? Qu'est-ce que je vais manger ? »

Le garde plongea la main dans un casier et en sortit une poignée de brochures. « Tenez. C'est pour les types qui font l'objet d'une mesure administrative. Les pauvres mecs qui ont simplement vu ce qu'ils n'avaient pas à voir. Mais je vais vous en donner une. Voyons voir... anglique, anglique... » Il choisit un livret et le tendit à Dan.

— « Merci. »

— « Maintenant, il vaut mieux que vous vous écartiez. »

Dan retira sa tête. Il s'assit sur l'herbe et examina la plaquette. Elle était élégamment imprimée et ornée de couleurs vives. BIENVENUE AU CENTRE DE RELOCATION Nº 23, lut-il sur la couverture. Le titre dominait une photo représentant un groupe de créatures à la mine lugubre dont la taille et le degré de pillosité variaient et qui étaient coiffés de chapeaux en papier. *Un ensemble de plaisantes activités sociales attend les nouveaux venus. Salut au nouveau !* proclamait la légende.

Dan ouvrit la brochure. Il y avait une autre photo qui montrait un décor semblable à celui qu'il avait sous les yeux, à ceci près que la prairie était remplacée par une vaste pelouse semée de maisonnettes. Des maisonnettes à véranda devant lesquelles étaient disposés des fauteuils à bascule. Des tables de pique-nique étaient dressées sous des arbres au feuillage touffu. Au fond, sur la rivière, on apercevait un port de plaisance rempli de canoës et de barques.

« *Quel plaisir que la vie dans un centre communautaire !* » lut Dan. « *Une foule d'activités ! Petites ailes, louveteaux, éclaireurs, éclaireuses, scouts marins, scouts forestiers, scouts spéléologues, pêche sous-marine, Chevaliers du Temple, culte de l'ours, Rotary Club, dianétique : vous n'avez que l'embarras du choix ! Un groupe pour chacun, chacun dans un groupe !*

» *Cours de conversation en urdu, en sprotch, en yiddish, en gaëlique, en fundu, etc. Cours de nœuds, de crochet, de maroquinerie, de danse grecque, de peinture à la main et de bien d'autres choses encore !*

» *Art dramatique !*
Danses indiennes !
Cercles d'étude !
Réunions municipales ! »

Dan feuilleta la brochure et tomba en arrêt sur une double page intitulée : *Ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire.*

— Nous voulons tous que la relocation soit un SUCCES. Alors... rappelons-nous la Règle d'Uranium : Ne faites pas ça ! L'autre type est peut-être plus fort que vous !

— Souvenez-vous des tabous de l'Autre !

Ce qui n'est peut-être pour vous qu'un pique-nique ou une saine union risque de le scandaliser. Ce que certains d'entre nous ont l'habitude de faire en groupe, d'autres considèrent que c'est une activité solitaire. La plupart des tabous ont trait à la nourriture, à la vie sexuelle, à l'élimination ou aux dieux. Aussi, souvenez-vous de réfléchir avant de vous asseoir, de vous coucher, de vous accroupir ou de vous agenouiller !

— Femmes à barbe, veuillez noter, S.V.P. :

Votre gentil mari fait peut-être partie de l'équipe qui débouche les tuyaux engorgés dans les lavabos : alors, attention à vos poils, mignonnes, hein ? Et vous aussi, les gars ! Bien sûr, un bon récurage est un capital. Mais récurez-vous dehors ? D'accord.

— AVERTISSEMENT : *On a constaté une certaine agitation sur le thème : installations sanitaires séparées mais égales. Allons ! Franchement, les enfants : est-ce dans l'esprit du Centre* 23 *? Les hommes et les femmes* continueront à se servir des mêmes cabinets *que par le passé. Le chauvinisme sexuel ne sera pas toléré.*

— Un mot pour les tout petits : Il est interdit de grimper aux arbres dans l'enceinte du Centre social. Après tout, beaucoup de papas dorment en haut des arbres. Et il y a des tas d'autres arbres !

— La coquetterie paye !

En cette pérode plus active que jamais, nous pouvons presque sans nous en apercevoir dégager des effluves personnels. Or, cet arôme vigoureux risque de ne pas plaire à autrui autant qu'à nous-mêmes. Rappelez-vous donc, les gars, qu'il faut surveiller votre effluve personnel ! (On trouvera au foyer savon à lessive, eau de cologne, poudre contre les poux et autres produits de beauté !)

Dan jeta la brochure au loin. Il existait des choses pires que la solitude ! Le monde où il se trouvait semblait fort sympathique — et il lui appartenait entièrement.

Tout le continent nord-américain, toute l'Amérique du Sud, l'Europe, l'Asie, l'Afrique... Il pourrait abattre des arbres, construire une cabane, la meubler. Il chasserait (il se fabriquerait un arc et des flèches) et confectionnerait des vêtements en peaux de bêtes. Il ferait un peu de culture, il pêcherait dans les ruisseaux, il prendrait des bains de soleil — il ferait tout ce qu'il n'avait jamais eu le temps de faire dans l'existence. Ce ne serait pas tellement péni-

ble. Et, finalement, Dzhackoon s'arrangerait pour obtenir sa libération. Ce serait peut-être justement le genre de vacances que...

— « Ah ! Dan, mon vieux ! » proféra une voix de basse. Dan bondit sur ses pieds et se retourna.

L'énorme tête de Blote, émergeant de la Porte, l'examinait en clignant des yeux. Et l'un de ces yeux était au beurre noir. Il agita un doigt d'un air de reproche.

« Vous n'avez pas été chic avec moi, Dan. Mes ex-employés étaient assez mécontents, je regrette d'avoir à le dire. Mais il vaudrait mieux partir, maintenant. Nous n'avons pas de temps à perdre. »

— « Comment êtes-vous arrivé ici ? »

— « J'ai rappelé mon transporteur à l'aide d'un signalisateur de poche — et ça a été de justesse ! » Il caressa son œil meurtri. « Un coup d'œil aux instruments m'a appris que vous aviez gagné le parc. Je vous ai suivi et j'ai remarqué une Porte interdimensionnelle. Ayant l'esprit d'aventure — et comme, bien sûr, je m'intéresse à vous —, je l'ai franchie... »

— « Comment se fait-il qu'ils ne vous aient pas arrêté ? J'ai été appréhendé parce que je pilotais le transporteur. »

— « Ils auraient bien voulu mais une bouffée de gaz paralysant les en a dissuadés. Mais hâtons-nous avant qu'ils ne se réveillent. »

— « Pas si vite, Blote ! Je ne sais pas si j'ai tellement envie d'être sauvé par vous — malgré le souci que vous prenez de mon bien-être. »

— « Ne dites pas de bêtises, Dan ! Venez ! » Blote jeta un regard circulaire autour de lui. « Quel endroit atroce ! Pas de gens ! Pas de commerce ! Pas d'affaires ! »

— « Il y a des compensations. Je crois bien que je vais rester. Partez sans moi. »

— « Abandonner un confrère ? Jamais ! »

— « Si vous vous imaginez encore que je vous procurerai une machine temporelle, vous vous faites des idées fausses. Je n'en ai pas la queue d'une. »

— « Non ? Eh bien, en un sens, je préfère cela. Un instrument de ce genre aurait bouleversé toutes les théories physiques admises. Mais, Dan, il ne faut pas vous figurer que je nourris de mystérieux desseins. Je crois simplement que notre association peut encore se révéler fructueuse. »

Dan se gratta la lèvre d'un doigt songeur. « Vous avez besoin de mon aide, Blote. Et vous pourrez peut-être m'aider à votre tour. Si nous repartons ensemble, qu'il soit bien entendu que nous travaillerons la main dans la main. J'ai une idée que... »

— « Mais oui, Dan ! Naturellement. Maintenant, pressons-nous. »

Avec un soupir, Dan franchit la

Porte. Le garde en jaune ronflait, étendu de tout son long sur le parquet. Marchant en tête, Blote se dirigea vers le hall. Les fonctionnaires du contrôle interdimensionnel gisaient pêle-mêle sur le sol, affalés sur leurs bureaux ou renversés au fond de leurs fauteuils. Blote fit halte devant une rangée de portes scintillantes.

— « Après vous, Dan. »

— « Etes-vous certain que c'est la bonne ? »

— « Absolument. »

Il y eut à nouveau cette sensation de froid, maintenant familière, et Dan se retrouva dans le parc. Un petit chien en train de flairer le transporteur détala à la vue de Blote.

Dan prit place dans le siège. « J'ai envie de rendre visite à Mr. Snithian. »

— « Moi aussi, » réplique le Vorplisher en s'installant dans l'habitacle.

— « N'allez pas vous imaginer que je vais vous aider à commettre un vol. »

— « Oh ! Dan ! Vous me faites beaucoup de peine ! Je désire seulement examiner quelques petites choses. »

— « Tant que vous ne cherchez pas à examiner le coffre, c'est parfait. »

Blote émit un grognement réprobateur et abaissa un levier. Le transporteur prit son essor et, filant au-dessus d'une rangée d'arbres bleus, mit le cap à l'ouest.

4

Lorsque l'engin fut à la verticale de la propriété de Snithian, il piqua et traversa doucement le toit. Les domestiques qui vaquaient à leur besogne au dernier étage, pâles silhouettes spectrales, ne remarquèrent pas la cage qui glissait silencieusement au milieu d'eux.

Dans la salle à manger, Dan entrevit la jeune fille — peut-être était-ce la fille de Snithian — qui disposait d'immatérielles fleurs sur un buffet.

— « Passez-moi les commandes, » souffla-t-il. Blote acquiesça. Dan prit la direction de la cuisine, guida la cage jusqu'à l'endroit où il avait émergé au sortir de la chambre forte et le transporteur s'enfonça dans le plancher. Puis il s'immobilisa tandis que Dan remettait tous les contacts au point mort dans un crépitement d'étincelles bleues.

La porte était béante. Des tableaux étaient partout empilés dans la chambre forte : sur le divan, contre les murs, sur le sol.

Dan s'extirpa de son siège et s'avança vers un monceau de toiles. Elles avaient l'air d'avoir été rassemblées à la hâte. Elles n'étaient même pas emballées. Il se pencha sur celle qui se trouvait au sommet du tas. Elle était encore sertie dans un cadre massif. Comme si on venait de la retirer d'une cimaise...

— « Allons à la recherche de Snithian, » dit Dan. « Je voudrais lui parler. »

— « Remontons au-dessus. C'est sûrement là-haut que se trouvent ses quartiers. »

— « Prenez le transporteur. Moi, je remonte directement et je fouille la maison. »

— « Comme vous voudrez. » Le transporteur et Blote se brouillèrent et disparurent.

Dan se baissa pour ramasser le revolver qu'il avait laissé tomber au cours de sa bagarre avec Fiorello et gagna le hall. Tout y était silencieux. Il prit l'escalier, visita les pièces. La demeure semblait déserte. Arrivé au troisième, il enfila un couloir, examinant les chambres les unes après les autres. La dernière, côté ouest, était transformée en atelier. Un lot de peintures était posé en vrac sur une table près de la porte. Dan s'approcha et se pencha sur celle qui surmontait le tas.

Elle lui disait quelque chose. Le magazine *Look* n'avait-il pas dit qu'elle était exposée au Art Institute de Chicago ?

Il y eut un crissement de gonds rouillés et Dan fit volte-face. Une porte venait de s'ouvrir à l'autre bout de la pièce. Une porte de communication donnant probablement sur une chambre à coucher.

Une voix aigre s'éleva de l'ombre : « Eloignez-vous du transporteur, Mr. Slane. » Et la silhouette dégingandée de Clyde Snithian, enveloppé dans son manteau, apparut. Il tenait au poing un pistolet au canon aussi effilé qu'une aiguille.

— « Je pensais bien que vous reviendriez, » continua-t-il de sa voix haut perchée. « Cela simplifie beaucoup de choses. Si vous aviez trop tardé, il aurait été nécessaire que je change de terrain d'opération, ce qui eût été fâcheux. »

Dan considéra le pistolet. « Il y a beaucoup plus de peintures en bas qu'au moment de mon départ, » dit-il. « Je ne suis pas très ferré en ce domaine mais j'en ai cependant reconnu quelques-unes. »

— « Ce sont des copies, » aboya Snithian.

Dan tapota le tableau qu'il venait de regarder.

— « Cette peinture n'est pas une copie. C'est l'original. On sent la marque du pinceau. »

— « Ce ne sont pas des tirages, » fit plaintivement Snithian. « Ce sont des copies. Des copies fidèles. »

— « Ces peintures sont volées, Mr. Snithian. Comment un homme aussi riche que vous l'êtes a-t-il pu se lancer dans le vol des œuvres d'art ? »

— « Je ne suis pas ici pour répondre à vos questions, Mr. Slane ! » L'arme bougea dans la main de Snithian et une vive douleur transperça le bras de Dan. L'autre eut un rire croassant et abaissa son pistolet. « Vous n'allez pas tarder à apprendre les bonnes manières ! »

Dan plongea la main dans sa poche et fit apparaître son automatique qu'il braqua sur Snithian. L'industriel se figea, les yeux fixés sur le revolver menaçant.

— « Lâchez cette arme, » ordonna Dan. Le pistolet de Snithian tomba par terre. « Bien. Maintenant, venez avec moi. Nous allons chercher Kelly. »

— « Attendez ! » hurla Snithian. « Attendez ! Je peux faire de vous un homme riche, Slane. »

— « Pas en volant des tableaux. »

— « Vous ne comprenez pas ! Il s'agit de bien autre chose que de petits larcins ! »

— « J'en conviens. C'est du vol qualifié. Ces tableaux valent des fortunes. »

— « Je peux vous montrer des choses qui vous feront entièrement changer d'avis. En fait, j'agis au mieux des intérêts supérieurs de l'humanité. »

Dan fit un geste de sa main armée. « N'essayez pas de me jouer un tour de votre façon. Je n'ai pas l'habitude des armes à feu. Cet instrument risque de partir au moindre prétexte et il me faudra alors répondre d'un meurtre. »

— « Ce serait là une maladresse dont vous vous repentiriez ! Je suis quelqu'un de fort important, Slane. » Snithian s'approcha d'un placard aux portes en glaces d'où il sortit une boîte plate. « Ceci contient un trésor en pierres précieuses. » Il souleva le couvercle. Dan s'avança. Une rutilante rangée de gemmes étaient couchées sur un lit de coton.

— « Des rubis ? »

— « Sans un défaut et assortis à la perfection. A la perfection ! Cela représente une fortune. Ils sont à vous si vous vous montrez coopératif. »

— « Vous m'avez dit que je changerai d'opinion. J'attends toujours. »

— « Ecoutez-moi, Slane. Je ne travaille pas pour mon propre compte. Je suis au service de l'Ivroy dont la puissance est sans mesure. Ma mission consiste à sauver les œuvres d'art irremplaçables condamnées à être détruites par le feu atomique. »

— « Condamnées ? Que voulez-vous dire ? »

— « L'Ivroy sait de quoi il parle. Ces peintures, votre art tout entier, sont quelque chose d'unique dans la galaxie. Un art qui suscite l'admiration mais que nul ne peut égaler. Dans un lointain avenir, les quelques rares trésors ainsi sauvés seront plus précieux que n'importe quelle autre richesse. Eux seuls porteront témoignage d'un univers éteint tel qu'il est apparu aux yeux de votre étrange race quand elle était au faîte de sa splendeur. »

— « Mon étrange race ? »

— « Je ne suis pas de votre race. » Snithian rejeta son manteau et se redressa. Sous le regard stupéfait de Dan, son corps se déplia,

s'allongea, s'allongea à n'en plus finir tandis que se déployaient des bras flexibles munis de trois coudes. La tête chauve atteignait maintenant les poutres du plafond. Snithian pouffa. « Alors, Mr. Slane ? Où est votre intransigeance de tout à l'heure ? Ai-je gagné la partie ? »

— « Oui... oui... » hoqueta Dan. « Oui mais... » Il s'éclaircit la gorge. « Mais j'ai toujours mon revolver. »

— « Oh ! cela ? » Un bras de deux mètres cinquante se détendit et fit valser l'arme. « Si je me suis montré conciliant, c'est seulement parce que vous pouvez m'être utile, Mr. Slane. Je déteste me déplacer : aussi, j'emploie des gens du cru pour courir à ma place. Si vous acceptez de travailler avec moi, vous ne le regretterez pas. »

— « Pourquoi moi ? »

— « Vous êtes déjà au courant de ma présence ici. Si je vous recrute, cela m'épargnera le souci d'avoir à me débarrasser de vous avec tous les tracas que cela impliquerait : la police, la famille, les curieux... Mon désir est que vous soyez mon agent et m'aidiez à réunir ces œuvres d'art. »

— « Allez au diable ! » s'exclama Dan. « Je ne vais pas aider une bande de boules de billard à commettre des vols ! »

— « C'est pour l'Ivrov, imbécile ! La plus haute puissance du cosmos ! »

— « Cet Ivroy ne me dit rien qui vaille. Piller les musées... »

— « La vie est un tissu de désillusions ! Seules comptent les réalités. Mais peu importe ! La question demeure : voulez-vous travailler loyalement pour moi ? »

— « Jamais ! »

— « C'est regrettable. Je vois que ce ne sont pas des paroles en l'air. Sans doute est-ce inévitable. Même un chat nouveau-né possède des griffes. »

— « Vous avez rudement raison : ce ne sont pas des paroles en l'air ! Comment avez-vous réussi à embaucher Manny et Fiorello ? Je m'étonne que même une paire de vauriens comme eux aient accepté de travailler pour un charognard de votre espèce. »

— « J'imagine que vous faites allusion à ces deux personnages que Blote a recrutés ? Ce fut une erreur, je le crains. Sur le moment, cela a pourtant semblé être une solution tout à fait raisonnable. Mais, dites-moi, comment vous avez réussi à venir à bout de ce Végien ? En général, les Végiens sont des gens très capables. »

— « Vous êtes de mèche tous les deux, hein ? Cela rend les choses un peu plus claires. Vous êtes le centre de récupération et Blote est le pourvoyeur. »

— « Assez avec vos conjectures ! Vous ne me laissez pas le choix : vous devez disparaître. C'est navrant, mais qu'y faire ? Excusez-moi mais je suis dans l'obligation de vous demander de bien vouloir

m'accompagner jusqu'à la chambre forte. »

Dan jeta un coup d'œil du côté de la porte ; s'il devait tenter de fausser compagnie à Snithian, c'était maintenant ou jamais...

Il y eut une sorte de bruit plaintif : c'était le transporteur. L'immatérielle et étincelante cage sortit du mur et se posa doucement entre Dan et Snithian. Elle redevint terne.

Blote salua joyeusement Dan tout en extirpant sa masse grotesque de l'habitacle.

— « Bonjour à vous, Snithian ! » dit-il avec chaleur. « Je vois que vous avez fait la connaissance de Dan. Un garçon bien entreprenant ! »

— « Que venez-vous faire ici, Blote ? » glapit l'interpellé. « Je vous croyais en route pour Vorplish. »

— « J'ai bien failli partir mais je n'aime pas laisser un travail inachevé. »

— « C'est parfait ! J'aurai un nouveau lot à votre disposition demain. »

— « Demain ? Comment est-ce possible alors que Manny et Fiorello sont en prison ? » Les yeux de Blote se posèrent sur le tas de peintures. Il s'en approcha, souleva la première toile, jeta un coup d'œil à la seconde, puis les examina toutes rapidement.

Il se retourna.

« Mais c'est de l'escroquerie ! » s'exclama-t-il. « Elles sont toutes identiques ! Nous étions convenus de procéder à des tirages limités, pas de faire de la production industrielle. Mes commettants vont être furieux ! Ma réputation... »

— « Ne m'embêtez pas avec votre réputation ! Pour le moment, j'ai des problèmes plus graves. C'est ma situation qui est compromise. Je me trouve dans l'obligation de faire disparaître cet imbécile-là ! »

— « Dan ? Je suis désolé, Snithian, mais je ne le permettrai pas. » Blote déposa une brassée de copies dans le transporteur. « Voici des pièces à conviction. La Confédération sait comment traiter les escrocs. Allez, Dan, si vous êtes prêt... »

— « Vous oseriez me trahir ? » siffla Snithian. « Moi qui travaille pour l'Ivroy ? »

— « Montez, Dan, » fit Blote en désignant le transporteur. « Il faut partir, à présent. » Ses yeux pivotèrent pour se poser sur Snithian. « Quant à vous, vous aurez de mes nouvelles plus tard. Personne ne peut se permettre de tromper ni Gom Blote, négociant de 4e classe, ni la Fédération Végienne. »

Avec la rapidité de l'éclair, le bras filiforme se détendit et Snithian empoigna l'arme qu'il avait laissé tomber. Dan se tordit sous l'effet d'une violente douleur et s'effondra. Près de lui, les tentacules flasques, Blote vacillait.

— « Je vous croyais plus intelligent, » croassa Snithian. « Je vais maintenant avoir une tonne de protoplasme supplémentaire à faire disparaître. Le transporteur me sera fort utile. »

5

La bouffée d'air glacial... Une Porte se matérialisa soudain, d'où émergea une haute silhouette recouverte de givre.

Au lieu de son uniforme moulant, l'Australopithèque efflanqué portait des blue-jeans et un sweat shirt. Sa petite tête ronde s'ornait d'un béret démesuré. D'immenses verres fumés dissimulaient ses yeux jaunes et il était chaussé de sandales. Dzhackoon brandit un long fume-cigarettes en direction du trio.

— « Quel coup de chance ! Je suis bien content de vous retrouver ici. Je m'attendais à devoir fouiller ce locus de façon approfondie. C'est ce qui vous explique la tenue indigène que j'ai revêtue. Cependant... » Le regard de Dzhackoon effleura Snithian, rigide, qui avait escamoté son pistolet.

« Votre race ne m'est pas familière, » dit-il. « Néanmoins, je présume que vous n'ignorez pas que tous les loci à peuplement anthropoïde sont classés « zone interdite » ? »

— « Qui êtes-vous donc ? » demanda Snithian avec hauteur.

— « Agent du service interdimensionnel en mission. »

— « Ah !... parfaitement. Mais votre interdit ne s'applique pas à moi. J'opère directement sous les auspices de l'Ivroy. » Et Snithian désigna un insigne piqué au revers de son manteau chiffonné.

Dzhackoon, à ces mots, poussa un soupir.

— « Toujours la même histoire, » grommela-t-il.

— « C'est un voleur ! » intervint Dan. « Il met les musées à sac. »

— « Du calme, Dan, » murmura Blote. « Inutile de donner trop de détails. »

L'agent dévisagea le négociant de 4e classe.

— « Vous êtes un Végien, n'est-ce pas ? Je crois bien que c'est vous le type à la recherche duquel je suis. »

— « Qui ? Moi ? Mais non, monsieur l'agent ! Je suis un simple particulier, un bon père de famille, qui se trouve ici par le plus grand des hasards. En fait... »

L'Australopithèque montra d'un geste du menton les toiles empilées dans le transporteur.

— « Vous ramenez quelques souvenirs, à ce que je vois ? »

— « Pour mes femmes et pour les gosses. De petites babioles pour enjoliver le nid. »

— « Celui qui se livre à l'exploitation d'une aire sub-culturelle à peuplement anthropoïde sera puni d'une période de stase qui ne devra pas excéder un cycle repro-

ducteur, » récita l'agent. « Si je me rappelle bien ma biologie végienne, cela représente un bon bout de temps. »

— « Voyons, monsieur l'agent ! Vous n'allez pas arrêter un individu respectable et respectueux des lois ! J'ai perdu un tentacule en combattant pour défendre la paix... » Tout en parlant, Blote se rapprochait du transporteur.

— « Donnez-moi votre nom, mon cher ami, » poursuivit-il. « Je parlerai de vous au commissaire avec qui je suis intime. » D'un geste prompt, le Végien empoigna un levier de commande mais Dzhackoon le maîtrisa sans effort.

« Vous avez eu tort, monsieur. Maintenant, je vais être obligé de recommander une réorientation subliminale pendant la stase. » Et il passa d'impressionnantes menottes aux poignets de Blote. « Ah ! ces Végiens ! Vous n'apprendrez donc jamais rien ? »

— « Ecoutez-moi, monsieur l'agent. Vous agissez trop hâtivement. En réalité, je travaille dans l'intérêt de ce petit monde, ce que mon associé, Dan, se fera un plaisir de confirmer. Je suis en possession d'informations qui vous intéresseraient considérablement. Snithian a déclaré qu'il est au service de l'Ivroy... »

— « Si l'Ivroy est si puissant, pourquoi était-il nécessaire d'engager Snithian pour voler des tableaux ? » l'interrompit Dan.

— « Ce que vous dites est absurde, Dan. La mission de Snithian consistait simplement à reproduire des œuvres d'art et à remettre ces copies à l'Ivroy. »

— « Eh ! Bouclez-la ! » glapit Snithian. « Ce sont des mensonges éhontés. »

Dzhackoon leva la main. « Soyez assez bon pour garder le silence, monsieur, et laisser mes prisonniers bavarder un peu. »

— « Vous pouvez me les confier. »

L'agent hocha la tête. « Certainement pas. C'est là une suggestion tout à fait irrégulière, même émanant d'un agent de l'Ivroy. » Il se tourna vers Dan. « Continuez. »

— « Comment reproduisez-vous les tableaux ? »

— « A l'aide d'un duplicateur de matière. Mais, comme je le disais, Snithian a vu une occasion de se faire des profits supplémentaires en conservant les originaux par devers lui afin d'en réaliser des reproductions multiples qu'il vendait à d'autres. A moi, par exemple. »

— « Vous voulez dire qu'il a d'autres... clients ? »

— « J'ai des dizaines de concurrents, Dan, qui n'arrêtent pas d'exporter vos produits. Votre race est une race industrieuse et pleine de talent. »

— « Et qu'achètent-ils ? »

— « Un peu de tout. Cela a d'ailleurs déjà une influence néfaste sur votre fabrication, je suis

désolé d'avoir à le dire. Les articles sont en train de perdre leur pureté originelle. »

Dan hocha la tête. « Il m'est arrivé d'avoir l'impression que certains meubles modernes étaient dessinés pour les Martiens. »

— « Surtout pour les Ganymédiens. Les Martiens sont des fanatiques des arts graphiques alors que vos automobiles viennent alimenter le commerce de Pluton. Les Plutoniens ont un sens de l'humour orienté vers le baroque. »

— « Que fera l'Ivroy en découvrant que Snithian l'a trahi ? »

— « J'ose dire qu'il trouvera quelque chose. En un sens, je me sens responsable de cette défection. En effet, c'est mon transporteur qui a offert à Snithian la possibilité de se livrer à son manège. Initialement, il entrait simplement dans un musée, repiquait une toile sans se faire remarquer, rentrait chez lui et passait l'image-base au duplicateur. Le transporteur lui a donné l'idée d'enlever des œuvres en masse pour les reproduire. Il les rapportait le lendemain. Hélas, j'ai accepté de coopérer avec lui. Il est devenu de plus en plus avide. Il conservait les toiles et en tirait un nombre considérable de copies — que, bien sûr, il revendait à mes concurrents, le gredin ! »

Dzhackoon avait sorti un calepin et sa main courait rapidement sur la page.

— « Je veux les noms et les adresses, à présent, » dit-il. « Cela va être le plus beau coup de filet de l'Interdimensionnelle qu'on aura jamais vu ! »

— « Et vous en aurez toute la gloire, mon cher. Je prévois une rapide promotion pour vous. » Il tendit ses poignets entravés. « Verriez-vous un inconvénient... »

Dzhackoon détacha les bracelets. « Je crois qu'il n'y a rien à craindre. Je vous demanderai simplement de ne pas en parler à l'inspecteur Spoghodo. »

— « Vous ne pouvez pas faire ça ! » glapit Snithian. « Ce sont des individus dangereux ! »

— « C'est à moi de décider. Maintenant... »

D'un geste vif, Snithian fit apparaître son pistolet. « Je n'admettrai pas qu'on vienne me mettre des bâtons dans les roues... »

Un bruit venu du côté de la porte fit se tourner toutes les têtes. La jeune fille que Dan avait déjà aperçue dans la maison se tenait sur le seuil. Calmement, elle considéra tour à tour Snithian, Blote et Dzhackoon. Quand son regard se posa sur Dan, elle sourit. Et Dan se dit qu'il n'avait jamais vu plus ravissant visage.

— « Sortez, idiote ! » aboya Snithian. « Ou plutôt non : entrez et fermez la porte. »

— « Laissez cette jeune femme en dehors de tout cela, Snithian, » lança Dan d'une voix menaçante.

— « Maintenant, je vais vous détruire tous. En commençant par

vous, espèce de répugnant indigène. » Et Snithian braqua son arme sur Dan.

— « Lâchez ce pistolet, Mr. Snithian, » laissa tomber la jeune fille d'une voix chaude et mélodieuse. Distraitement, Dan nota qu'elle ne semblait pas le moins du monde étonnée de l'aspect grotesque des extra-terrestres.

Snithian se tourna vivement vers elle. « Vous osez... »

— « Oh ! oui, Snithian, j'ose. » Son timbre s'était fait plus sec.

Snithian la considéra attentivement. « Qui... qui êtes-vous ? »

— « *Je suis l'Ivroy.* »

Snithian parut perdre contenance. Son arme résonna en touchant le sol. Son corps aux dimensions fantastiques se ratatina tandis que son teint devenait subitement gris.

« Rentrez chez vous, Snithian, » dit tristement la jeune fille. « Je m'occuperai de vous plus tard. »

— « Mais... mais... » La voix de Snithian était à peine audible.

— « Pensiez-vous donc que votre trahison échapperait à l'Ivroy ? »

Snithian fit demi-tour et s'éloigna en trébuchant. Il baissa la tête pour pouvoir passer sous le linteau. L'Ivroy se tourna vers Dzhackoon.

« Vous serez félicités, vous et votre service. Je vous laisse le soin d'appréhender les coupables. » Elle adressa un signe de tête à Blote. « Je compte sur vous pour m'assister dans ma tâche... et pour limiter votre activité à partir de maintenant aux aires de fréquentation autorisée. »

— « C'est entendu, Votre Grandeur. Vous avez ma parole de Végien. Si vous passez un jour par Vorplish, venez donc me voir. Je serais heureux que vous fassiez la connaissance de mes épouses et des petits. » Ses yeux clignèrent. « Adieu, Dan. »

Dzhackoon et Blote franchirent la Porte qui se mit à scintiller, puis s'effaça. L'Ivroy posa son regard sur Dan, qui avala sa salive avec effort, les yeux fixés sur les cheveux de la fille, épandus sur ses épaules et qui brillaient comme du verre filé.

— « Vous vous appelez Dan ? »

— « Dan Slane. » Dan respira un bon coup. « Etes-vous vraiment l'Ivroy ? »

— « Je fais partie de l'Ivroy qui est multiple et qui est un. »

— « Mais vous avez l'air... l'air d'être simplement une ravissante jeune fille. »

L'Ivroy sourit. Ses dents étaient comme des perles.

— « Je suis bien une jeune fille. Nous sommes cousins, vous et moi. Des cousins séparés par le long mystère du temps. »

— « Blote... et Dzhackoon, et Snithian aussi... semblaient croire que l'Ivroy régit l'univers. Mais... »

Elle posa sa main sur celle de Dan. Une main douce comme un pétale.

— « Ne vous inquiétez pas de cela pour le moment, Dan. Aime-

riez-vous être mon agent ? J'ai besoin d'un ami en qui je pourrai avoir confiance pour m'aider dans mon travail. »

— « Que faudra-t-il que je fasse ? » s'entendit-il demander.

— « Surveiller la race qui, un jour, deviendra l'Ivroy. »

— « Je ne comprends rien... mais je veux bien essayer. »

— « Il y aura beaucoup de choses à apprendre, Dan. A utiliser intégralement les capacités du cerveau, à vaincre le vieillissement et la maladie... C'est une tâche qui prendra des siècles. »

— « Des siècles ? Mais... »

— « Je vous apprendrai, Dan. »

— « C'est merveilleux. Trop beau pour être vrai ! Mais comment savez-vous que je suis l'homme qui convient pour cela ? Je ne dois pas passer des sortes de tests ? »

Elle sourit en le regardant ; ses lèvres s'écartèrent doucement. Obéissant à une invincible impulsion, Dan la prit par le menton, baissa son visage vers le sien et leurs bouches se joignirent.

Une bonne minute plus tard, l'Ivroy, nichée dans les bras du garçon, croisa à nouveau son regard.

— « Vous avez passé le test avec succès, » murmura-t-elle.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The star-sent knaves.

GUIDE PROFESSIONNEL DU SPECTACLE

(Guide du show business)

LA PLANÈTE SHAYOL

par CORDWAINER SMITH

ILLUSTRÉ PAR FINLAY

Il s'était rendu coupable d'un crime affreux. Mais que penser d'un châtiment qui lui valait la pitié de ses geôliers eux-mêmes ?

Il y eut une différence extraordinaire dans la façon dont Mercer fut traité sur le vaisseau et sur le satellite.

Sur le vaisseau, les gardiens le rudoyaient en lui apportant ses repas. « Crie, crie bien fort, » lui disait un steward à face de rat, « et on saura que c'est toi quand ils nous retransmettront les cris du châtiment pour l'anniversaire de l'Empereur. »

Un autre, un gros steward, lui avait dit une fois en passant le bout de sa langue rouge sur ses épaisses lèvres pourpres : « Fais-toi une raison, mon vieux. Si tu souffrais tout le temps, tu y resterais. Il y aura sûrement des compensations. Peut-être que tu vas devenir une femme. Peut-être que tu vas devenir deux types. Ecoute un peu, est-ce que ça te plairait si... » Mais Mercer n'avait


Virgil Finlay

rien répondu. Il avait trop d'ennuis pour s'occuper des élucubrations de ces canailles.

Sur le satellite, c'était différent. Le personnel biopharmacien était consciencieux, impersonnel, et on lui ôta rapidement ses fers. Ils le débarrassèrent de sa tenue de prisonnier qu'ils laissèrent sur le vaisseau. Lorsqu'il prit pied sur le satellite, nu, ils l'examinèrent comme s'il était une plante rare ou un corps étendu sur une table d'opération. Il y avait presque de la douceur dans leurs attouchements cliniques. Ils ne le traitaient pas comme un criminel mais comme un spécimen.

Hommes et femmes, dans leur tenue médicale, le regardaient comme s'il était déjà mort.

Il essaya de parler. Un homme, plus âgé, plus autoritaire que les autres, lui dit avec fermeté, très clairement : « N'essayez pas de parler. Je vous parlerai moi-même dans très peu de temps. Nous en sommes maintenant aux préliminaires, afin de déterminer votre condition physique. Tournez-vous, s'il vous plaît. »

Mercer se tourna. Un assistant lui frictionna le dos avec un puissant antiseptique.

— « Cela va piquer, » dit l'un des techniciens, « mais ce n'est pas très douloureux, ni très grave. Nous déterminons la résistance des différentes couches de votre peau. »

Mercer, irrité par cette déclaration indifférente, parla à l'instant même où une petite piqûre le traversait au-dessus de la sixième vertèbre lombaire.

— « Ne savez-vous pas qui je suis ? »

— « Bien sûr que si, » dit une voix de femme. « Nous avons tous les renseignements qui vous concernent dans nos dossiers. Le médecin-chef vous parlera de votre crime plus tard, si vous le désirez. Restez tranquille, à présent. Nous faisons un test épidermique et ce sera mieux pour vous si vous nous aidez à ne pas trop le prolonger. »

L'honnêteté la poussa à ajouter : « Et nous aurons également de meilleurs résultats. »

Ils n'avaient pas perdu de temps pour se mettre au travail.

Il les regarda de côté. Rien ne montrait qu'ils étaient des démons humains dans l'antichambre de l'enfer. Rien ne montrait qu'on était ici sur le satellite de Shayol, lieu final, capitale du châtiment et de la honte. Ces gens ressemblaient à tous les médecins qu'il avait rencontrés dans sa vie, avant de commettre son innommable crime.

Ils passaient d'une tâche à l'autre, très calmement. Une femme munie d'un masque chirurgical lui désigna une table blanche.

— « Montez là-dessus, s'il vous plaît. »

Personne n'avait dit « s'il vous plaît » à Mercer depuis que les gardes s'étaient emparés de lui près du palais. Il commença d'o-

béir puis il vit qu'il y avait des menottes au bout de la table. Il s'arrêta.

« Continuez, s'il vous plaît, » dit la femme. Deux ou trois autres personnes s'étaient retournées pour les regarder.

Le second « s'il vous plaît » le stimula. Il devait parler. Ces gens étaient humains et il était à nouveau un individu. Il sentit que sa voix résonnait, aiguë et presque insoutenable. Il demanda : « S'il vous plaît, madame, le châtiment va-t-il commencer ? »

— « Il n'y a aucun châtiment, » dit la femme. « Nous sommes ici sur le satellite. Montez sur la table. Nous allons procéder au premier renforcement de peau avant que vous parliez au médecin-chef. Vous pourrez alors tout lui dire sur votre crime... »

— « Vous connaissez mon crime ? » dit-il. Il était plein de gratitude, comme si la femme était une amie.

— « Non, » dit-elle, « mais tous ceux qui viennent ici sont censés avoir commis un crime. Sans quoi ils n'y seraient pas. Nombreux sont ceux qui désirent parler de leur crime. Mais ne m'empêchez pas de faire mon travail. Je suis une technicienne de la peau et, sur Shayol, vous aurez besoin de toutes les améliorations que chacun de nous peut vous apporter. Maintenant, montez sur la table. Et quand vous serez prêt à parler au médecin-chef, vous aurez quelque chose de plus à lui raconter que votre crime. »

Il s'exécuta.

Une personne masquée, une femme probablement, prit ses mains entre ses doigts lisses et frais et appliqua les menottes à ses poignets d'une façon qui pour lui était nouvelle. Il croyait pourtant connaître chaque processus d'inquisition de tout l'empire. Mais cela ne ressemblait à rien d'autre.

L'assistante se retira. « Tout est prêt, docteur. »

— « Que préférez-vous ? » demanda la technicienne de la peau. « Une très forte douleur ou quelques heures d'inconscience ? »

— « Pourquoi devrais-je choisir la douleur ? » demanda Mercer.

— « C'est ce que font certains sujets quand ils arrivent ici. Je suppose que tout dépend de ce que les autres leur ont fait avant qu'ils nous soient amenés. Je pense que vous n'avez encouru aucun des châtiments de rêve. »

— « Non, » dit Mercer. « Je n'y ai pas eu droit. » Il ne pensait pas qu'il pût avoir encore un droit.

Il se souvint de son dernier procès. Il avait été placé au banc des accusés, ligoté. La salle était haute et sombre. Une lumière bleue scintillait sur le panneau où apparaissaient les juges, avec leurs coiffes de justice semblables à une parodie fantastique des mitres épiscopales qui avaient existé longtemps auparavant. Ils par-

laient, mais il ne pouvait les entendre. Le contact fut momentanément rétabli et il entendit l'un d'eux déclarer : « Regardez ce visage blanc, diabolique. Un tel homme est coupable de tout. Je vote pour la Douleur Ultime. » « Pas pour la planète Shayol ? » demanda une autre voix. « Le monde dromozoaire, » dit une troisième. « Cela lui conviendrait, » reprit la première voix. Puis l'un des techniciens judiciaires avait dû s'apercevoir que le prisonnier écoutait illégalement. Le son avait été coupé. Mercer croyait alors avoir connu tout ce que l'intelligence et la cruauté de l'homme pouvaient concevoir.

Mais cette femme disait qu'on ne lui avait pas administré les châtiments de rêve. Pouvait-il exister dans l'univers des êtres pires que lui ? Il devait y avoir beaucoup de monde sur Shayol. Nul n'en était jamais revenu.

Il allait être l'un d'eux. Lui confieraient-ils alors ce qu'ils avaient fait avant de venir là ?

— « Vous choisissez donc le sommeil, » dit la technicienne. « Ce n'est qu'une anesthésie ordinaire. Ne vous affolez pas en vous éveillant. Votre peau va être renforcée chimiquement et biologiquement. »

— « Est-ce que cela fait souffrir ? »

— « Bien sûr, » dit-elle. « Mais ôtez cette idée de votre esprit. Nous ne vous punissons pas. La douleur n'est qu'une douleur médicale. Tout le monde peut la connaître en cas d'opération. Le châtiment, si c'est ainsi que vous le nommez, se trouve sur Shayol. Notre seul travail est de vous rendre apte à survivre après votre arrivée. En un sens, nous vous sauvons la vie par avance. Vous pouvez nous en être reconnaissant si vous le désirez. D'autre part, vous vous épargnerez des ennuis si vous admettez que vos prolongements nerveux vont répondre à cette modification de votre peau. Vous feriez bien de vous attendre à ressentir de la douleur à votre réveil. Mais nous pourrons également vous aider à cette occasion. »

Elle abaissa un gigantesque levier et Mercer perdit conscience.

Quand il revint à lui, il se trouvait dans une chambre d'hôpital ordinaire mais ne s'en aperçut pas. Il lui semblait qu'il baignait dans du feu. Il leva la main pour voir si elle n'était pas couverte de flammes. Elle ressemblait à ce qu'elle avait toujours été, bien qu'un peu rouge et enflée. Il essaya de bouger dans son lit. Le feu devint une explosion déchirante qui paralysa son mouvement. N'y tenant plus, il gémit.

Une voix se fit entendre. « Vous avez besoin d'un calmant. »

C'était une infirmière. « Ne bougez pas la tête, » dit-elle. « Je vais vous offrir une demi-dose de plai-

sir. Votre peau ne vous tourmentera plus, alors. »

Elle déposa un léger bonnet sur sa tête. Cela ressemblait à du métal mais possédait la texture de la soie.

Il dut planter ses ongles dans ses paumes pour ne pas se tordre sur le lit.

« Criez si vous le voulez, » dit-elle. « Certains le font. Il ne faut qu'une ou deux minutes avant que l'appareil localise le lobe cervical correspondant. » Elle disparut dans le coin et fit quelque chose qu'il ne pouvait voir.

Il y eut un déclic.

Le feu ne quitta pas sa peau. Il le sentait toujours mais, soudain, cela n'avait plus d'importance. Son esprit était plein d'un plaisir délicieux qui quittait sa tête et paraissait se diffuser au long de ses nerfs. Il avait connu les palais de plaisir mais jamais rien de semblable.

Il voulut parler à l'infirmière et il se tourna pour la voir. Il pouvait sentir son corps flamber de douleur en faisant ce mouvement, mais la douleur était très lointaine. Et le plaisir qui sourdait de sa tête, pour suivre sa moelle épinière et ses nerfs, était si intense que la douleur n'était plus qu'un signal éloigné, sans importance.

L'infirmière se tenait immobile dans le coin.

— « Merci, mademoiselle, » dit-il.

Elle ne répondit rien.

Il la regarda avec plus d'attention, bien que ce fût difficile avec cet énorme plaisir qui se déversait dans son corps comme une symphonie de messages nerveux. Il leva les yeux sur elle et vit qu'elle portait aussi un bonnet calmant.

Il tendit le doigt pour le désigner.

Elle rougit jusqu'au front.

Elle parla comme en rêve. « Vous me paraissiez un homme sympathique. Je n'aurais pas cru que vous feriez remarquer... »

Il lui adressa ce qu'il pensait être un sourire amical mais, avec la douleur dans sa peau et le plaisir qui jaillissait de sa tête, il ne pouvait connaître exactement son expression. « C'est contre la loi, » dit-il. « C'est tout à fait contre la loi. Mais c'est agréable. »

— « Comment pensez-vous que nous puissions rester ici ? » demanda l'infirmière. « Vous autres, spécimens, vous arrivez ici en parlant comme des gens ordinaires, et puis vous descendez sur Shayol. Il se passe des choses terribles sur Shayol. La station de surface nous expédie des morceaux de vous, et ça n'arrête jamais. Il se peut que je voie votre tête dix fois, surgelée et prête à être charcutée, avant que mes deux années s'écoulent. Vous autres prisonniers, vous devriez savoir combien nous souffrons, » murmura-t-elle. La charge de plaisir la rendait calme et enjouée. « Vous devriez mourir dès votre arrivée et ne pas nous empoisonner avec vos

tourments. Nous vous entendons crier, vous savez. Vous continuez de le faire comme des humains normaux, même après que Shayol a commencé son effet sur vous. Pourquoi, monsieur le spécimen ? » Elle eut un ricanement pénible. « Vous blessez tellement nos sens. Ce n'est pas étonnant qu'une fille comme moi ait de temps en temps besoin de sa petite ration. C'est bon, c'est vraiment savoureux, et je me moque que vous soyez prêt à descendre sur Shayol. » En vacillant, elle s'approcha du lit. « Otez-moi ce bonnet, voulez-vous ? Je n'ai plus la force de lever les mains. »

•

Mercer vit ses mains trembler tandis qu'il les tendait vers le bonnet.

Ses doigts touchèrent les doux cheveux de la fille. Comme il glissait le pouce sous le bonnet pour le soulever, il se rendit compte que c'était la plus adorable fille qu'il eût jamais touchée. Il sentit qu'il l'avait toujours aimée et l'aimerait toujours. Le bonnet se souleva. La fille resta debout et vacilla un peu avant de trouver une chaise. Elle ferma les yeux et respira profondément.

— « Rien qu'une minute, » dit-elle d'une voix normale. « Je m'occuperai de vous dans une minute. La seule occasion que j'aie de m'offrir une petite ration, c'est quand l'un de vous a besoin d'une dose pour calmer la douleur de sa peau. »

Elle se tourna vers le miroir pour réajuster sa coiffure. Elle lui parla le dos tourné : « J'espère que je ne vous ai rien dit à propos d'en bas. »

Mercer avait toujours le bonnet sur la tête. Il aimait la jolie fille qui le lui avait mis. Il était sur le point de pleurer à la pensée qu'elle avait connu le même plaisir que lui. Pour rien au monde, il n'aurait voulu lui déplaire ou la blesser. Il était certain qu'elle désirait l'entendre dire qu'elle n'avait pas parlé d'« en bas » — expression désignant évidemment Shayol — et il le lui dit sincèrement. « Vous n'avez parlé de rien. Absolument de rien... »

Elle revint vers le lit, se baissa et l'embrassa sur les lèvres. Le baiser était aussi lointain que la douleur. Il ne sentit rien. Le Niagara de plaisir envahissant qui se déversait de sa tête ne laissait place à aucune autre sensation. Mais il aima l'affection contenue dans le baiser. Une portion de son esprit, logique et sinistre, lui dit que c'était probablement la dernière fois qu'il embrassait une femme, mais cela ne semblait pas avoir la moindre importance.

Elle lui caressa le front.

— « Voilà. Vous êtes un gentil garçon. Je vais dire que j'ai oublié de vous ôter le bonner jusqu'à ce que le docteur arrive. »

Avec un sourire éblouissant, elle quitta la pièce. Sa robe blanche

eut un mouvement gracieux quand elle franchit la porte. Il vit qu'elle avait de très jolies jambes.

Elle était belle, mais le bonnet... ah ! c'était le bonnet qui comptait ! Il ferma les yeux et laissa le bonnet stimuler les centres de plaisir de son cerveau. La douleur était toujours dans sa peau mais elle n'avait pas plus d'importance que la chaise placée dans le coin de la pièce. Elle n'était qu'une chose qui se trouvait là.

Un attouchement ferme sur son bras lui fit ouvrir les yeux.

Un homme âgé, à l'aspect autoritaire, était à côté de son lit et le regardait avec un sourire ironique.

— « Elle a recommencé, » dit-il.

Mercer secoua la tête, essayant de faire comprendre que la jeune infirmière n'avait rien fait de mal.

« Je suis le docteur Vomact, » dit le vieil homme. « Je vais vous ôter ce bonnet. Vous ressentirez alors la douleur, mais je ne pense pas que ce sera si terrible. Vous pourrez avoir ce bonnet de nombreuses fois avant de quitter cet endroit. »

D'un geste assuré, rapide, il ôta le bonnet de la tête de Mercer.

Mercer se recroquevilla immédiatement sous la flambée brûlante de sa peau. Il commença à hurler, puis il vit que le docteur Vomact l'observait calmement.

Il soupira. « C'est... c'est plus facile, maintenant... »

— « Je le savais, » dit le docteur. « Je devais ôter le bonnet pour vous parler. Il faut que vous preniez quelques décisions. »

— « Oui, docteur, » hoqueta Mercer.

— « Vous avez commis un crime grave et vous allez être descendu jusqu'à la planète Shayol. »

— « Oui, » dit Mercer.

— « Voulez-vous me dire quel est votre crime ? »

Mercer pensa aux murs du palais sous l'éternel soleil, au doux miaulement des petits êtres quand il les avait touchés. Il raidit ses bras, ses jambes, son dos et ses mâchoires. « Non, » dit-il. « Je ne veux pas en parler. C'est un crime innommable. Contre la famille impériale... »

— « Très bien, » dit le docteur. « C'est une attitude saine. Le crime appartient au passé. Votre avenir est devant vous. Maintenant, je peux détruire votre esprit avant de vous envoyer en bas... si vous le désirez. »

— « C'est contre la loi, » dit Mercer.

Le docteur Vomact eut un sourire sincère et amical. « Bien sûr. Tant de choses sont contre la loi humaine. Mais la science a, elle aussi, ses lois. Votre corps, sur Shayol, va servir la science. Peu importe que ce corps ait l'esprit de Mercer ou celui d'un coquillage. Je n'aurais qu'à laisser suffisamment d'esprit en vous pour que votre corps continue à vivre, mais je peux effacer vos souvenirs

et donner à votre corps une meilleure chance d'être heureux. Cela dépend de vous, Mercer. Le voulez-vous, oui ou non ? »

Mercer secoua la tête. « Je ne sais pas. »

— « Je prends un risque, » dit le docteur Vomact, « en vous donnant cette chance. J'accepterais si j'étais à votre place. En bas, ce n'est pas drôle. »

Mercer regarda ce visage large et plein. Il ne se fiait pas à ce sourire confiant. Peut-être était-ce un piège pour ajouter à son châtiment. La cruauté de l'Empereur était proverbiale. Il suffisait de voir ce qu'il avait infligé à la veuve de son prédécesseur, la Douairière Dame Da. Elle était plus jeune que l'Empereur lui-même et il l'avait condamnée à pire que la mort. On l'avait condamné, lui, à être envoyé sur Shayol : pourquoi ce médecin essayait-il d'intervenir dans les lois ? Peut-être était-il lui-même conditionné et ne savait-il pas ce qu'il proposait.

Le docteur Vomact lut les pensées de Mercer sur son visage. « Très bien. Vous refusez. Vous voulez garder votre esprit intact en bas. D'accord. Je ne vous aurai pas sur la conscience. Je suppose que vous allez refuser aussi mon autre offre. Voulez-vous abandonner vos yeux avant de descendre ? Vous serez mieux sans vision. Je le *sais* d'après les voix que nous enregistrons pour les émissions destinées à servir d'exemple. Je peux opérer le nerf optique de manière que votre vision ne revienne jamais. »

Mercer secoua la tête. La douleur brûlante irradiait toute sa peau. Mais la tristesse de son âme était plus grande que cette souffrance.

« Vous refusez également ceci ? » dit le docteur.

— « Je le pense, » dit Mercer.

— « Il ne me reste donc qu'à vous préparer. Vous pouvez remettre le bonnet pendant un moment, si vous le voulez. »

Mercer dit : « Avant de mettre le bonnet, pouvez-vous me dire ce qui se passe en bas ? »

— « Je ne peux que vous donner une idée, » dit le docteur. « Il y a un assistant. C'est un homme, mais pas un être humain. C'est un homuncule dérivé des bovidés. Il est intelligent et très consciencieux. Vous autres spécimens, êtes abandonnés à la surface de Shayol. Les dromozoaires qui s'y trouvent sont une forme de vie spéciale. Quand ils s'installent dans votre corps, B'dikkat — c'est l'assistant — les en retire avec l'aide d'un anesthésique et nous les envoie. Nous gelons les cultures de tissus, qui peuvent se combiner avec pratiquement n'importe quelle forme de vie à oxygène. La moitié des opérations chirurgicales dans l'univers proviennent de germes que nous envoyons d'ici. Shayol est un endroit très sain, si l'on consi-

dère les chances de survie. Vous n'y mourrez pas. »

— « Vous voulez dire, » dit Mercer, « que je subirai un châtiment perpétuel ? »

— « Je n'ai pas dit cela, » répondit le docteur Vomact. « Ou alors je me suis trompé. Disons que vous ne mourrez pas vite. Je ne sais combien de temps vous vivrez en bas. Souvenez-vous, quelle que soit votre souffrance, que les échantillons que nous envoie B'dikkat aident des milliers de gens des mondes habités. Maintenant, mettez le bonnet. »

— « J'aimerais mieux parler, » dit Mercer. « C'est peut-être la dernière occasion que j'ai de le faire. »

Le docteur le regarda de façon étrange. « Si vous pouvez supporter cette douleur, continuez de parler. »

— « Pourrai-je me suicider ? »

— « Je l'ignore, » dit le docteur. « Cela n'est jamais arrivé. Et pourtant, à en juger par les voix, on penserait qu'ils sont nombreux à le désirer. »

— « Quelqu'un est-il jamais revenu de Shayol ? »

— « Pas depuis que la planète a été placée hors frontière, il y a quatre cents ans. »

— « Pourrai-je parler aux autres ? »

— « Oui. »

— « Par qui serai-je châtié, en bas ? »

— « Personne ne vous châtie, imbécile, » cria le docteur Vomact. « Ce n'est pas un châtiment. C'est mieux, je pense, d'avoir des convicts au lieu de volontaires. Mais il n'y a personne qui soit *contre* vous ! »

— « Pas de geôliers ? » demanda Mercer avec une plainte dans la voix.

— « Pas de geôliers, pas de règles, pas d'interdictions. Rien que Shayol, et B'dikkat pour prendre soin de vous. Voulez-vous toujours garder vos yeux et votre esprit ? »

— « Je vais les garder, » dit Mercer. « J'ai tenu bon jusqu'à maintenant et je peux aussi bien continuer. »

— « Alors, laissez-moi vous mettre le bonnet pour une seconde dose, » dit le docteur Vomact.

Le docteur ajusta le bonnet aussi adroitement et délicatement que l'infirmière et plus vite. Il ne montra aucune intention d'en coiffer un lui-même.

L'afflux de plaisir fut comme une intoxication soudaine. Sa peau brûlante s'éloigna dans le lointain. Le docteur était à proximité, dans l'espace, mais il n'avait plus d'importance. Mercer n'avait pas peur de Shayol. Le fleuve de plaisir qui venait de son cerveau était trop fort pour qu'il y eût encore place pour la peur ou la souffrance.

Le docteur Vomact lui tendait la main.

Mercer se demanda pour quelle raison et comprit que cet homme merveilleux, qui lui avait donné le bonnet, voulait lui serrer la

main. Il tendit la sienne. Elle était lourde mais son bras, lui aussi, ressentait du plaisir.

Ils se serrèrent la main. C'était curieux, songea Mercer, de percevoir cette poignée de mains par-delà le double palier du plaisir cérébral et de la douleur dermique.

— « Au revoir, Mr. Mercer, » dit le docteur. « Au revoir et... bonne nuit. »

2

LE satellite était un endroit agréable. Les centaines d'heures qui suivirent furent comme un rêve étrange et long.

Deux fois encore, la jeune infirmière se glissa dans sa chambre et, avec lui, coiffa un bonnet. Des bains durcissaient son corps. Sous l'effet de puissants anesthésiques locaux, ses dents furent arrachées et remplacées par de l'acier inoxydable. Des irradiations à la clarté de lampes éblouissantes effacèrent la douleur de sa peau. Il y eut des traitements spéciaux pour ses ongles. Ceux-ci se changèrent peu à peu en griffes formidables. Une nuit, il se découvrit en train de les serrer sur l'aluminium du lit et vit qu'ils laissaient de profondes marques.

Son esprit n'était jamais tout à fait clair.

Il pensait parfois qu'il était à la maison avec sa mère, qu'il était redevenu petit et qu'il souffrait. D'autres fois, sous le bonnet, il riait dans son lit en songeant que des gens étaient envoyés ici pour être punis alors que tout y était si drôle. Il n'y avait plus de procès, plus de question, plus de juges. La nourriture était bonne mais il n'y faisait guère attention. Même éveillé, il était un peu hébété.

A la fin, muni du bonnet, ils le placèrent dans un caisson adiabatique, une fusée monoplace destinée à l'emporter du satellite jusqu'à la planète. Il y était entièrement emprisonné à l'exception de son visage.

Le docteur Vomact sembla arriver dans la pièce à la nage.

— « Vous êtes fort, Mercer, » cria-t-il, « très fort ! Pouvez-vous m'entendre ? »

Mercer acquiesça.

« Nous vous voulons du bien, Mercer. Quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous aidez d'autres gens. »

— « Puis-je emporter le bonnet avec moi ? » dit Mercer.

En guise de réponse, le docteur Vomact lui ôta lui-même le bonnet. Deux hommes refermèrent le couvercle du caisson, laissant Mercer dans l'obscurité totale. Son esprit commença de s'éclaircir et il s'affola entre ses liens.

Il y eut un ronflement de tonnerre et le goût du sang.

La première chose dont Mercer eut ensuite conscience fut de se

trouver dans une pièce fraîche, très fraîche, beaucoup plus que les chambres et les salles d'opérations du satellite. Quelqu'un le déposait doucement sur une table.

Il ouvrit les yeux.

Un visage énorme, quatre fois plus grand qu'un visage humain, était penché sur lui. Des yeux bruns et larges, inoffensifs et presque bovins, allaient et venaient en examinant Mercer sous toutes les coutures. Le visage était celui d'un homme d'âge moyen, vigoureux, soigneusement rasé, avec des cheveux bruns, des lèvres sensuelles et des dents immenses, jaunes mais saines, découvertes en un demi-sourire. Il s'aperçut que Mercer avait ouvert les yeux et parla en un grondement profond et amical.

— « Je suis votre meilleur ami. Mon nom est B'dikkat, mais vous n'aurez pas à le prononcer ici. Appelez-moi simplement Ami et je vous viendrai toujours en aide. »

— « Je souffre, » dit Mercer.

— « Bien sûr que vous souffrez. Vous souffrez par tout votre corps. C'est un mauvais moment, » dit B'dikkat.

— « Puis-je avoir un bonnet, s'il vous plaît ? » demanda Mercer. C'était plus qu'une question. C'était une supplication. Mercer sentait que son éternité intérieure en dépendait.

B'dikkat se mit à rire. « Je n'ai aucun bonnet ici. Je pourrais m'en servir pour moi-même. C'est du moins ce qu'ils pensent. J'ai autre chose ; bien mieux. N'ayez crainte, mon ami. Je vais m'occuper de vous. »

Mercer en doutait. Si le bonnet lui avait apporté du soulagement sur le satellite, il faudrait au moins une stimulation électrique de son cerveau pour combattre les tourments que pouvait recéler la surface de Shayol.

Le rire de B'dikkat emplit la salle d'un immense éclat.

« Avez-vous jamais entendu parler de la condamine ? »

— « Non, » dit Mercer.

— « C'est un narcotique si puissant que les pharmacopées n'ont pas le droit de le mentionner. »

— « Vous en avez ? » demanda Mercer, plein d'espoir.

— « J'ai mieux. J'ai de la supercondamine. Les chimistes ont ajouté une molécule supplémentaire d'hydrogène. Cela procure une véritable jouissance. Si vous en prenez dans votre état présent, vous mourrez au bout de trois minutes, mais ces trois minutes vous sembleront dix mille ans de bonheur. » B'dikkat roula ses yeux bruns de ruminant d'une façon expressive et passa une langue immense sur ses grosses lèvres rouges.

— « A quoi cela sert-il, alors ? »

— « Vous savez que vous pourrez en prendre, » dit B'dikkat. « Vous pourrez en prendre après avoir été exposé aux dromozoaires de l'extérieur. Vous bénéficierez de tous les bons effets et ne risquerez aucun des mauvais. Vou-

lez-vous jeter un coup d'œil ? »

Que répondre, sinon oui ? pensa sombrement Mercer.

« Regardez par la fenêtre, » continua B'dikkat, « et dites-moi ce que vous voyez. »

L'atmosphère était claire. La surface était comme un désert d'un jaune ocre avec des étendues de lichens verts et des plantes basses, ternies et froissées par les vents puissants et secs. Le paysage était monotone. A deux ou trois cents mètres de là, il y avait un groupe d'objets roses et brillants qui semblaient vivants ; mais Mercer ne les distinguait pas assez clairement pour les décrire. Plus loin, à la limite de son champ de vision, apparaissait la statue d'un énorme pied humain, haut comme une maison. Mercer ne pouvait distinguer à quoi ce pied était relié. « Je vois un grand pied, » dit-il. « Mais... »

— « Mais quoi ? » dit B'dikkat. Il semblait un enfant énorme guettant le dénouement d'une plaisanterie intime. Grand comme il l'était, il eût semblé un nain auprès d'un seul orteil du pied fantastique.

— « Mais ce ne peut être un vrai pied, » dit Mercer.

— « C'est un vrai pied, » dit B'dikkat. « C'est le Brave-Capitaine Alvarez, l'homme qui a découvert cette planète. Après six cents années, il est toujours en bonne forme. Bien sûr, il est presque entièrement dromozootique, à présent ; mais je pense qu'il reste encore quelque conscience humaine en lui. Vous savez ce que je fais ? »

— « Quoi ? » demanda Mercer.

— « Je lui donne six centimètres cubes de super-condamine et il ronfle pour moi. Des petits ronflements de satisfaction. Un étranger penserait que c'est un volcan. Voilà ce que peut faire la super-condamine. Et vous en aurez beaucoup. Vous avez de la chance, Mercer. Je suis votre ami et mon aiguille est là pour vous soigner. Je me charge de tout le travail et tout le plaisir est pour vous. N'est-ce pas une bonne surprise ? »

Mercer pensa : « Tu mens ! Tu mens ! D'où venaient tous ces cris que nous entendions pour l'émission du Jour du Châtiment ? Pourquoi le docteur a-t-il offert d'effacer mon esprit et de m'ôter la vue ? »

L'homme-bovidé l'observait, une expression peinée sur son visage. « Vous ne me croyez pas, » dit-il avec beaucoup de tristesse.

— « Ce n'est pas exactement ça, » dit Mercer en essayant d'être amical, « mais je pense que vous me cachez quelque chose. »

— « Pas grand-chose, » dit B'dikkat. « Vous sautez sur place quand les dromozoaires vous attaquent. Vous serez surpris par la croissance de nouveaux organes. Des têtes, des reins, des mains... J'ai eu un ami, ici, qui a vu surgir trente-huit mains supplémentaires en une seule fois. Je les ai toutes prises, surgelées et envoyées là-

haut. Je prends soin de tout le monde. Vous serez probablement ici pour un certain temps. Mais, souvenez-vous, appelez-moi simplement Ami, et le meilleur traitement de l'univers sera à votre disposition. Maintenant, est-ce que vous aimeriez des œufs sur le plat ? Je n'en mange pas moi-même mais beaucoup d'hommes véritables les apprécient. »

— « Des œufs ? » dit Mercer. « Que viennent faire les œufs dans cette histoire ? »

— « Rien. Ce n'est que pour les gens. Afin d'avoir quelque chose dans l'estomac avant de sortir. Ainsi, vous passerez bien mieux la première journée. »

Mercer, incrédule, regarda le gros homme tirer deux des œufs si rares d'une chambre froide et les briser d'un geste expert dans une petite poêle, placée sur le foyer au centre de la table.

« Ami, » dit B'dikkat en souriant. « Vous verrez que je suis un excellent ami. Quand vous serez dehors, souvenez-vous de cela. »

Une heure plus tard, Mercer sortit.

Etrangement calme, il s'arrêta sur le seuil. B'dikkat lui donna une poussée amicale, assez aimable pour être un encouragement.

« Ne me forcez pas à mettre ma tenue de plomb, mon ami. » Mercer avait aperçu un scaphandre qui avait largement la taille d'une cabine de vaisseau ordinaire, accroché au mur de la pièce voisine. « Quand je fermerai cette porte, celle de l'extérieur s'ouvrira. Vous sortirez simplement. »

— « Mais que se passera-t-il ? » dit Mercer. La peur tournait dans son estomac et provoquait de petits pincements à l'intérieur de sa gorge.

— « Ne commencez pas, » dit B'dikkat. Depuis une heure, il esquivait les questions de Mercer sur l'extérieur. Une carte ? Il avait ri à cette idée. De la nourriture ? Il avait dit qu'il était inutile de s'en soucier. D'autres gens ? Il y en aurait. Des armes ? Pourquoi ? avait-il répliqué. Et sans cesse, il avait répété qu'il était l'ami de Mercer. Qu'arriverait-il à Mercer ? Ce qu'il était arrivé à tous les autres.

Mercer regarda autour de lui avec appréhension.

Le corps colossal du Capitaine Alvarez occupait une bonne partie du paysage. Mercer n'avait pas envie de s'en approcher. Il se retourna vers la cabane. B'dikkat ne regardait pas par la fenêtre. Il se mit lentement en marche, tête dressée.

Il y eut un éclat de lumière sur le sol, pas plus vif que le reflet du soleil sur un morceau de verre. Mercer perçut une piqûre dans la cuisse, comme si un instrument aigu l'avait touché légèrement. Il frotta l'endroit avec sa main.

Ce fut comme si le ciel s'effondrait.

Une douleur — plus qu'une dou-

leur : une vivante pulsation — s'élança de ses hanches à son pied droit. La pulsation atteignit sa poitrine, lui coupant le souffle. Il tomba et le sol le meurtrit. Il n'y avait rien eu de semblable dans le satellite-hôpital.

Il était en plein air, essayant de ne pas respirer mais respirant quand même. A chaque inspiration, la pulsation bougeait avec son thorax. Il était étendu sur le dos, regardant le soleil. A la fin, il remarqua que le soleil était d'un blanc violet.

Il était inutile de songer à appeler. Il n'avait plus de voix. Des fibrilles douloureuses se tordaient en lui. Comme il ne pouvait s'arrêter de respirer, il essaya de le faire d'une façon moins douloureuse. Les inspirations étaient trop fortes. De petites goulées d'air le firent un peu moins souffrir.

Le désert était vide, autour de lui. Il ne pouvait tourner la tête pour regarder la cabane. Est-ce cela ? pensa-t-il. Une éternité de douleur est-elle le châtiment de Shayol ?

Il perçut des voix à proximité. Deux visages d'un rose grotesque se penchèrent sur lui. Ils pouvaient avoir été humains. L'homme semblait assez normal, bien qu'il eût deux nez côte-à-côte. La femme était une invraisemblable caricature. Un sein lui était poussé sur chaque joue et un essaim de doigts-nains pendait à son front.

— « C'est une beauté, » dit-elle. « Un nouveau. »

— « Venez, » dit l'homme.

Ils le remirent sur pieds. Il n'était pas assez fort pour leur résister. Quand il essaya de parler, il entendit un croassement rauque, comme celui d'un oiseau horrible, sortir de sa bouche.

Ils l'entraînèrent sans difficulté. Il vit qu'ils se dirigeaient vers le groupe d'objets roses.

Comme ils approchaient, il s'aperçut que c'était des êtres. Et mieux, il vit qu'ils avaient été humains, autrefois. Un homme muni d'un bec de flamand piquait son propre corps. Une femme était étendue sur le sol ; elle avait une seule tête, mais en plus de ce qui semblait être son corps original, elle avait un corps nu de petit garçon qui poussait à côté de son cou. Le corps de petit garçon, propre, neuf, inerte et paralysé, n'était habité que par un souffle profond. Mercer regarda ailleurs. Le seul être qui portait des vêtements était un homme avec une cape qu'il portait de travers. Mercer le regarda et se rendit compte enfin que l'homme avait deux estomacs — ou était-ce trois ? — qui poussaient hors de son abdomen. La cape les maintenait en place. Le péritoine transparent semblait une fragile paroi.

— « Un nouveau, » dit la femme qui l'avait ramené. Elle le déposa au sol avec l'aide de l'homme à deux nez.

Le groupe était dispersé alentour.

Mercer resta étendu dans un état de stupeur.

— « J'ai peur qu'ils ne s'apprêtent à nous nourrir bientôt, » fit la voix d'un vieil homme.

« Oh ! non. » « C'est trop tôt ! » « Pas encore ! » Les protestations se firent écho dans le groupe.

Le vieil homme reprit : « Regardez, près du gros orteil de la montagne ! »

Le murmure désolé du groupe confirma ce qu'il avait vu.

Mercer essaya de demander ce qui se passait mais ne réussit qu'à émettre un croassement.

Une femme — était-ce une femme ? — rampa dans sa direction sur les mains et les genoux. Outre ses mains normales, elle était couverte d'autres mains, sur tout le buste et jusqu'à mi-cuisse. Certaines étaient vieilles et ridées. D'autres, fraîches et roses comme les doigts de bébé qui pendaient au front de la femme qui l'avait enlevé. Elle cria dans sa direction, bien qu'il ne fût pas nécessaire d'élever la voix :

— « Les dromozoaires arrivent. Cette fois, ils vont faire mal. Quand vous serez habitué à l'endroit, vous pourrez creuser... »

Elle désigna les monticules qui entouraient le groupe d'êtres.

« Ils se sont enterrés, » dit-elle.

Mercer eut un nouveau croassement.

« Ne craignez rien, » dit la femme couverte de mains. Puis elle gémit comme un éclair lumineux la touchait.

Les lueurs atteignirent aussi Mercer. La douleur fut semblable à celle du premier contact, mais plus profonde. Il sentit ses yeux s'agrandir tandis que d'étranges sensations à l'intérieur de son corps l'amenaient à l'inévitable solution : ces lumières, ces choses, quoi qu'elles fussent, le nourrissaient et le faisaient croître.

Leur intelligence, si elles en possédaient une, n'était pas humaine mais leurs intentions étaient claires. Entre les élancements de douleur, il sentait son estomac se remplir, il sentait l'eau infusée dans son sang, retirée de ses reins et de sa vessie ; son cœur était massé et ses poumons se dilataient.

Chacun de leurs actes était bien intentionné et bénéfique.

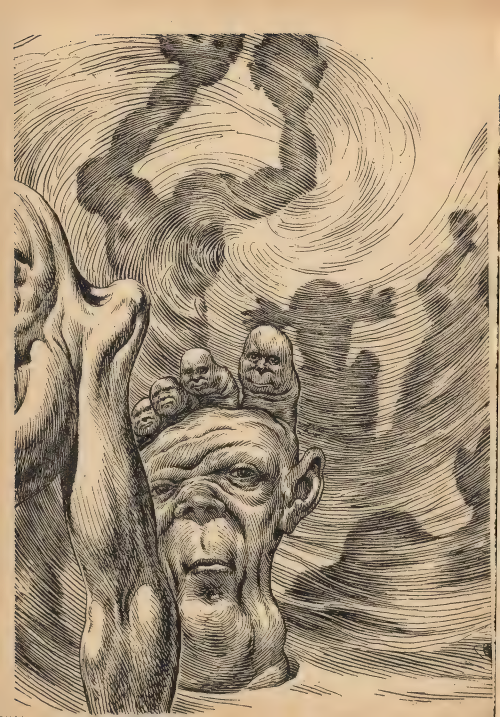
Et chacun d'eux amenait la souffrance.

Brutalement, comme s'enfuit un nuage d'insectes, ils disparurent. Mercer perçut un bruit quelque part, une cascade insensée, discordante et ignoble. Il commença de se retourner. Et le bruit s'arrêta.

Ç'avait été lui-même. Les hurlements d'un dément, d'un ivrogne terrifié, d'un animal qui ne comprenait plus, ne pensait plus.

Quand il s'arrêta, il découvrit qu'il avait retrouvé l'usage de sa voix.

Un homme s'approchait de lui, nu comme les autres. Un dard




Virgil Finlay

sortait de son front. Tout autour, la peau était intacte. « Bonjour, mon vieux ! » dit-il.

— « Bonjour, » dit Mercer. C'était une formule incongrue en un tel endroit.

— « Vous ne pouvez pas vous donner la mort, » dit l'homme au dard.

— « Si, vous le pouvez, » dit la femme couverte de mains.

Mercer s'aperçut que la première souffrance s'effaçait. « Que m'arrive-t-il ? »

— « Vous avez une partie de plus, » dit l'homme au dard. « Ils nous ajoutent toujours des parties. Au bout d'un certain temps, B'dikkat arrive et les coupe, à l'exception de celles qui doivent grandir encore un peu. Comme pour elle, » ajouta-t-il en désignant la femme étendue avec le corps de garçonnet qui poussait près de son cou.

— « Et c'est tout ? » demanda Mercer. « Le couteau pour les parties nouvelles et les piqûres pour la nourriture ? »

— « Non, » dit l'homme. « Ils pensent parfois que nous sommes trop froids et nous remplissent de feu. Ou bien que nous sommes trop chauds et alors ils nous gèlent, nerf après nerf. »

La femme au corps de garçonnet intervint : « Et parfois, ils pensent que nous ne sommes pas heureux et ils essayent de nous forcer à l'être. Je pense, *moi*, que c'est le pire. »

— « Est-ce que vous êtes seuls ? » bredouilla Mercer. « Je veux dire... votre groupe. »

L'homme au dard toussa en guise de rire.

— « Le groupe ! Comme c'est drôle. Le pays est rempli de gens. La plupart s'enterrent. Nous sommes les seuls qui puissions encore parler. Nous restons ensemble pour nous tenir compagnie. De cette façon, nous voyons B'dikkat plus souvent. »

Mercer voulut poser une autre question mais il sentit qu'il n'en aurait pas la force. La journée avait été trop dure.

Le sol vacilla comme un navire sur l'océan. Le ciel devint noir. Il sentit que quelqu'un le rattrapait comme il tombait. Qu'on l'étendait sur le sol. Puis il s'endormit d'un sommeil magique et miséricordieux.

3

En une semaine, il apprit à connaître le groupe. C'était un rassemblement d'êtres qui ne pensaient plus. Nul ne savait à quel moment un dromozoaire pouvait surgir pour lui ajouter une nouvelle partie. Mercer ne subit pas d'autre attaque mais l'incision qui était apparue sur sa peau se mit à durcir. Mercer défit sa ceinture et baissa un peu son pantalon afin qu'ils puissent voir la blessure. L'homme au dard se pencha pour l'examiner.

— « Vous avez récolté une tête, » dit-il. « Une tête complète de bébé. Ils seront heureux de recevoir ça là-haut, quand B'dikkat vous l'aura coupée. »

Ses compagnons tentaient même de se composer une vie sociale. Ils le présentèrent à une femme du groupe. Il lui était poussé un corps sur l'autre, le pelvis devenant épaules et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle fût longue de cinq corps. Son visage était demeuré intact. Elle se montra amicale envers Mercer.

Il fut si épouvanté par son apparence qu'il s'enterra dans la terre sèche et y resta durant ce qui lui parut une centaine d'heures. Il découvrit plus tard que ce n'avait été en fait qu'une journée complète. Quand il ressortit, la grande femme aux corps multiples l'attendait.

— « Inutile de sortir pour moi, » dit-elle.

Mercer secoua la poussière qui le recouvrait.

Il regarda autour de lui. Le soleil violet descendait vers l'horizon et le ciel crépusculaire était zébré de zones bleues et orangées. Il regarda la femme. « Je ne suis pas sorti pour vous. Cela ne sert à rien de rester étendu ici, à attendre la prochaine fois. »

— « Je voudrais vous montrer quelque chose, » dit-elle. Elle désigna un monticule. « Creusez là. »

Mercer la regarda. Elle paraissait amicale. Il haussa les épaules et attaqua le sol avec ses griffes puissantes. Il découvrait qu'il était facile de creuser à la façon d'un chien, avec sa peau épaisse et ses ongles durs. La terre s'effritait devant lui. Quelque chose de rose apparut au fond du trou qu'il avait pratiqué. Il agrandit l'orifice avec précaution.

Il savait ce qu'il y avait là.

C'était un homme endormi. Des bras supplémentaires avaient poussé en série sur un côté de son corps. L'autre côté semblait normal.

Mercer se retourna vers la femme aux corps multiples qui s'était rapprochée en se trémoussant.

— « C'est ce que je pense, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » dit-elle. « Le docteur Vomact lui a grillé l'esprit sur sa demande. Il lui a aussi retiré les yeux.

Mercer s'assit sur le sol et regarda l'homme. « Vous m'avez demandé de creuser. Maintenant, dites-moi pourquoi. »

— « Pour que vous voyiez. Pour que vous sachiez. Pour que vous réfléchissiez. »

— « C'est tout ? » dit-il.

La femme se tordit avec une soudaineté surprenante. Toutes les poitrines de ses corps se dilatèrent. Mercer se demanda comment l'air pouvait les remplir. Il ne se sentait pas triste pour elle. Il ne se sentait triste pour personne d'autre que lui. Quand le spasme cessa, la femme lui adressa un sourire d'excuse.

— « Ils m'ont seulement implanté un nouveau germe. »

Mercer hocha la tête d'un air sinistre.

— « Qu'est-ce que c'est, cette fois ? Une main ? Il me semble que vous en avez bien assez. »

— « Oh ! ça, » dit-elle en regardant ses multiples membres. « J'ai promis à B'dikkat de les laisser pousser. Il est *si gentil.* Mais cet homme, étranger. Regardez cet homme que vous avez déterré. Qui vaut mieux, lui ou nous ? »

Mercer la fixa. « Est-ce pour cela que vous m'avez fait creuser ? »

— « Oui, » dit-elle.

— « Attendez-vous une réponse ? »

— « Non, pas tout de suite. »

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

— « Nous ne posons jamais cette question, ici. Cela n'a aucune importance. Mais comme vous êtes nouveau, je vais vous le dire. J'étais Dame Da... la belle-mère de l'Empereur. »

— « Vous ! » s'écria-t-il.

Elle lui sourit tristement. « Vous êtes encore si nouveau que vous y accordez de l'importance ! Mais j'ai mieux à vous dire. »

— « Quoi ? » demanda-t-il. « Il vaut mieux me le dire avant que je subisse une autre attaque. Je ne serai plus capable de parler ou de penser pendant un moment. Dites-le-moi maintenant. »

Elle approcha son visage. Celui-ci était toujours beau, même dans la lueur orangée du soleil violet qui se couchait. « Les gens ne vivent pas éternellement. »

— « Oui, » dit Mercer. « Je sais cela. »

— « Il faut le *croire,* » ordonna Dame Da.

Des lueurs brillèrent sur la plaine sombre, encore lointaines. Elle dit : « Creusez, enterrez-vous pour la nuit. Ils vous rateront peut-être. »

Mercer commença à creuser. Il regarda l'homme qu'il avait exhumé. Ce corps sans cerveau, avec des mouvements aussi lents que ceux d'une étoile de mer dans l'océan, retournait sous terre.

Cinq ou six jours plus tard, il y eut des cris dans le groupe.

Mercer avait fait la connaissance d'un demi-homme, dont la partie inférieure du corps avait disparu et dont les viscères étaient maintenus en place par ce qui semblait être un bandage de plastique translucide. Le demi-homme lui avait montré comment rester immobile quand les dromozoaires arrivaient, dans leur quête perpétuelle de bonne action.

Le demi-homme disait : « Vous ne pouvez les combattre. Ils ont rendu Alvarez de la taille d'une montagne, afin qu'il ne puisse plus bouger. Maintenant, ils essayent de nous rendre heureux. Ils nous nourrissent et nous nettoient. Restez immobile. N'ayez pas peur de crier. Nous crions tous. »

— « Quand aurons-nous de la drogue ? » demanda Mercer.

— « Quand B'dikkat viendra. »

B'dikkat vint ce jour-là, poussant une espèce de luge montée sur roues. Des patins servaient à franchir les monticules, les roues fonctionnant en terrain plat.

Bien avant son arrivée, le groupe connut une activité fiévreuse. De tous côtés, on déterrait les dormeurs. Quand B'dikkat arriva, le groupe s'était augmenté d'autant de corps roses endormis — hommes et femmes, jeunes et vieux. L'état des dormeurs semblait n'être ni pire ni meilleur que celui des autres.

— « Vite ! » dit Dame Da. « Il ne nous donne jamais la moindre dose avant que nous ne soyons prêts ! »

B'dikkat portait sa lourde tenue de plomb. Il leva le bras en un geste amical, comme un père regagnant le foyer avec des cadeaux pour ses enfants. Le groupe se rassembla autour de lui mais sans le gêner.

Il se baissa vers la luge et y prit une bouteille sanglée qu'il plaça sur ses épaules. Il ajusta les boucles des courroies. Un tube pendait de la bouteille. Au milieu, il y avait une petite pompe à pression. Une aiguille hypodermique brillait à l'extrémité.

Quand il fut prêt, B'dikkat leur fit signe de s'approcher. Ils obéirent avec une joie radieuse. Il s'avança et traversa leurs rangs jusqu'à la femme qui avait un corps de garçonnet au cou. Sa voix mécanique retentit par le haut-parleur fixé au sommet de sa tenue.

— « Bonne fille. Très, très gentille. Vous avez droit à un beau, un très beau cadeau. » Il maintint si longtemps l'aiguille que Mercer put voir une bulle d'air passer de la pompe à la bouteille.

Puis il passa aux autres, prononçant un mot de temps en temps, se déplaçant avec une agilité et une rapidité surprenante au sein du groupe. Son aiguille scintillait tandis qu'il pratiquait ses injections sous-pression. Les gens tombaient assis ou s'étendaient sur le sol, à demi endormis.

Il reconnut Mercer. « Hello, mon ami. Maintenant, vous pouvez avoir votre ration. Cela vous aurait tué, dans la cabane. N'avez-vous rien pour moi ? »

Mercer hésita, ignorant ce que voulait dire B'dikkat, et l'homme au double nez répondit pour lui : « Je crois qu'il a une jolie tête de bébé, mais elle n'est pas assez grosse pour qu'on la lui prenne. »

Mercer ne sentit pas l'aiguille qui pénétrait dans son bras.

Bdikkat se tournait vers les autres quand la super-condamine fit son effet.

Mercer voulut courir jusqu'à B'dikkat pour étreindre son scaphandre et lui dire qu'il l'aimait. Il trébucha sans éprouver aucune douleur.

La femme aux corps multiples

s'étendit près de lui. Mercer lui adressa la parole.

— « N'est-ce pas merveilleux ? Vous êtes belle, belle, belle. Je suis si heureux d'être ici. »

La femme couverte de mains vint vers eux et s'assit. Elle irradiait une chaleureuse amitié. Mercer pensa qu'elle était très attirante et distinguée. Il arracha ses vêtements. C'était idiot et prétentieux de garder ses vêtements quand aucune de ces merveilleuses personnes n'en portait.

Les deux femmes se mirent à babiller d'une voix chantonnante à son adresse.

Une fraction de son esprit comprit qu'elles ne disaient rien, qu'elles exprimaient seulement l'euphorie de cette drogue si puissante que l'univers connu l'avait interdite. Mais la plus grande partie de son esprit était emblie de bonheur. Il se demanda comment on pouvait avoir la chance de visiter une telle planète. Il essaya de le dire à Dame Da, mais les mots n'arrivaient pas à se former.

Un élancement douloureux lui vrilla l'abdomen. La drogue passa sur la douleur et la chassa. C'était comme le bonnet à l'hôpital, mais un millier de fois plus fort. La douleur disparut bien qu'elle eût été terrible à la première seconde.

Il essaya de penser de façon détachée. Son esprit s'éclaircit et il dit aux deux femmes, nues et roses à ses côtés dans le désert : « J'ai été bien touché. Peut-être qu'il va me pousser une autre tête. Cela ferait plaisir à B'dikkat ! »

Dame Da redressa la partie supérieure de ses corps. Elle dit : « Je suis forte, moi aussi, je peux parler. Rappelez-vous, homme, rappelez-vous. Les gens ne vivent pas éternellement. Nous pouvons mourir, nous aussi, comme les véritables humains. Je crois en la mort ! »

Mercer lui sourit du fond de sa joie :

— « Bien sûr. Mais ce n'est pas si agréable... »

Puis il sentit ses lèvres s'engourdir tandis que son esprit s'atrophiait. Il était tout à fait éveillé mais il ne lui semblait pas l'être. En cet endroit merveilleux, parmi tous ces gens affectueux et attirants, il s'assit et sourit.

B'dikkat était en train de stériliser ses couteaux.

Mercer se demandait depuis combien de temps durait l'effet de la super-condamine. Il supportait l'apparition des dromozoaires sans un cri ni un geste. La souffrance de ses nerfs et l'irritation de sa peau constituaient un phénomène qui se déroulait quelque part à proximité mais ne signifiait rien. Il observait son propre corps de loin, avec un intérêt détaché. Dame Da et la femme couverte de mains étaient toujours à côté de lui. Après un long moment, le demi-homme se traîna jusqu'à eux à l'aide de ses puis-

santes mains. Une fois arrivé, il leur fit un clin d'œil vague et amical et s'étendit, pris à nouveau par la torpeur béate d'où il avait émergé. Mercer apercevait parfois le soleil ;il fermait les yeux très vite et les rouvrait sur le scintillement des étoiles. Le temps ne signifiait plus rien. Les dromozoaires le nourrissaient à leur façon mystérieuse. La drogue supprimait ses besoins périodiques.

A la fin, il nota une réapparition de la douleur.

Ses souffrances demeuraient les mêmes. Mais il avait changé.

Il savait tout ce qui pouvait se passer sur Shayol. Il se rappelait sa période de bonheur. Ce qu'il avait simplement noté alors, il le comprenait maintenant.

Il tenta de demander à Dame Da combien de temps auparavant ils avaient eu la drogue et combien de temps encore il leur faudrait attendre pour en avoir à nouveau. Elle lui fit un sourire tranquille, plein d'un bonheur lointain. Apparemment, ses torses multiples, allongés sur le sol, avaient la capacité de retenir plus longtemps la drogue. Elle le comprenait parfaitement mais ne pouvait articuler un mot.

Le demi-homme était étendu par terre. Ses artères pulsaient rapidement derrière la couche translucide qui protégeait sa cavité abdominale.

Mercer lui étreignit l'épaule.

Le demi-homme s'éveilla, le reconnut et lui sourit d'un air comblé.

— « *Je vous souhaite d'heureux lendemains, mon garçon.* C'est tiré d'une pièce. Avez-vous jamais vu une pièce ? »

— « Vous voulez dire de l'argent. Avec des inscriptions dessus ? »

— « Non, » dit le demi-homme, « une espèce de machine à spectacle où les personnages sont de véritables personnes. »

— « Je n'ai jamais vu cela, » dit Mercer, « mais je... »

— « Mais vous voulez me demander quand B'dikkat va revenir avec son aiguille. »

— « Oui, » dit Mercer, un peu honteux de son impatience.

— « Bientôt, » dit le demi-homme. « C'est pour cela que je pense aux pièces. Nous savons tous ce qui va se passer. Nous savons quand cela va se passer. Nous savons ce que vont faire les marionnettes... » (il désigna les monticules où reposaient les hommes privés de cerveau) « et nous savons ce que demanderont les nouveaux venus. Mais nous ignorons toujours combien de temps une scène va durer. »

— « Qu'est-ce qu'une scène ? » demanda Mercer. « Est-ce le nom que l'on donne à une injection ? »

Le demi-homme eut un rire qui semblait proche de l'humour véritable.

— « Non, non, non. Vous êtes drôle. Une scène est une partie d'une pièce. Je veux dire par là

que nous savons dans quel ordre les choses vont se produire, mais nous n'avons pas d'horloge et nul ne se soucie de compter les jours ou de confectionner des calendriers, et puisqu'il il n'y a presque aucun climat ici, personne ne connaît la durée de chaque chose. La souffrance semble courte et long le plaisir. Je pense que l'un et l'autre durent à peu près deux semaines terrestres. »

Mercer ne savait pas ce qu'était une semaine terrestre. Il n'avait pas été un homme très cultivé avant son arrestation. Mais il ne put rien tirer de plus du demi-homme. Celui-ci reçut soudain une implantation dromozoaire et son visage devint rouge tandis qu'il criait d'une façon insensée : « Va-t-en de moi, saleté ! Veux-tu sortir ? »

Quand Mercer se pencha pour l'aider, le demi-homme se tordit sur le côté, tourna son dos rose et poussiéreux vers Mercer et se mit à pleurer doucement, avec des sanglots rauques.

Mercer lui-même n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé lorsque B'dikkat revint. Ce pouvait être plusieurs jours. Ce pouvait être plusieurs années.

A nouveau, ils s'assemblèrent autour de lui comme des enfants. Cette fois, B'dikkat eut un sourire satisfait devant la petite tête apparue sur la cuisse de Mercer, une tête d'enfant endormi, avec des cheveux clairs et de longs cils. Mercer eut droit à l'aiguille miséricordieuse.

Quand B'dikkat sectionna la tête, il sentit le couteau grincer contre les cartillages qui la reliaient à son propre corps. Il vit la grimace enfantine au moment où la tête fut coupée. Il perçut la peur et l'éclair froid d'une douleur sans importance tandis que B'dikkat projetait un antiseptique corrosif sur la blessure afin d'arrêter immédiatement l'hémorragie.

La fois d'après, il eut deux jambes qui lui poussaient sur le ventre.

Puis une autre tête à côté de la sienne.

Ou bien fut-ce après le torse et les jambes de petite fille apparus sur son flanc ?

Il ne se souvenait pas de l'ordre.

Il ne comptait pas le temps.

Dame Da lui souriait souvent, mais il n'y avait pas d'amour ici. Elle avait perdu ses torses supplémentaires. Entre deux tératologies, elle était une jolie femme. Mais le meilleur de leurs rapports, c'était ce qu'elle lui murmurait des milliers de fois, avec un sourire plein d'espoir : « Les gens ne vivent pas éternellement. »

Elle trouvait cela très réconfortant, même si Mercer ne semblait pas y accorder grande importance.

Ainsi allaient les choses, et les victimes changeaient de forme, et des nouveaux arrivaient. Parfois,

B'dikkat les apportait en camion, plongés dans le sommeil éternel de leurs cerveaux vidés. Les corps, à bord du véhicule, se tordaient et hurlaient sans une parole humaine lorsque les dromozoaires les attaquaient.

Mercer réussit enfin à suivre B'dikkat jusqu'à la porte de la cabane. Pour cela, il lui fallut lutter contre l'effet de la super-condamine. Mais le souvenir de ses tourments, de son trouble et de sa perplexité lui disait que s'il ne posait pas la question à B'dikkat alors qu'il était heureux, il n'aurait jamais la réponse. Luttant contre le plaisir, il implora B'dikkat de consulter les registres et de lui dire depuis combien de temps il se trouvait là.

B'dikkat s'exécuta avec mauvaise grâce mais ne revint pas jusqu'au seuil. Il parla par le communicateur extérieur, et sa voix énorme rugit sur la plaine déserte où le groupe rose des êtres qui bavardaient, pleins de bonheur, s'arrêta en se demandant ce que leur ami B'dikkat avait bien à leur dire. Lorsqu'il parla, ils trouvèrent ses paroles merveilleusement belles, bien que personne ne les comprît, puisqu'il s'agissait simplement du temps que Mercer avait passé sur Shayol.

— « Temps standard : quatre-vingt-quatre années, sept mois, trois jours, deux heures, onze minutes et demie. Bonne chance, mon ami. »

Mercer fit demi-tour.

Le petit coin secret de son esprit, qui restait lucide au travers du bonheur et de la souffrance, s'interrogea sur B'dikkat. Qu'est-ce qui poussait l'homme-bovidé à demeurer sur Shayol ? Pourquoi restait-il heureux sans super-condamine ? B'dikkat était-il un esclave rendu fou par son devoir ou un homme qui espérait retourner un jour sur sa propre planète, avec une famille de petits bovidés qui lui ressembleraient ? Mercer, malgré son bonheur, pleura un peu sur l'étrange destin de B'dikkat. Le sien, il l'acceptait.

Il se rappela la dernière fois où il avait mangé. De véritables œufs, dans une véritable poêle. Les dromozoaires le maintenaient en vie mais il ignorait comment.

Il retourna en chancelant vers le groupe. Dame Da, nue sur la plaine de poussière, agita la main en un geste amical et lui désigna une place à côté d'elle. Il y avait autour d'eux des kilomètres carrés d'espace abandonné, mais il n'en apprécia pas moins la gentillesse du geste.

4

Les années passèrent. Mais s'agissait-il vraiment d'années ? Le pays de Shayol ne changeait pas.

Parfois, un gargouillement de geyser leur parvenait du fond de la plaine. Ceux qui pouvaient par-

ler déclaraient alors que c'était le souffle du Capitaine Alvarez. Il y avait des jours et des nuits, mais pas de floraisons, pas de saisons qui passaient, pas de générations. Le temps demeurait immobile pour ces êtres, et leur plaisir se mêlait si intimement aux souffrances nées des dromozoaires que les mots de Dame Da n'avaient plus qu'un sens très vague.

« Les gens ne vivent pas éternellement. »

C'était un espoir et non une vérité qu'ils pouvaient croire. Ils ne pouvaient observer la course des étoiles, échanger leurs noms, acquérir l'expérience des autres pour le bien de tous. Ils n'avaient aucun rêve de fuite. Ils voyaient les vieilles fusées chimiques s'élever au-delà de la cabane de B'dikkat mais ne faisaient aucun plan pour se cacher au milieu de la cargaison de chair congelée.

Longtemps auparavant, un prisonnier avait tenté d'écrire une lettre. Les mots étaient inscrits sur un rocher. Mercer les lut, comme quelques autres, mais ils ne pouvaient savoir qui avait écrit cela. Et ils ne s'en souciaient pas.

La lettre, gravée dans le roc, était un message. Ils pouvaient en lire le début : « *Une fois, j'ai été comme vous. Je sortais à la fin du jour et laissais le vent m'emmener doucement à la maison. Une fois, comme vous, j'ai eu une tête, deux mains, dix doigts à mes mains. Le devant de ma tête s'appelait un visage et je pouvais parler. Maintenant, je ne puis plus qu'écrire et seulement quand je ne souffre pas. Une fois, comme vous, j'ai mangé de la nourriture, bu du liquide, et j'ai eu un nom. Je ne puis me rappeler quel était ce nom. Vous pouvez vous tenir debout, vous qui lisez cette lettre. Je ne le puis même pas. Je ne fais qu'attendre les lueurs qui me nourrissent molécule par molécule, avant d'être retranchées de mon corps. Ne pensez pas que je sois puni. Cet endroit ne connaît pas de châtiment. C'est autre chose.* »

Nul, dans le groupe rosâtre, ne décida jamais de ce que pouvait être cet « autre chose ».

La curiosité était morte en eux depuis longtemps.

Puis vint le jour des petits êtres.

C'était à un moment — non une heure ni une année, mais un intervalle entre les deux — où Dame Da et Mercer étaient assis, silencieux et heureux, sous l'influence de la super-condamine. Ils n'avaient rien à se dire. La drogue le faisait pour eux.

Un grondement désagréable provenant de la cabane de B'dikkat les fit bouger à regret.

Avec quelques autres, ils regardèrent dans la direction du communicateur public.

Dame Da parvint à parler, bien que l'importance de l'événement parût en-deçà des mots. « Je

crois, » dit-elle, « que ceci est l'Alerte de Guerre. »

Ils retournèrent à leur assoupissement.

Un homme muni de deux têtes rudimentaires poussant à côté de la sienne rampa dans leur direction. Ses trois têtes avaient un air heureux et Mercer songea qu'il était merveilleux que cet homme pût être de si plaisante humeur. Sous l'effet de la super-condamine, il regretta de ne pas lui avoir demandé qui il était pendant que son esprit était encore clair. L'homme répondit lui-même. Forçant ses paupières à demeurer ouvertes par sa seule volonté, il fit à Dame Da et Mercer une pâle imitation de salut militaire et déclara : « Je suis Suzdal, madame et monsieur, ex-commandant de croiseur. L'alerte sonne. Je désire vous informer que... que je... je ne suis pas prêt pour la bataille. »

Il vacilla, à demi endormi.

Le ton poliment péremptoire de Dame Da lui fit rouvrir les yeux.

— « Commandant, pourquoi cela ? Pourquoi êtes-vous venu nous voir ? »

— « Vous, madame, et le monsieur aux oreilles semblez être les meilleurs du groupe. Je pensais que vous pouviez avoir des ordres à nous donner. »

Mercer regarda autour de lui, cherchant le monsieur aux oreilles. C'était lui. En cette période, son visage disparaissait presque entièrement sous un essaim de petites oreilles, mais il n'y prêtait pas la moindre attention. Il espérait que les dromozoaires lui donneraient autre chose.

Le son qui venait de la cabane se fit suraigu, vrillant les tympans.

De nombreuses personnes s'agitèrent dans le groupe.

Certains ouvraient les yeux, regardaient autour d'eux et murmuraient : « C'est un bruit. » Puis ils retournaient au délicieux sommeil de la super-condamine.

La porte de la cabane s'ouvrit. B'dikkat se précipita dehors, *sans son scaphandre.* Ils ne l'avaient jamais vu à l'extérieur sans sa tenue de métal protectrice.

Il courut dans leur direction, chercha fébrilement du regard, reconnut Dame Da et Mercer, les prit chacun par le bras et les entraîna vers la cabane. Il les poussa par la double porte. Ils atterrirent avec une violence à leur briser les os et s'amusèrent de toucher si durement le sol. Ils pénétrèrent dans la pièce et B'dikkat les suivit.

— « Vous êtes des humains, » grogna-t-il, « ou vous en étiez. Vous comprenez les humains. Je ne fais que leur obéir. Mais je n'obéirai pas à ceci. Regardez ! »

Quatre superbes enfants humains étaient étendus sur le sol. Les deux plus petits semblaient des jumeaux ; ils avaient à peu près deux ans. Il y avait aussi une fillette de cinq ans et un garçonnet qui avait à peu près sept ans. Ils avaient les yeux fermés.

Chez tous, une mince ligne rouge le long des tempes et dans leur chevelure révélait qu'on leur avait ôté le cerveau.

B'dikkat, sans se soucier du danger dromozoaire, se tenait à côté de Dame Da et de Mercer et hurlait :

« Vous êtes des humains véritables. Je ne suis qu'un bœuf. Je fais mon devoir. Mais mon devoir ne tolère pas ceci. Ce sont des *enfants.* »

La fraction saine et sage de l'esprit de Mercer accusa le choc et éprouva de l'incrédulité. Il était dur de percevoir de l'émotion, car la super-condamine lavait sa conscience comme une vague immense, rendant chaque chose merveilleuse. La plus grande partie de son esprit, gavée de drogue, lui disait : « Ne serait-il pas agréable d'avoir quelques enfants parmi nous ? » Mais l'intérieur, intact, gardant la notion de dignité qu'il avait eue avant Shayol, murmurait : « C'est un crime pire que ceux que nous avons pu commettre ! *Et c'est l'Empire qui en est coupable !* »

— « Qu'avez-vous fait ? » demanda Dame Da. « Et que pouvons-nous ? »

— « J'ai essayé d'appeler le satellite. Quand ils ont compris de quoi je parlais, ils ont coupé la communication. Après tout, je ne suis pas humain. Le médecin-chef m'a dit de faire mon travail. »

— « Etait-ce le docteur Vomact ? » demanda Mercer.

— « Vomact ? » dit B'dikkat. « Il est mort de vieillesse il y a une centaine d'années. Non, c'est un nouveau docteur qui m'a coupé la communication. Je n'ai pas de sentiments humains mais je suis né sur Terre, de sang terrien. J'ai mes propres émotions. De véritables émotions de bovidé. On ne *peut pas* tolérer cela ! »

— « Qu'avez-vous fait ? »

B'dikkat redressa la tête. Son visage était éclairé d'une détermination qui, même en dehors de la drogue qui les forçait à l'aimer, le faisait ressembler à leurs yeux au père de ce monde. Dévoué, honorable, désintéressé.

Il sourit. « Ils me tueront pour cela, je pense. Mais j'ai déclenché l'Alerte Galactique — *appel à tous les vaisseaux.* »

Dame Da, assise sur le sol, déclara : « Mais ceci n'est prévu que pour une invasion ! C'est une fausse alerte ! » Elle se secoua et se redressa. « Pouvez-vous me couper ces choses, maintenant, au cas où des hommes arriveraient ? Et me trouver une tenue. Avez-vous aussi quelque chose pour combattre les effets de la super-condamine ? »

— « Voilà ce que je désirais ! » cria B'dikkat. « Je n'accepterai pas ces enfants. Vous me confiez le commandement. »

Et, sur le sol de la cabane, il lui tailla le corps jusqu'à lui redonner une apparence humaine.

L'antiseptique corrosif s'élevait comme une fumée dans l'air de la cabane. Mercer trouvait tout cela dramatique et agréable et sommeillait par intervalles. Puis il sentit que B'dikkat s'occupait aussi de lui. B'dikkat ouvrit un long, long tiroir et plaça les pièces amputées à l'intérieur. Le froid qui envahit la pièce révéla que ce devait être un réfrigérateur.

Il les assit tous deux contre la paroi.

« Il m'est venu à l'idée, » dit-il, « qu'il n'existe pas d'antidote pour la super-condamine. Qui pourrait en vouloir ? Mais je peux vous donner les doses d'injection de survie qui sont à bord de mon vaisseau de sauvetage. Elles sont censées ramener une personne à la vie, même après tout ce qui a pu lui arriver au cours d'un séjour dans l'espace. »

Il y eut un sifflement au-dessus d'eux. B'dikkat brisa une vitre d'un coup de poing, passa la tête au dehors et regarda l'air.

« Restez ici, » cria-t-il.

Un engin toucha le sol avec un bruit mat. Des portes sifflèrent. Mercer se demanda ce qui pouvait pousser quelqu'un à débarquer sur Shayol. Lorsque les visiteurs entrèrent, il vit que ce n'étaient pas des êtres mais des Robots des Douanes qui pouvaient se déplacer à des vitesses impossibles aux hommes. L'un d'eux portait l'insigne d'inspecteur.

— « Où sont les envahisseurs ? »

— « Il n'y a pas d'... » commença B'dikkat.

Dame Da, campée dans une attitude princière malgré sa nudité, déclara d'une voix parfaitement claire : « Je suis l'ex-impératrice, Dame Da. Me connaissez-vous ? »

— « Non, madame, » dit l'inspecteur-robot. Il paraissait aussi mal à l'aise qu'un robot peut l'être. Sous l'influence de la drogue, Mercer pensa que ce serait agréable d'avoir de gentils robots comme compagnons, sur Shayol.

— « Je déclare qu'il y a Première Urgence, dans les termes anciens. Comprenez-vous ? Mettez-moi en communication avec les Seigneurs des Instruments. »

— « Nous ne pouvons... » dit l'inspecteur.

— « Vous le pouvez, » dit Dame Da.

L'inspecteur acquiesça.

Dame Da se tourna vers B'dikkat. « Donnez-nous ces injections, à Mercer et à moi, maintenant. Puis remettez-nous dehors afin que les dromozoaires réparent ces cicatrices. Vous nous ramènerez dès que la communication sera établie. Enveloppez-nous dans des couvertures si vous n'avez pas de vêtements pour nous. Mercer supportera la douleur. »

— « Oui, » dit B'dikkat. Il évitait de regarder les quatre enfants aux yeux clos.

L'injection de survie fut plus brûlante que du feu. Elle devait être capable d'enrayer les effets

de la super-condamine, car B'dikkat les fit sortir directement par la fenêtre afin de gagner du temps. Les dromozoaires, sentant qu'ils avaient besoin d'eux pour être cicatrisés, jaillirent à leur rencontre.

Cette fois, la super-condamine demeura inopérante. Mercer ne cria pas mais il s'appuya contre le mur et pleura pendant dix mille ans. Plusieurs heures de durée objective.

Les Robots des Douanes prenaient des clichés. Les dromozoaires se ruaient sur eux, en véritables essaims parfois, mais sans résultat.

Mercer entendit la voix du communicateur appeler B'dikkat à l'intérieur de la cabane. « Satellite de Chirurgie appelle Shayol ! B'dikkat, mettez-vous en ligne ! »

Celui-ci, manifestement, ne répondait pas.

Il y eut quelques exclamations étouffées dans l'autre communicateur, celui que les robots avaient amené dans la pièce. Mercer était certain que la machine à vision était en train de fonctionner et que des gens, sur d'autres mondes, contemplaient pour la première fois Shayol.

B'dikkat franchit le seuil. Il avait déchiré les cartes de navigation de son vaisseau de sauvetage. Il en recouvrit leurs corps.

Mercer s'aperçut que Dame Da procédait à quelques rectifications dans sa tenue et que, soudain, elle semblait une personne très importante.

Ils regagnèrent l'intérieur.

B'dikkat murmura, comme saisi de terreur : « Nous avons atteint les Instruments et un Seigneur des Instruments va vous parler. »

Mercer ne pouvait rien faire. Il s'assit dans un coin et attendit. Dame Da, sa peau de nouveau intacte, se tenait au centre de la pièce, pâle et nerveuse.

Une fumée intangible, inodore, se répandit. Elle s'épaissit. Le communicateur était prêt.

Un visage humain apparut.

Une femme, habillée de façon tout à fait classique, contemplait Dame Da.

— « Vous êtes sur Shayol. Vous êtes Dame Da. Vous m'avez demandée. »

Dame Da désigna les enfants sur le sol. « Ceci ne peut pas se produire, » dit-elle. « Ce lieu est un lieu de châtiment, selon les Instruments et l'Empire. Mais nul n'a jamais mentionné d'enfants. »

La femme, sur l'écran, regarda les enfants.

— « Ceci est l'œuvre d'un dément ! » cria-t-elle.

Elle regarda Dame Da d'un air accusateur. « Etes-vous impériale ? »

— « J'ai été impératrice, madade, » dit Dame Da.

— « Et vous autorisez cela ! »

— « L'autoriser ? » cria Dame Da. « Je n'ai rien à y voir. » Ses

yeux s'agrandirent. « Je suis moi-même prisonnière. Ne comprenez-vous pas ? »

— « Non, je ne comprends pas, » dit la femme.

— « Je suis un spécimen, » poursuivit Dame Da. « Regardez le groupe qui est au dehors. J'en faisais partie il y a quelques heures. »

— « Ajustez-moi, » dit la femme à B'dikkat. « Je veux voir ce groupe. »

L'image de son corps immobile et droit fut projeté en un éclair au centre du groupe.

Dame Da et Mercer observaient. Ils virent l'image perdre sa raideur et sa dignité. La femme leva un bras pour demander de revenir à la cabane. B'dikkat la ramena dans la pièce.

« Je vous dois des excuses, » dit l'image. « Je suis Dame Johanna Gnade. Je fais partie des Seigneurs des Instruments. »

Mercer s'inclina, perdit l'équilibre et dut se redresser. Dame Da accueillit les présentations avec un signe de tête royal.

Les deux femmes se regardèrent.

— « Vous allez enquêter, » dit Dame Da. « Et quand ce sera fini, tuez-nous tous, je vous prie. Avez-vous entendu parler de la drogue ? »

— « N'en parlez pas, » dit B'dikkat. « Ne mentionnez même pas son nom par le communicateur. C'est un secret des Instruments. »

— « Je représente les Instruments, » dit Dame Johanna. « Souffrez-vous ? Je ne pensais pas qu'un seul d'entre vous put être encore en vie. J'avais entendu parler des banques chirurgicales de cette planète extérieure, mais je pensais que les robots se chargeaient du travail. Qu'ils utilisaient des fragments humains et y pratiquaient des greffes. Y a-t-il d'autres personnes avec vous ? Qui commande ? Qui a fait cela aux enfants ? »

B'dikkat s'avança. Il ne s'inclina pas. « C'est moi qui commande. »

— « Vous êtes un sous-être ! » cria Dame Johanna. « Vous êtes une vache ! »

— « Un taureau, madame. Ma famille est congelée sur Terre et, avec mille ans de service, je gagnerai sa liberté et la mienne. Pour vos autres questions, madame : je fais tout le travail. Les dromozoaires ne m'affectent pas beaucoup, bien que, de temps à autre, je sois obligé de couper certaines parties de mon corps. Je les jette ensuite. Elles ne vont pas à la banque. Connaissez-vous les règlements secrets de cet endroit ? »

Dame Johanna parla à quelqu'un qui se trouvait derrière elle, sur un autre monde. Puis elle regarda B'dikkat et ordonna : « Ne nommez pas la drogue et n'en parlez pas. Parlez-moi du reste. »

— « Nous avons ici, » dit très

posément B'dikkat, « treize cent vingt-et-une personnes qui fournissent encore de nouvelles parties après implantation dromozoaire. Sept cents autres, parmi lesquelles le Capitaine Alvarez, ont été absorbées par la planète au point de ne plus être utiles. L'Empire a fait de ce monde le degré final du châtiment. Mais les Instruments ont donné des ordres secrets pour un *traitement*... » (il accentua le mot de façon étrange, faisant allusion à la super-condamine) « qui devait combattre le châtiment. L'Empire nous fournit les condamnés. Les Instruments distribuent le matériel chirurgical. »

Dame Johanna leva la main droite, en un geste de pitié. Elle regarda tout autour de la pièce. Ses yeux revinrent à Dame Da. Peut-être se demandait-elle par quel prodige Dame Da restait encore debout alors que les deux drogues, la super-condamine et l'injection de survie, luttaient dans son sang.

— « Vous pouvez maintenant vous reposer. Je puis vous assurer que tout le possible va être fait. L'Empire a pris fin. L'Accord Fondamental, par lequel les Instruments abandonnaient le pouvoir à l'Empire il y a mille ans, a été annulé. Nous ignorions votre existence. Nous vous aurions découverts avec le temps, mais je suis navrée que nous ne l'ayons pas fait avant. Y a-t-il quelque chose que nous puissions pour vous, dès maintenant ? »

— « Nous avons tout le temps, » dit Dame Da. « Peut-être ne pourrons-nous même pas quitter Shayol, à cause des dromozoaires et du *traitement*. Les premiers pourraient être dangereux. L'autre ne doit pas être connu. »

Dame Johanna regarda autour d'elle. Quand elle posa les yeux sur lui, B'dikkat tomba sur les genoux et leva les mains en un geste de supplique.

— « Que voulez-vous ? » dit-elle.

— « Pour ceux-ci, » dit B'dikkat en désignant les enfants mutilés. « Faites arrêter cela. Maintenant ! » Il ordonnait, criait presque, et elle accepta cet ordre. « Et, madame... » Il s'arrêta, comme honteux.

— « Oui ? Continuez. »

— « Je ne puis tuer. Ce n'est pas dans ma nature. Travailler, aider, mais pas tuer. Que fais-je avec ceux-ci ? » Il montrait les quatre formes immobiles sur le sol.

— « Gardez-les, » dit-elle. « Gardez-les. C'est tout. »

— « Je ne peux pas. Il est impossible de rester en vie ici. Je n'ai pas de nourriture pour eux. Ils mourront en quelques heures. Et les gouvernements, » ajouta-t-il avec raison, « mettent longtemps, très longtemps à faire les choses. »

— « Pouvez-vous leur donner le *traitement* ? »

— « Non, cela les tuerait si je

le leur donnais avant que les dromozoaires aient fortifié leurs processus métaboliques. »

Le rire de Dame Johanna éclata dans la pièce, un rire proche des larmes. « Idiots, pauvres idiots ! Et je suis moi-même la plus stupide ! Si la super-condamine n'agit qu'*après* les dromozoaires, quelle est l'utilité du secret ? »

B'dikkat, courroucé, se dressa. Il fronça les sourcils mais ne trouva pas les mots qui auraient pu le défendre.

Dame Da, ex-impératrice d'un empire écroulé, s'adressa à l'autre femme avec force et courtoisie : « Mettez-les dehors, afin qu'ils soient touchés. Ils souffriront. Que B'dikkat leur donne ensuite la drogue dès qu'il pensera que cela peut se faire. Je vous demande de me pardonner, Dame... »

Mercer la retint à l'instant où elle tombait.

— « Vous êtes épuisés, » dit Dame Johanna. « Un vaisseau-tempête, avec des troupes puissamment armées à son bord, se dirige vers votre satellite. Les hommes arrêteront le personnel médical et découvriront qui a commis ce crime sur les enfants. »

Mercer se permit d'intervenir. « Punirez-vous le docteur qui est coupable ? »

— « Vous parlez de punir ! » cria-t-elle. « *Vous !* »

— « C'est normal. J'ai été puni pour ma faute. Pourquoi ne le serait-il pas ? »

— « Punir... punir ! » lui dit-elle. « Nous soignerons ce docteur. Et nous vous soignerons aussi, si nous le pouvons. »

Mercer commença à pleurer. Il pensait aux océans de bonheur que la super-condamine lui avait apportés, faisant oublier la hideuse souffrance et les difformités de Shayol. N'y aurait-il plus jamais de piqûre ? Il ne pouvait songer à ce qu'était la vie ailleurs. Pouvait-il exister autre chose que B'dikkat arrivant tendrement avec ses couteaux ?

Il leva son visage ruisselant de larmes vers Dame Johanna Gnade et les mots jaillirent de sa bouche. « Dame, nous sommes tous fous, ici. Je ne pense pas que nous désirions partir. »

Elle détourna le visage, envahie d'une immense pitié. Lorsqu'elle parla de nouveau, elle s'adressa à B'dikkat.

— « Vous êtes sage et bon, même si vous n'êtes pas un être humain. Donnez-leur toute la drogue qu'ils peuvent désirer. Les Instruments décideront ce qu'il convient de faire de vous tous. Je ferai surveiller votre planète par des robots-soldats.

» N'auront-ils rien à craindre, homme-bovidé ? »

B'dikkat n'aimait pas la façon dont elle lui parlait mais il ne s'en offensa pas. « Les robots ne risquent rien, madame ; mais les dromozoaires vont être excités

s'ils ne peuvent les nourrir et les soigner. Envoyez-en le moins possible. Nous ignorons comment les dromozoaires vivent et meurent. »

— « Le moins possible, » murmura-t-elle. Elle leva la main pour donner un ordre à un technicien, à d'inimaginables distances de là. La fumée inodore s'éleva et l'image disparut.

Une voix aiguë et aimable s'éleva. « J'ai réparé la fenêtre. » C'était un des Robots des Douanes. B'dikkat le remercia d'un air absent. Il accompagna Mercer et Dame Da jusqu'au seuil. Quand ils sortirent, les dromozoaires se jetèrent sur eux. Cela n'avait pas d'importance.

B'dikkat sortit à son tour, portant les quatre enfants dans ses mains gigantesques et tendres. Il déposa les petits corps sur le sol devant la cabane. Il les regarda se tordre sous l'assaut des dromozoaires. Mercer et Dame Da virent que ses yeux bruns de ruminant étaient bordés de rouge et que des larmes coulaient sur ses énormes joues.

Heures ou siècles.

Qui aurait pu faire la différence ?

Le groupe revint à sa vie habituelle. Les intervalles entre les piqûres étaient seulement plus courts. L'ex-commandant Suzdal refusa l'injection quand il apprit les nouvelles. Partout où cela lui était possible, il suivait les Robots des Douanes tandis qu'ils prenaient des photos, prélevaient des échantillons de sol et comptaient les corps. Ils furent particulièrement intéressés par la montagne qui était le Brave-Capitaine Alvarez et ne purent décider s'il s'agissait ou non de vie organique. La montagne semblait réagir à la super-condamine mais ils ne découvrirent aucune trace de sang et ne perçurent aucun battement de cœur. L'humidité créée par les dromozoaires semblait remplacer tous les processus vitaux.

5

Et puis, de bonne heure, un matin, le ciel s'ouvrit.

Les vaisseaux atterrirent, les uns après les autres. Des gens en sortirent, habillés.

Les dromozoaires ignorèrent les nouveaux venus. Mercer, qui était en pleine félicité, assaya de comprendre pourquoi jusqu'au moment où il comprit que les vaisseaux étaient chargés de machines de communications. Les « gens » n'étaient que des robots ou des images de personnes qui se trouvaient en d'autres lieux.

Les robots rassemblèrent rapidement le groupe. En se servant de véhicules sur roues, ils amenèrent des centaines d'êtres privés d'esprit jusqu'à l'aire d'atterrissage.

Mercer reconnut une voix. C'était celle de Dame Johanna Gna-

de. « Agrandissez-moi, » ordonna-t-elle.

Sa forme se dilata jusqu'à atteindre le quart de la taille d'Alvarez. Sa voix devint plus forte.

« Eveillez-les tous, » ordonna-t-elle.

Les robots passèrent parmi eux, les arrosant d'un gaz à la fois fétide et agréable. Mercer sentit son esprit s'éclaircir. La super-condamine se faisait toujours sentir dans ses nerfs et ses veines, mais sa zone corticale était libérée. Il pensait clairement.

« Voici, » cria la voix passionnée de l'immense Dame Johanna, « le jugement des Instruments concernant la planète Shayol.

» Premièrement : l'approvisionnement chirurgical se poursuivra et les dromozoaires ne seront pas détruits. Des fragments de corps humains seront laissés ici et les pousses seront recueillies par des robots. Aucun humain ou homuncule ne vivra plus jamais ici.

» Deuxièmement : le sous-homme B'dikkat, d'origine bovine, sera récompensé par un retour immédiat sur Terre. Il recevra deux fois le salaire auquel il a droit pour ses mille ans de service. »

La voix de B'dikkat, non amplifiée, était pourtant presque aussi forte que celle de Dame Johanna : « Dame ! Dame ! »

Elle baissa les yeux sur lui. Le corps énorme de B'dikkat arrivait à la hauteur de ses chevilles. Elle demanda d'un ton très neutre : « Que voulez-vous ? »

— « Laissez-moi d'abord achever ma tâche, » cria-t-il afin que tous pussent l'entendre. « Laissez-moi m'occuper de ces gens. »

Les spécimens qui avaient encore un esprit écoutaient attentivement. Les autres, ceux qui n'avaient plus de cerveau, essayaient de creuser le sol de leurs puissantes griffes pour retourner dans la terre douce de Shayol. Dès que l'un d'eux commençait à disparaître, un robot le saisissait par un membre et le ramenait à la surface.

— « Troisièmement : une céphalectomie sera pratiquée sur toute personne dont le cerveau ne peut plus être récupéré. Les corps seront laissés ici. Les têtes seront emmenées pour être tuées de la meilleure façon possible, probablement par une injection massive de super-condamine. »

— « La dernière ration, » murmura le Commandant Suzdal qui se tenait à côté de Mercer. « C'est très bien ainsi. »

— « Quatrièmement : il a été prouvé que les enfants condamnés étaient les derniers héritiers de l'Empire. Un administrateur trop zélé les avait envoyés ici pour éviter qu'ils ne commettent une trahison plus tard. Le docteur a obéi sans question. Le dirigeant et le docteur seront traités, et leurs souvenirs seront effacés afin qu'ils n'éprouvent plus ni honte ni peine pour ce qu'ils ont fait. »

— « Ce n'est pas juste, » cria le demi-homme. « Ils devraient

être punis comme nous l'avons été ! »

Dame Johanna Gnade le regarda. « Les châtiments sont finis. Nous vous donnerons tout ce que vous souhaitez sauf la souffrance d'un autre. Je poursuis :

» Cinquièmement : étant donné qu'aucun d'entre vous ne souhaite reprendre sa vie antérieure, vous serez emmenés jusqu'à une planète voisine. Elle ressemble à Shayol mais en beaucoup mieux. Il n'y a aucun dromozoaire. »

A ces mots, un grondement s'éleva du groupe. Les gens criaient, pleuraient, juraient et appelaient. Ils voulaient tous les piqûres et, s'il leur fallait rester sur Shayol pour les avoir, ils resteraient.

« Sixièmement, » dit l'image géante de la Dame, couvrant leurs clameurs de sa voix forte mais féminine, « vous n'aurez pas de super-condamine sur votre nouvelle planète parce que, sans dromozoaires, cela vous tuerait. Mais vous aurez des bonnets. *Souvenez-vous des bonnets.* Nous essayerons de vous soigner et de refaire de vous des êtres humains. Mais si vous abandonnez, nous ne vous forcerons pas. Les bonnets sont très puissants. Avec une assistance médicale, vous pouvez vivre de nombreuses années en les portant. »

Le silence tomba sur le groupe. Chacun essayait de comparer les bonnets électriques qui avaient stimulé un jour leurs lobes de plaisir avec la drogue qui les avait noyés dans le bonheur un millier de fois. Leurs murmures formèrent une sorte d'assentiment.

« Avez-vous des questions ? » demanda Dame Johanna.

— « Quand aurons-nous les bonnets ? » demandèrent plusieurs êtres. Et certains étaient assez humains pour rire de leur propre impatience.

— « Bientôt, » dit-elle d'un ton rassurant, « très bientôt. »

— « Très bientôt, » ajouta B'dikkat en écho. Il assumait son rôle à nouveau, bien qu'il ne fût plus sous contrôle.

— « Une question, » cria Dame Da.

— « Dame... ? » demanda Dame Johanna, en donnant à l'ex-impératrice le titre qui lui était dû.

— « Aurons-nous le droit de nous marier ? »

Dame Johanna parut étonnée. « Je ne sais pas. » Elle sourit. « Je ne crois pas que rien s'y oppose. »

— « Je désire cet homme, Mercer, » dit Dame Da. « Au plus fort de la drogue et de la souffrance, il était le seul qui tentait encore de penser. Puis-je l'avoir ? »

Mercer trouvait le procédé arbitraire mais il était si heureux qu'il ne dit rien. Dame Johanna le fixa, puis inclina affirmativement la tête. Elle leva les bras en un geste qui était une bénédiction et un adieu.

Les robots commencèrent à sé-

parer les deux groupes. Le premier partit dans un vaisseau bruissant vers un nouveau monde, de nouveaux problèmes et de nouvelles vies. L'autre groupe, dont les membres essayaient de ramper dans la poussière, fut rassemblé pour l'ultime hommage que les hommes pouvaient rendre à leur humanité.

B'dikkat, abandonnant tout le monde, traversa la plaine avec sa bouteille, pour aller donner une dose particulièrement importante de plaisir à l'homme-montagne Alvarez.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : A planet named Shayol.

PROJET ÉTERNITÉ

par ROBERT SHECKLEY

Enfin l'éternité à portée de la main ! Le vieux rêve de jouvence... Mais il y avait des facteurs imprévus.

L'ENJEU était si important que Charles Dennison n'aurait jamais dû faire preuve de négligence. Un inventeur ne peut se permettre d'être négligent, surtout lorsque son invention a de la valeur et peut être brevetée. Il y a trop de mains prêtes à saisir ce qui appartient aux autres, trop d'hommes qui se repaissent des créations des innocents.

Une légère paranoïa eût été fort utile à Dennison, mais ce trait caractéristique des inventeurs lui faisait défaut. Et il ne mesura pas l'étendue de sa négligence jusqu'au moment où une balle, tirée par une arme à silencieux, vint égratigner un mur de granit à moins de dix centimètres de sa tête.

Il comprit alors. Mais il était trop tard.

Son père lui avait laissé une fortune plus que suffisante. Il avait été à Harvard, avait servi un

temps dans la Marine puis avait poursuivi ses études au M.I.T. [1]. Depuis l'âge de trente-deux ans, il s'était lancé dans la recherche privée, travaillant dans son petit laboratoire de Riverdale, état de New York. Son domaine était la biologie des plantes. Il publia plusieurs rapports et vendit un nouvel insecticide à une compagnie d'aménagement. Les droits lui permirent d'accroître ses dépenses.

Dennison aimait travailler seul. Cela convenait à son tempérament qui était austère quoique amical. Deux ou trois fois par an, il se rendait à New York voir une pièce ou un film et boire un peu plus que de coutume. Ensuite, satisfait, il retournait à sa solitude. C'était un célibataire et il semblait destiné à le rester.

Peu après son quarantième anniversaire, Dennison tomba sur un problème complexe qui le conduisit à une branche différente de la biologie. Il suivit la piste, s'y attacha et la transforma lentement en hypothèse. Après trois nouvelles années, un coup de chance lui fournit la preuve finale.

Il avait inventé une drogue de longévité très efficace. Elle ne protégeait pas de la mort violente. Néanmoins, à part cela, on pouvait vraiment l'appeler sérum d'immortalité.

Maintenant, il devait faire attention. Mais ses années de vie solitaire avaient rendu Dennison indifférent aux gens et à leurs desseins. Il se souciait peu du monde qui l'entourait. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que le monde n'était pas aussi indifférent à son égard.

Il ne pensait qu'à son sérum. Il avait de la valeur et il pouvait le faire breveter. Mais était-ce le genre de chose que l'on peut révéler ? Le monde était-il prêt pour la drogue d'immortalité ?

Il n'avait jamais aimé ce genre de spéculation. Mais, depuis la bombe atomique, beaucoup de savants se trouvaient obligés de se pencher sur l'éthique de leur profession. C'est ce que fit Dennison, et il décida que l'immortalité était inévitable.

Tout au long de son existence, l'humanité avait tourné et retourné les secrets de la nature, essayant de découvrir comment marchaient les choses. Si un homme avait découvert le feu ou le levier, la poudre à canon, la bombe atomique ou l'immortalité, un autre homme pouvait faire de même. L'homme devait connaître tous les secrets de la nature et il n'y avait pas moyen de l'en empêcher.

Armé de cette philosophie banale mais rassurante, Dennison rangea ses notes et ses formules dans une serviette, glissa une bouteille de quelques centilitres du produit dans la poche de sa veste et quitta son laboratoire de Riverdale. Le soir venait déjà. Il pensait passer

(1) Massachussets Institute of Technology.

la nuit dans un bon hôtel, aller au cinéma puis gagner le Bureau des Brevets à Washington le jour suivant.

Dans le métro, il se plongea dans un journal. Il ne fit pas attention aux hommes assis à ses côtés. Il ne les remarqua que lorsque celui qui se trouvait à sa droite lui appuya un objet dur entre les côtes.

Dennison baissa les yeux et vit le museau court d'un petit automatique contre son flanc. L'arme était dissimulée aux regards par un journal.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Dennison.

— « Donnez, » dit l'homme.

Dennison fut abasourdi. Comment quelqu'un pouvait-il être au courant de sa découverte ? Et comment pouvait-on oser la lui dérober dans un wagon de métro ?

Puis il comprit qu'ils n'en voulaient probablement qu'à son argent.

— « Je n'ai pas beaucoup sur moi, » dit-il d'une voix rauque en cherchant son portefeuille.

L'homme qui était à sa gauche se pencha et tapota la serviette. « Pas l'argent, » dit-il. « Le truc d'immortalité. »

De quelque façon incompréhensible, ils savaient. Que se passerait-il s'il refusait de leur donner la serviette ? Oseraient-ils tirer dans le métro ? L'arme était de très petit calibre. Le bruit pourrait n'être même pas perçu dans le grondement du métro. Et ils pensaient sans doute que la valeur de ce que possédait Dennison justifiait un tel risque.

Il leur jeta un regard rapide. Ils étaient d'apparence grave, digne, habillés de façon presque sinistre. Quelque chose, dans leurs vêtements, éveilla chez lui une réminiscence déplaisante, mais il n'avait pas le temps de préciser ce souvenir. L'automatique pointait douloureusement contre ses côtes.

Le métro atteignait une station. Dennison jeta un coup d'œil à l'homme qui était à sa gauche et vit scintiller une minuscule seringue.

De nombreux savants, lorsqu'ils sont plongés dans leurs pensées, ont des réactions lentes. Mais Dennison avait été officier de tir dans la Marine et avait eu sa part d'action. Au diable ! se dit-il, il n'allait pas leur donner si facilement son invention.

Il bondit de son siège et l'aiguille traversa la manche de son pardessus, manquant de peu son bras. Il brandit sa serviette vers l'homme à l'automatique et le coin de métal atteignit celui-ci en plein front. Les portes s'ouvrirent et il s'élança en courant devant un employé éberlué, gagna l'escalier puis la rue.

Les deux hommes se lancèrent à sa poursuite, l'un d'eux perdant du sang au front. Dennison cou-

rait, cherchant éperdument un agent.

Derrière lui, les deux hommes se mirent à crier : « Arrêtez-le ! Au voleur ! Police ! Police ! Arrêtez cet homme ! »

Apparemment, ils étaient prêts à affronter la police et à déclarer que la serviette et la bouteille leur appartenaient. Ridicule ! Pourtant, l'indignation qui perçait dans leurs cris troublait Dennison. Il redoutait un scandale.

La présence d'un agent eût été préférable, pourtant. La serviette contenait la preuve de son identité. Son nom était même gravé à l'extérieur. Un simple coup d'œil suffirait à fixer n'importe qui...

Il surprit un reflet métallique sur la serviette et, tout en courant, il regarda de plus près. Il fut surpris de découvrir une plaque de métal fixée sur la languette à l'endroit où il y avait eu son nom. L'homme qui s'était trouvé à sa gauche avait dû faire cela quand il avait tapoté la serviette.

Dennison tira sur la plaque, mais elle ne bougea pas.

L'inscription disait : *Propriété d'Edward James Flaherty, Institut Smithfield.*

Après tout, un agent n'était peut-être pas tellement nécessaire...

Mais le problème demeurait académique car Dennison n'apercevait pas un seul agent dans cette rue populeuse du Bronx. Les gens s'écartaient sur son passage, bouche bée, ne cherchant ni à l'aider ni à l'arrêter. Mais les hommes derrière lui hurlaient toujours : « Arrêtez-le ! Au voleur ! Arrêtez-le ! »

Tout le quartier était en alerte. La foule, comme une lourde bête, se décidait à agir à regret. Les gens esquissèrent quelques mouvements vers Dennison, stimulés par les cris d'indignation de ses poursuivants.

A moins de renverser l'opinion, il risquait de voir quelque bonne âme l'arrêter bientôt. Dennison surmonta sa honte et sa dignité et cria : « Aidez-moi ! Ils essayent de me voler ! Arrêtez-les ! »

Mais sa voix ne recélait pas assez d'indignation morale, il lui manquait la conviction absolue et le ton perçant de ses poursuivants. Un jeune homme vigoureux s'avança pour lui barrer la route, mais au dernier moment une femme le tira en arrière.

— « Ne te mêle pas de ça, Charley. »

— « Pourquoi quelqu'un n'appelle-t-il pas un flic ? »

— « Ouais, où sont les flics ? »

— « J'ai entendu dire qu'il y avait un grand incendie dans la 178e Rue. »

— « Nous devons arrêter ce type. »

— « Je suis prêt, si vous êtes prêt. »

Dennison eut soudain le chemin barré par quatre jeunots à l'allure sinistre, en blouson noir de moto-

cycliste et bottes. Ils étaient excités par la perspective d'une petite action et ravis de la chance qu'ils avaient de frapper quelqu'un au nom de l'ordre et de la loi. Dennison les aperçut, bifurqua brusquement et traversa la rue. Un autobus fonça sur lui.

Il l'évita d'un bond, tomba, se releva et repartit en courant.

Ses poursuivants furent retardés par le flot dense de la circulation. Leurs voix aiguës s'estompèrent comme Dennison tournait dans une rue perpendiculaire. Il la suivit jusqu'au bout puis en emprunta une autre.

Il se retrouva dans un quartier de grands immeubles d'habitation. Ses poumons étaient comme une fournaise et tout son côté gauche lui semblait en contact avec du fer rouge. Il n'avait d'autre recours que de se reposer.

C'est à cet instant que la première balle, tirée par une arme à silencieux, égratigna le mur de granit à moins de dix centimètres de sa tête. C'est à cet instant que Dennison réalisa pleinement sa négligence.

Il sortit la bouteille de sa poche. Il avait espéré procéder à de nouvelles expériences avant d'utiliser le sérum sur un être humain. Mais à présent il n'avait pas le choix.

Il ôta le bouchon et avala le contenu.

Immédiatement, il se remit à courir à l'instant où une deuxième balle écorchait le mur de granit. Les grands immeubles s'étendaient à l'infini devant lui, silencieux et étrangers. Il n'y avait aucun passant dans les rues. Il n'y avait que Dennison qui ralentissait maintenant, longeant les façades immenses et nues.

Une grande voiture noire arriva derrière lui, son projecteur fouillant les portes et les allées. Etait-ce la police ?

— « C'est lui ! » cria la voix aiguë d'un de ses poursuivants.

Il plongea dans une allée étroite entre les immeubles, courut jusqu'à son extrémité, puis s'arrêta devant l'autre rue. Il y avait deux voitures dans cette rue, à chaque bout. Leurs phares étaient braqués vers l'avant et elles se déplaçaient lentement afin de le prendre au piège au milieu. A présent, l'allée était illuminée par les phares de la première voiture. Il était cerné.

Dennison courut vers l'immeuble le plus proche et poussa la porte. Elle était fermée. Les deux voitures étaient presque à sa hauteur. Et, en les regardant, il se remémora la déplaisante réminiscence qu'il avait eue.

Les deux voitures étaient des corbillards automobiles.

Les hommes du métro, avec leur visage grave, leurs habits sombres et leur cravate serrée, leurs voix aiguës et indignées... ils lui avaient rappelé des entrepreneurs de pompes funèbres. Et ils *étaient* des entrepreneurs de pompes funèbres !

Bien sûr ! Bien sûr ! Les compagnies pétrolières voudraient étouffer l'invention d'un nouveau carburant bon marché qui risquerait de ruiner leur travail. Les corporations sidérurgiques essayeraient d'entraver le développement d'un plastique bon marché plus dur que l'acier...

Et la production du sérum d'immortalité condamnerait les entrepreneurs de pompes funèbres au chômage.

Ses travaux, tout comme ceux de milliers d'autres biologistes, avaient dû être surveillés. Et, quand il avait fait sa découverte, ils étaient déjà prêts.

Les corbillards s'arrêtèrent et des hommes au visage grave, à l'aspect digne, en costume noir et cravate gris-perle, en sortirent et s'emparèrent de lui. La serviette lui fut arrachée des mains. Il sentit le contact d'une aiguille dans son épaule puis, sans le moindre malaise transitoire, il perdit conscience.

Il se redressa dans un fauteuil. Des hommes armés se tenaient de chaque côté. En face de lui, il y avait un petit homme replet, à l'aspect terne, vêtu avec sobriété.

— « Je m'appelle Mr. Bennet, » dit-il. « Je vous demande d'excuser la violence dont vous avez été l'objet, Mr. Dennison. Nous n'avons appris votre découverte qu'au dernier moment et, bien sûr, il nous a fallu improviser. Les balles n'étaient destinées qu'à vous effrayer et à vous retarder. Vous tuer n'était pas dans nos intentions. »

— « Vous désirez seulement me voler mon invention, » dit Dennison.

— « Pas du tout, » rétorqua Mr. Bennet. « Le secret de l'immortalité est en notre possession depuis un certain temps. »

— « Je vois. Vous voulez donc empêcher la divulgation de l'immortalité afin de sauvegarder votre sale travail de croque-morts ! »

— « Ce point de vue n'est-il pas assez naïf ? » demanda Mr. Bennet en souriant. « En vérité, mes associés et moi ne *sommes pas* entrepreneurs de pompes funèbres. Nous avons choisi ce déguisement afin d'offrir un motif plausible à votre capture, au cas où notre plan aurait échoué. Dans cette situation, d'autres auraient pensé exactement ce que vous avez pensé, et seulement ceci : que notre intention était de protéger notre profession. »

Dennison fronça les sourcils et attendit, sur ses gardes.

« Nous prenons facilement des déguisements, » poursuivit Mr. Bennet, souriant toujours. « Peut-être avez-vous entendu ces rumeurs au sujet d'un nouveau carburateur supprimé par les compagnies pétrolières, ou d'une nouvelle source de nourriture tenue secrète par les grands fournisseurs d'alimentation, ou d'une nouvelle fibre synthétique détrui-

te en hâte dans l'intérêt des marchands de coton. C'était nous. Et les inventions s'achevèrent là. »

— « Vous essayez de m'impressionner, » dit Dennison.

— « Certainement. »

— « Pourquoi m'empêchez-vous de faire breveter mon sérum d'immortalité ? »

— « Le monde n'est pas encore prêt pour cela, » dit Mr. Bennet.

— « Il n'est pas prêt pour un certain nombre de choses, » remarqua Dennison. « Pourquoi n'avez-vous pas empêché la bombe atomique ? »

— « Nous avons essayé, déguisés en mercenaires au service du charbon et du pétrole. Mais nous avons échoué. Par contre, nous avons réussi dans un nombre de cas surprenant. »

— « Mais, derrière tout ceci, quel est votre but ? »

— « Le bien de la Terre, » dit promptement Mr. Bennet. « Songez à ce qui se passerait si l'on donnait aux gens le véritable sérum d'immortalité. Les problèmes du taux des naissances, de la production alimentaire et de l'espace vital seraient aggravés. La tension monterait, la guerre serait imminente... »

— « Et alors ? » rétorqua Dennison. « Les choses sont ainsi *maintenant*, et *sans* l'immortalité ! De plus, les malédictions ont plu sur chaque découverte. La poudre à canon, la presse à imprimer, la nitroglycérine, la bombe atomique, tout cela était censé détruire la race humaine. Mais l'humanité a appris à s'en servir. Elle le devait ! On ne peut arrêter la pendule. Vous ne pouvez garder les choses secrètes si elles existent, l'humanité doit apprendre à les connaître ! »

— « Oui, d'une manière maladroite, inefficace, catastrophique, » dit Mr. Bennet avec une expression de dégoût.

— « Eh bien, l'Homme est ainsi fait. »

— « Pas s'il est adroitement guidé, » dit Mr. Bennet.

— « Non ? »

— « Certainement pas. Voyez-vous, le sérum d'immortalité apporte une solution au problème de la puissance politique. Une élite permanente et éclairée est de loin la meilleure forme de gouvernement, infiniment meilleure que l'inefficience incohérente des régimes démocratiques. Mais à travers l'histoire, cette élite, qu'elle fût monarchie, oligarchie, dictature ou junte, a toujours été incapable de se perpétuer. Les leaders meurent, les partisans luttent pour le pouvoir et le chaos revient. Avec l'immortalité, cet ultime défaut sera corrigé. Il n'y aura plus de discontinuité dans la direction car les leaders seront toujours là. »

— « Une dictature permanente, » dit Dennison.

— « Oui. Un gouvernement permanent, bienfaisant, choisi soi-

gneusement parmi l'élite et basé sur la possession unique et exclusive de l'immortalité. Historiquement, c'est inéluctable. La seule question est : qui doit prendre le contrôle ? »

— « Et vous pensez que vous devez le prendre ? » demanda Dennison.

— « Bien sûr. Notre organisation est encore réduite, mais très solide. Elle est renforcée par chaque nouvelle invention qui tombe entre nos mains et par chaque savant qui rejoint nos rangs. Notre temps viendra, Dennison ! Nous aimerions vous avoir parmi nous, avec l'élite. »

— « Vous voulez que je me joigne à vous ? » demanda Dennison, stupéfait.

— « Nous le voulons. Notre organisation a besoin d'esprits scientifiques créateurs pour l'aider dans son travail, pour sauvegarder l'humanité d'elle-même. »

— « Ne comptez pas sur moi, » dit Dennison. Son cœur battait très fort.

— « Vous ne vous joindrez pas à nous ? »

— « J'aimerais vous voir tous pendus. »

Mr. Bennet hocha la tête d'un air pensif et plissa les lèvres. « Vous avez pris votre propre sérum, n'est-ce pas ? »

Dennison acquiesça. « Je suppose que cela signifie que vous allez maintenant me tuer ? »

— « Nous ne tuons pas, » dit Mr. Bennet. « Nous attendons simplement. Je pense que vous êtes un homme raisonnable et que vous en arriverez à considérer notre point de vue. Nous en avons pour un moment. Et vous aussi. Emmenez-le. »

Dennison fut conduit jusqu'à un ascenseur qui s'enfonça loin dans les profondeurs du sol. Il suivit un long corridor où des hommes armés étaient alignés. Ils passèrent quatre portes massives. A la cinquième, Dennison fut poussé en avant, seul, et la porte fut verrouillée derrière lui.

Il se trouvait dans un appartement vaste et bien meublé. Il y avait peut-être vingt personnes dans la pièce qui s'avancèrent vers lui.

L'une d'elles était un homme lourd et barbu, ancienne connaissance de collège de Dennison.

— « Jim Ferris ? »

— « C'est exact, » dit Ferris. « Bienvenue dans le Club de l'Immortalité, Dennison. »

— « J'ai lu que tu avais été tué dans un accident d'avion l'année dernière. »

— « J'ai simplement... disparu, » dit Ferris avec un sourire triste, « après avoir inventé le sérum d'immortalité. Tout comme les autres. »

— « Tous ? »

— « Quinze de ces hommes ont inventé le sérum. Les autres sont des chercheurs qui ont réussi dans d'autres domaines. Notre plus ancien membre est le docteur Li qui découvrit le sérum et dis-

parut de San Francisco en 1911. Vous êtes notre dernière recrue. Notre club est probablement le lieu le plus sévèrement gardé sur Terre. »

— « 1911 ! » s'écria Dennison. Le désespoir l'envahit et il se laissa tomber lourdement sur une chaise. « Il n'y a donc aucune possibilité d'être sauvés ? »

— « Aucune. Quatre solutions nous sont offertes, » dit Ferris. « Certains nous quittent et se joignent aux Entrepreneurs de Pompes Funèbres. D'autres se suicident. D'autres encore deviennent fous. Le reste forme notre Club de l'Immortalité. »

— « Pourquoi ? » demanda Dennison d'un ton égaré.

— « Pour sortir d'ici ! » répondit Ferris. « Pour s'échapper et livrer notre découverte au monde. Pour arrêter ces petits dictateurs ambitieux. »

— « Ils doivent être au courant de vos projets. »

— « Bien sûr. Mais ils nous laissent vivre parce que, à de très longs intervalles, l'un d'entre nous abandonne et les rejoint. Et ils ne croient pas que nous puissions jamais nous enfuir. Ils sont bien trop prétentieux. C'est le principal défaut de toutes les grandes élites et leur véritable tare. »

— « Vous avez dit que cet endroit était le plus gardé de la Terre. »

— « C'est vrai, » dit Ferris.

— « Et certains d'entre vous ont tenté de s'enfuir depuis cinquante ans ? Mais il faudrait une éternité pour y parvenir ! »

— « L'éternité, c'est exactement ce dont nous disposons, » dit Ferris. « Mais nous espérons que ce ne sera pas aussi long. Chaque homme qui arrive apporte de nouvelles idées, de nouveaux plans. L'un d'eux doit réussir. »

— « *L'éternité,* » dit Dennison en cachant son visage entre ses mains.

— « Vous pouvez remonter et vous joindre à eux, » dit Ferris avec une note dure dans la voix, « ou vous suicider, ou vous asseoir simplement dans un coin et devenir tranquillement fou. Choisissez. »

Dennison le regarda. « Je dois être honnête avec vous et avec moi-même. Je ne crois pas que nous puissions nous enfuir. Bien plus, je ne pense pas qu'un seul d'entre vous le croie vraiment. » Ferris haussa les épaules.

« D'un autre côté, » poursuivit Dennison, « je pense que c'est une idée sacrément bonne. Si vous me mettez au courant, je ferai mon possible pour le Projet Eternité. Et espérons que leur complaisance continuera. »

— « Elle continuera, » dit Ferris.

Il ne leur fallut pas l'éternité pour s'évader, bien sûr. En cent

trente-sept années, Dennison et ses collègues réussirent à s'échapper et mirent à jour le Complot des Entrepreneurs de Pompes Funèbres. Ceux-ci furent jugés devant la Haute Cour pour rapt, conspiration en vue de renverser le gouvernement et possession illégale de l'immortalité. Ils furent reconnus coupables à toutes les questions et exécutés.

Dennison et ses collègues étaient aussi en possession illégale de l'immortalité, qui est le privilège de notre gouvernement d'élite. Mais la peine de mort ne fut pas prononcée, eu égard au service que le Club de l'Immortalité avait rendu à l'Etat.

Pourtant, cette clémence ne fut pas récompensée. Après quelques mois, les membres du Club de l'Immortalité se cachèrent dans le but avoué de renverser l'Elite Dirigeante et de répandre l'immortalité parmi la masse. Le Projet Eternité, ainsi qu'ils l'appellent, a reçu l'appui d'un certain nombre de dissidents qui n'ont pas encore été appréhendés. Mais on ne peut le considérer comme une menace sérieuse.

Cet acte déviationniste ne ternit en rien la gloire de l'évasion du Club d'entre les griffes des Entrepreneurs de Pompes Funèbres. La façon ingénieuse dont Dennison et ses collègues s'enfuirent de leur prison apparemment inviolable, en se servant seulement d'une boucle de ceinture en acier, d'un filament de tungstène, de trois œufs de poule et de douze corps chimiques qui peuvent être aisément obtenus dans le corps humain, est trop connue pour être répétée ici.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : Forever.

Quel était ce monde, un monde qui n'aidait pas une victime à découvrir si elle avait été assassinée ou s'était suicidée ?

L'HOMME

ILLUSTRÉ PAR EMSH



Le policier consultant se pencha en avant et tapota la petite plaque d'identification posée sur son bureau sur laquelle était inscrit son nom : Val Borgenese.

— « Je suis Val Borgenese. Et vous, qui êtes-vous ? »

Le visiteur secoua la tête et murmura d'une voix indistincte : « Je ne sais pas. »

Borgenese balaya la plaque d'identification d'un revers de main.

— « Il arrive parfois que l'on réussisse avec ce stratagème simpliste mais c'est rare. Ce n'est efficace que sur un nombre très faible de cas. » Il plissa les paupières d'un air songeur. « Un nom, c'est quelque chose de compliqué. C'est comme un vêtement que l'on met et que l'on ôte ; cela permet de reconnaître quelqu'un mais cela ne fait pas partie de soi. C'est la première chose que l'on oublie et la dernière que l'on se remémore. »

L'homme sans nom gardait le silence.

« Essayons les diminutifs, »

SANS MÉMOIRE

par F.L. WALLACE



suggéra Borgenese. « Dites le premier qui vous passera par la tête, même si vous n'êtes pas sûr. Cela pourra être le petit nom que vous donnaient vos parents quand vous étiez enfant. »

L'homme posa sur le policier un regard vide, ferma les yeux puis les rouvrit au bout de quelques instants en bredouillant quelque chose.

— « Comment ? »

— « Putsy, » répéta l'homme d'une voix plus claire. « C'est le seul auquel j'ai pensé... Putsy. »

Borgenese sourit. « C'est un diminutif, je le reconnais, mais nous ne sommes guère plus avancés. Il n'est pas possible de remonter la filière et j'imagine que vous ne désirez pas l'adopter comme patronyme permanent. » Voyant l'expression qui s'était peinte sur les traits de son interlocuteur, il s'empressa d'ajouter : « Mais nous ne renonçons pas si c'est ce que vous craignez. Cela dit, déterminer votre identité n'est pas une tâche aisée. La source d'information majeure est votre propre esprit et vous aviez un âge mental de deux ans quand nous vous avons retrouvé. Le fait que vous vous rappeliez le mot « Putsy » est une indication. »

— « Les empreintes digitales, » fit l'homme d'une voix hésitante. « Ne pouvez-vous pas savoir qui je suis grâce à mes empreintes ? »

— « Voilà un nouvel indice, » commenta le policier. « Pas les empreintes mais le fait que vous y ayez pensé. » Il nota quelque chose. « Il va falloir vérifier ces bandes rééducatives. Il n'est pas exclu qu'elles soient détériorées depuis le temps qu'elles sont en service. Mais je vous le répète : peut-être est-ce simplement votre propre esprit qui rejette le renseignement utile. »

Borgenese interrompit les protestations de son visiteur. « Les empreintes digitales étaient un excellent moyen d'identification au XX[e] siècle mais nous vivons au XXII[e] siècle. »

Le policier consultant se rassit. « Pour l'instant, vous êtes dans le noir. Vous possédez toute une masse d'informations mais vous ne savez pas encore comment les utiliser. Nous avons fait vite : votre cerveau n'a pas eu le temps de les assimiler entièrement et de les mettre en ordre. Parlez-moi de vos problèmes : il arrive parfois que cela aide. »

L'homme passa lentement sa main devant ses yeux.

— « Je ne sais pas si j'en ai. Par quoi voulez-vous que je commence ? »

— « Si vous le voulez bien, c'est moi qui vais parler. Vous me poserez des questions lorsque vous en aurez envie. Cela peut marcher. » Borgenese ménagea une pause avant d'enchaîner :

« On vous a découvert il y a deux semaines dans les Refuges.

Vous savez ce que sont les Refuges ? »

L'homme fit oui de la tête ; le policier continua : « Un abri et de la nourriture pour tous ceux qui le souhaitent ou en ont besoin. Rien de très luxueux, évidemment, mais l'on n'a rien à demander et l'on n'est pas enregistré. On n'a qu'à entrer et l'on a un coin où dormir. Périodiquement, on vous distribue des vivres. C'est l'endroit idéal où mettre les rétros pour se débarrasser d'eux. »

L'homme leva la tête. « Les rétros ? »

— « C'est de l'argot. Le pistolet à rétrogression ionise les tissus animaux, les cellules nerveuses en particulier. Tirez sur un homme à la hauteur des jambes : les nerfs de cette région sont aussitôt vidés de leur énergie, les muscles s'affaissent et le type tombe. Visez la tête après avoir réglé l'arme sur la charge minimale : votre victime perd la mémoire de son passé immédiat. Si vous tirez à charge maximale, elle est ramenée à l'âge mental de l'enfant. Quel âge exactement ? Cela dépend de son état physique et psychique. Il est théoriquement possible de tuer avec un pistolet à rétrogression. On peut en effet ramener le sujet à une étape d'évolution où son organisation nerveuse est encore insuffisante pour entretenir les processus de la vie. Mais la vie est tenace. Dès que l'on atteint les niveaux les plus bas, il faut une dose d'énergie accrue pour éliminer ce qui demeure. En général, celui qui veut se débarrasser de quelqu'un se contente de ramener sa victime à un âge mental oscillant entre un an et quatre ans. C'est pratiquement comme si le rétro, comme on dit, était mort. »

— « C'est donc cela qu'on m'a fait ? Et ensuite, on m'a déposé dans un Refuge... Combien de temps y suis-je resté ? »

Borgenese haussa les épaules. « Qui le saura jamais ? C'est là que réside la difficulté. Un jour ? Deux mois ? Un enfant de deux ou trois ans est capable de s'alimenter tout seul et personne n'est enregistré. De plus, le nettoyage des Refuges est automatique. »

— « Maintenant que vous me le dites, je m'en souviens. Ce qu'il y a, c'est que c'est dur de se rappeler. »

— « La situation est la suivante : nous ne pouvons pas interroger nos archives pour vérifier la date d'une disparition parce que cette date ne nous est connue que dans des limites très élastiques. » Il tapota sur son bureau à l'aide de sa plume. « Puis-je vous poser une question ? »

— « Je vous en prie. »

— « Quel est le nombre d'habitants du système solaire ? »

L'homme réfléchit avec un calme désespéré. « Il y en a de quatorze à seize milliards. »

La réponse parut satisfaire le policier.

— « Exact. Vous commencez à utiliser quelques-unes des informations qui vous ont été injectées. Les principaux centres de population sont la Terre, Mars et Vénus. Mais n'oublions pas Mercure, les satellites de Jupiter, Saturne, les astéroïdes. Nous pouvons essayer d'enquêter pour apprendre d'où vous venez mais il y a tant d'endroits possibles et tant de gens que vous imaginez facilement ce que pourraient donner pareilles investigations. »

— « Il doit quand même exister un moyen, » fit l'homme d'une voix tendue. « Des photos, des empreintes, quelque chose... »

— « Quelque chose... » Borgenese hocha la tête. « Oui, mais probablement pas avant un sérieux bout de temps. Nous devons tenir compte d'un autre facteur, voyez-vous. Cela va vous donner un choc mais il faut que vous regardiez la vérité en face. Ce qui est drôle, c'est que c'est précisément maintenant que vous l'affronterez le mieux. »

Il se pencha en arrière.

« Prenez l'individu moyen. Il est bourré d'angoisses secrètes, même si c'est le plus heureux des êtres. Démémorisez-le : ses tensions, ses frustrations disparaissent. C'est toujours apparemment un adulte mais vous avez affaire à une forme vide qui attend d'être remplie. Entre-temps, sa vie organique se poursuit mais ce n'est plus le même homme qu'auparavant. Ses rides s'effacent, son expression se modifie radicalement, de nouvelles cellules se créent ici et là. Comprenez-vous ce que cela veut dire ? »

L'homme plissa le front.

— « Je suppose que personne n'est capable de me reconnaître ? »

— « Exact. Et ce n'est pas seulement votre visage qui change. Vous pouvez aussi grandir — mais en aucun cas rapetisser. Si vos cheveux étaient gris, ils peuvent devenir noirs quoique le processus soit unilatéral. »

— « Je suis donc également plus jeune ? »

— « Oui, en un sens, quoiqu'il ne s'agisse nullement d'un processus de rajeunissement. Les tensions que nous subissons tous se dissipent et le corps profite de ce relâchement des contraintes. En général, l'âge apparent est inférieur à l'âge réel du sujet. Un individu dans la force de l'âge paraît de trois à quinze ans plus jeune qu'il ne l'est. Vous semblez avoir environ vingt-sept ans mais il n'est pas impossible que vous soyez, en fait, plus proche de la quarantaine. Vous voyez ? Nous ne saurions même pas sur quel groupe d'âge faire porter les recherches. Même chose en ce qui concerne les empreintes digitales : la rétrogression les altère. Pas beaucoup mais suffisamment pour rendre toute identification impossible. »

L'homme sans nom considéra tour à tour le bureau, Val Borgenese (la cinquantaine, une physionomie placide et sympathique, l'allure d'un conseiller plutôt que d'un policier), la vue qui s'étendait au loin — la ligne des gratte-ciel et les niveaux de circulation aérienne précisément délimités.

Où était sa place dans ce décor ?

— « Je pense que tout cela est inutile, » dit-il tristement. « Vous ne découvrirez jamais mon identité. »

— « Je pense que si, » répondit Borgenese en souriant. « Certes, il n'y a pas grand-chose à faire par la voie directe mais il existe aussi des méthodes détournées. Depuis quinze jours, on vous a fait ingurgiter toutes les connaissances qu'il est possible d'enregistrer sur bandes, et ce dans tous les domaines : la physique, la chimie, la biologie, les maths, l'astrogation, la mécanique... Il vous sera facile de vous souvenir de ce que vous saviez autrefois. Ce n'est pas un apprentissage mais un réapprentissage. Un fait injecté dans votre cerveau peut en réveiller un autre. Il y a des limites, bien sûr, mais, généralement, une personne sort de la phase de rééducation avec un petit peu plus de connaissances que dans son existence antérieure. »

Le policier ouvrit une chemise posée sur son bureau. « Nous vous avons fait passer un certain nombre de tests. Vous n'en connaissiez pas l'objet mais je puis vous communiquer les résultats. »

Lentement, il feuilleta le dossier. « Vous auriez pu être un chef d'entreprise. Votre sens de l'autorité est excellent. Nous avons également constaté que vous êtes en bonne forme physique et que vous avez une réactivité bien coordonnée. Cela peut laisser supposer que vous étiez un athlète ou un sportif. »

Val Borgenese reposa les feuillets. « J'en ai appris plus encore au cours de cette conversation. Votre remarque à propos des empreintes digitales suggère que vous pouvez avoir été un historien spécialisé dans le XXe siècle. Personne d'autre ne peut vraisemblablement savoir que les empreintes digitales ont été jadis un instrument d'identification valable. »

L'homme eut un sourire amer. « Eh bien, je suis un type remarquable ! Homme d'affaires, sportif, historien... N'empêche que je ne sais toujours pas qui je suis. Et que vous ne pouvez m'être d'aucun secours. »

— « Est-ce tellement important ? » demanda doucement le policier. « Vous savez, cela arrive à beaucoup de gens et certains finissent, avec ou sans aide, par retrouver leur identité. Mais il ne s'agit pas d'une banale amnésie. Jamais un démémorisé ne parvient à reprendre son ancienne personnalité. Evidemment, si nous connaissions tous les facteurs qui

font de chacun ce qu'il est... » Il haussa les épaules. « Seulement, cela n'existe pas. Qui sait ce qui détermine le développement individuel ? Cela se passe presque exclusivement au niveau de l'inconscient. Si, dans le meilleur des cas, vous deviez apprendre qui vous étiez, il vous faudrait retrouver pour cela la trace de vos activités passées, de vos relations d'alors, ce qui serait une entreprise laborieuse et de longue haleine. Il est peut-être préférable de repartir à zéro. Vos connaissances actuelles sont aussi nombreuses qu'auparavant à ceci près que votre savoir est à jour, sans erreurs ni déformations. Vous êtes en un certain sens plus jeune, physiquement en meilleur état, moins tendu et moins nerveux. Repartez donc sur nouveau frais. »

— « Mais je n'ai pas de nom. »

— « Choisissez-en provisoirement un. Et, s'il vous convient, vous n'aurez qu'à l'adopter définitivement. »

L'homme réfléchit en silence. Quand il releva la tête, il n'y avait aucun désespoir dans son regard. Mais il n'acceptait pas non plus comme argent comptant tout ce que le policier lui avait dit.

— « Lequel ? » demanda-t-il. « Les seuls noms que je connaisse sont le vôtre et ceux de certains personnages historiques. »

— « C'est voulu. Il n'y a jamais de noms dans les enregistrements rééducatifs car cela risquerait de brouiller les cartes. Nous avons tous des milliers d'associations d'idées et le sujet pourrait se prendre par erreur pour quelque savant éminent. D'une façon générale, il n'y a rien à attendre d'un nom qui émerge des profondeurs de l'inconscient. »

— « Alors, que voulez-vous que je fasse ? Si je ne connais aucun nom, comment voulez-vous que j'en choisisse un ? »

— « Nous avons une liste spécialement établie pour cela. Lisez-là lentement et avec attention. Quand vous en trouverez un qui vous plaira, prenez-le. Si, par hasard, il évoque des souvenirs en vous — ou, plus exactement, si vous sentez qu'il devrait éveiller des souvenirs alors que votre mémoire demeure rebelle — avertissez-moi. »

L'homme dévisagea le policier. Sa pensée fonctionnait vite mais de façon désordonnée. Il pouvait suivre allégrement tout un enchaînement de raisonnements mais un fait élémentaire le faisait soudain trébucher. Le policier consultant devait savoir de quoi il parlait. Ce n'était pas un cas isolé. La police possédait une ample expérience qui justifiait la technique que Borgenese employait. Et pourtant, l'homme sans nom avait l'intuition que son interlocuteur faisait fausse route mais il était incapable de dire pourquoi ou comment.

— « Je suppose que je dois ac-

cepter votre proposition. Il n'y a rien à faire pour découvrir qui j'étais. »

Borgenese hocha la tête. « En ce qui nous concerne, nous, il n'y a effectivement rien à faire. La réponse gît dans votre propre esprit et vous pouvez plus aisément y accéder que quiconque. Lisez, réfléchissez, observez. Peut-être tomberez-vous sur votre nom. Alors, nous pourrons aller de l'avant. A condition, » ajouta-t-il après une pause, « à condition que vous ayez la détermination d'aller de l'avant. »

Voilà qui était curieux, sortant de la bouche d'un officier de police !

— « Evidemment, je tiens à savoir qui je suis ! » s'exclama l'homme, surpris. « Pourquoi ne le voudrais-je donc pas ? »

— « J'aurais mieux fait de ne pas aborder ce point mais, au fond, autant que vous soyez prévenu. » Borgenese s'agita, mal à l'aise. « Un tiers des cas de pertes d'identité que nous réussissons à résoudre sont volontaires. En d'autres termes, ce sont des suicides. »

Les noms tourbillonnaient dans sa tête longtemps après qu'il en eut choisi un et eut repoussé la liste. Il y en avait de séduisants, il y en avait de bizarres mais il n'en avait rencontré aucun qui eût éveillé un écho en lui. La vie, c'est autre chose qu'une somme de connaissances que l'on peut enregistrer sur bande. Autre chose qu'un nom à choisir. C'est aussi une expérience et l'expérience faisait défaut à l'homme sans nom. Il y avait seulement deux semaines que l'univers des réactions individuelles s'était ouvert à lui : ce n'était pas assez pour lui permettre de savoir ce qu'il souhaitait.

Il s'assit. La pièce où il se trouvait était petite mais confortable. Tant qu'il resterait au centre de rétrothérapie, il ne pourrait pas espérer jouir d'une grande liberté.

Il essaya d'évaluer les possibilités. Il pourrait prendre un emploi et tenter de s'adapter à un quelconque mode de vie.

Quelle sorte d'emploi ?

Il possédait les aptitudes normales que requiert l'existence en société mais on ne lui avait découvert aucun don extraordinaire. Il avait l'étoffe d'un chef d'entreprise mais, sans capitaux, cela ne l'amenait nulle part.

Son esprit et son corps étaient vides. En attente. Quoi qu'il fît, d'ici quelques mois le besoin qu'il éprouvait de remplacer les sensations qui lui manquaient serait en partie satisfait.

Plus il méditait, plus il était avide de savoir qui il était. Car, faute de le savoir, il risquerait de se trahir d'une certaine façon en se forgeant de nouvelles impressions, de nouvelles opinions.

Et en admettant le pire... en admettant que ce soit un suicide...

Peut-être était-ce volontairement, en toute connaissance de cause, qu'il avait renoncé à son ancienne existence. Un suicidé calculerait son coup, s'assurerait qu'il lui serait impossible de retrouver la raison l'ayant poussé à sauter le pas. S'il habitait la Terre, c'est sur Mars ou sur Vénus qu'il irait pour en finir avec sa vie première et ses déboires. Il y avait des foules de précautions que le premier venu commencerait par prendre.

Mais si ce n'était pas un suicide... alors qui l'avait démémorisé ? Et pourquoi ? Il ne pouvait pas répondre à cette question pour le moment et il n'en avait pas besoin. Quand il aurait retrouvé son identité, peut-être que le motif de sa rétrogression lui apparaîtrait clairement. Sinon, il disposerait au moins d'une base pour mener son enquête.

Si quelqu'un d'autre l'avait démémorisé, volontairement ou par accident, l'inconnu s'était, lui aussi, entouré de précautions. Mais il y avait une différence : en tant que candidat au suicide, il eût été en mesure de se rendre librement là où il désirait refaire sa vie mais un étranger aurait eu quelque difficulté à l'entraîner en un lieu lointain. A supposer que la rétrogression eût été opérée ailleurs, il n'aurait pas été commode de faire voyager un corps inerte et privé de mémoire.

Donc, s'il ne s'agissait pas d'un suicide, il y avait de fortes chances pour que la piste se trouvât ici même. Autant prendre cette hypothèse comme point de départ — il n'en avait pas d'autres.

Il était libre de demeurer indéfiniment au centre de rétrothérapie mais il n'aurait alors qu'une liberté restreinte et cela ne lui convenait pas. D'abord, sortir. Sa décision était prise et il se sentit mieux. Il brancha le communicateur.

Le visage de Borgenese se dessina sur l'écran. Le policier consultant leva la tête.

— « Bonjour ! Alors, avez-vous fait votre choix ? »

— « Je pense que oui. »

— « Bon ! Voyons voir. Peut-être est-il lié d'une manière ou d'une autre à votre passé mais de façon si ténue que nous ne pourrons pas déterminer ce lien. Enfin, c'est toujours quelque chose. Quel est ce nom ? »

— « Luis Obispo. » Et il l'épela.

Le policier fit la moue tout en inscrivant le nom. « Ce n'est pas un nom répandu mais ce n'est pas non plus un nom exceptionnel. L'orthographe du prénom n'est pas très courante mais il doit y avoir d'innombrables Obispo disséminés dans tout le système solaire. »

C'était curieux mais l'homme sans nom se considérait déjà presque comme Luis Obispo. Il voulait être cette personne. « Encore une chose, » dit-il. « Avais-je de

l'argent sur moi quand on m'a retrouvé ? »

— « Vous envisagez de partir ? C'est classique. » Val Borgenese ouvrit son classeur. « Oui, vous aviez de l'argent. Une somme normale. Cela ne vous permettra pas de vous lancer dans les affaires, si c'est à cela que vous songez. »

— « Non, je ne pensais pas à cela. Comment puis-je récupérer cet argent ? »

— « Je pensais bien que ce n'était pas à cela que vous songiez. » Borgenese nota encore quelque chose. « Tout est ici. Vous pouvez passer quand vous voudrez. A propos, vous recevrez l'intégralité des fonds, sans déduction d'aucune sorte. »

C'était une bonne nouvelle.

« Quoi que vous fassiez, » poursuivit Borgenese, « gardez le contact avec nous. Il faudra du temps pour remonter jusqu'à ce nom et il se peut que nous fassions chou blanc. Mais qui sait si quelque chose de significatif ne se dévoilera pas au cours des recherches ? Si vous êtes sérieux, et je crois que vous l'êtes, il sera de votre intérêt de nous donner signe de vie tous les jours ou à peu près. »

— « Je suis sérieux. Comptez sur moi. »

Ses préparatifs furent vite faits. Les vêtements qu'il portait lui avaient été fournis par la police. Tout à fait ordinaires, ils n'éveilleraient aucune curiosité dans la rue. Cela ferait l'affaire jusqu'à ce qu'il puisse se permettre d'améliorer sa garde-robe.

Il alla au bureau pour récupérer son argent. Il y en avait plus qu'il ne l'espérait : un individu moyen ne se promène pas avec une somme pareille dans les poches. Après avoir brièvement médité sur ce point, il signa le reçu et quitta les locaux de la rétrothérapie. Une somme normale, avait dit le policier. Ce n'était pas l'avis de l'homme sans nom.

Arrivé dans la rue que le crépuscule envahissait, il fit halte pour réfléchir et s'éclaircir les idées.

Cette histoire d'argent n'avait peut-être pas une telle importance. Il pouvait s'agir d'une somme normale pour les clients habituels de la rétrothérapie : Borgenese avait précisé qu'une proportion élevée d'entre eux étaient des désespérés. Un amateur de suicide ne demande qu'à repartir à zéro, débarrassé de ses angoisses et de ses frustrations... mais pas sans un sou devant lui. S'il était riche, il garderait son argent sur lui. Ce qu'il en fallait, tout du moins, pour que cela ne lui permette pas de retrouver trace de sa vie antérieure, ce qui anéantirait tout espoir de faire table rase du passé.

Oui, c'était d'une logique parfaite : les suicidés étaient pleins aux as.

Luis Obispo s'interrogea. Voulait-il vraiment découvrir une réalité qu'il se cachait à lui-même comme Borgenese en était mani-

festement convaincu ? Il serra les dents. Oui. Il le voulait. Quoi que le policier pût penser, il y avait d'autres façons d'expliquer qu'il soit en possession d'une somme aussi importante. Il se pouvait par exemple qu'il soit quelqu'un d'important, un homme habitué à brasser de gros capitaux.

Il se remit en marche. La ville où il se trouvait avait une population de quelques centaines de milliers d'habitants et elle était située sur la côte méridionale de la Californie. Depuis plusieurs jours, il avait étudié les cartes de la région et il savait où il allait.

2

L'OBSCURITÉ régnait dans les Refuges. Il ignorait ce qu'il y trouverait mais en tout cas il ne s'était pas attendu à les trouver plongés dans les ténèbres. En réfléchissant, il se rendit compte qu'il n'avait pas étudié la question de façon assez approfondie. La simple existence des Refuges était synonyme d'un niveau économique rudimentaire et assez peu tentateur, même si l'on subvenait gratuitement aux besoins des usagers.

Luis Obispo fit le tour du quartier. On l'avait trouvé dans l'un de ces Refuges. Lequel ? Il l'ignorait. Peut-être aurait-il était préférable de se renseigner avant de venir.

Non. Cela valait mieux ainsi. Il avait la certitude qu'il n'existait quasiment aucun indice consistant dans son dossier. Il devait compter sur lui et sur lui seul — sur son cerveau et sur son corps. Mais pas de la même manière que le commun des mortels. Il était particulièrement sensible aux impressions anciennement enregistrées : la façon dont il s'était rééduqué en était la preuve. Mais il importait de ne pas leur faire violence car il risquerait alors de se fourvoyer. Le plus sage était de se laisser aller à ses réactions naturelles en tâchant de limiter au minimum le rôle de la volonté. Il devrait en principe retrouver sans difficulté le Refuge où la police l'avait récupéré. Ce serait un point de départ pour son enquête.

C'était très joli en théorie mais les faits ne répondirent pas à son attente. Il eut beau faire le tour de la zone des Refuges, nulle réminiscence précise ne s'éveilla en lui.

Il était indispensable d'étudier les lieux de plus près.

Il traversa la rue. Le plan des Refuges était simple : un rectangle de cent cinquante mètres de long sur soixante-quinze de large avec des arbres et des buissons en rangs serrés. Au centre de ce quadrilatère, une construction en forme d'S divisée en une multitude de petites unités d'hébergement.

Luis longea l'une des ailes du bâtiment, tourna le coin, revint sur ses pas. L'obscurité était to-



tale et il supposa que c'était là la raison de son absence de réactions. Mais ses perceptions étaient plus acérées qu'il ne le croyait : entendant une sorte de froissement derrière lui, il se plaqua contre le sol.

Une tache rose naquit, qui effleura la base du mur le plus proche. Elle avait été dirigée sur ses jambes. La peinture se craquela et la tache se dissipa. Luis Obispo s'éloigna précipitamment en roulant sur lui-même.

Quelque chose de sombre le frôla et s'abattit à l'endroit où il était couché trois secondes plus tôt. L'agresseur laissa échapper une exclamation de surprise en constatant qu'il n'y avait personne. Luis poussa un soupir de satisfaction. Il ne s'agissait peut-être là que d'une banale attaque à main armée, mais il ne s'était pas attendu que l'heure de l'action sonnât si vite. Il empoigna la jambe de l'assaillant et l'attira à lui. Un objet dur lui heurta la tempe. Il s'en empara.

La forme de l'arme lui était familière. Une rétrogression était amplement suffisante : il n'avait

nulle envie de remettre ça ! A présent, c'était du bon côté du pistolet qu'il se trouvait ! Physiquement, il surclassait son adversaire. Bandant ses muscles, il écrasa ce dernier sous son poids.

Il s'agissait vraisemblablement d'une femme : même dans l'obscurité, il ne pouvait se tromper en sentant le corps qui se débattait sous le sien.

Elle essayait d'échapper à son étreinte et il dut peser sur elle de toute sa force pour l'immobiliser. Sa robe était déchirée : Luis sentait la peau nue contre sa joue. Il leva le pistolet en le tenant par le canon mais, changea d'avis, interrompit son geste et tâtonna à la recherche d'une lampe. Il n'était pas facile de trouver l'objet tout en maintenant la fille hors d'état de nuire.

— « Sois sage ou gare ! » dit-il d'une voix rauque.

Elle cessa de lutter.

Il trouva la lampe et la braqua sur le visage de la femme. Elle n'était pas vilaine mais ses traits ne lui rappelaient rien. Il dut se forcer pour ne pas détourner les yeux. La robe et les sous-vêtements de la fille étaient en lambeaux.

— « Vous vous êtes assez rincé l'œil comme cela ? » demanda-t-elle sur un ton glacé.

— « Non, si vous tenez à le savoir. » Impossible de feindre l'indifférence : sa voix l'aurait trahi.

Elle cilla sous la lumière dirigée en plein sur elle et s'écria rageusement : « Je savais que vous reviendriez. J'espérais vous avoir la première mais vous êtes trop rapide. » Un tremblement agita ses lèvres mais elle poursuivit : « Cette fois, réglez-moi mon compte définitivement. Je n'ai aucune envie de repasser par les mêmes affres. »

Il la laissa se redresser. Lui aussi tremblait mais pour une tout autre raison. Il abaissa sa lampe.

— « Vous n'avez jamais pensé que vous pouviez vous tromper ? » lui demanda-t-il. « Vous n'êtes pas la seule à qui c'est arrivé. »

Les yeux de la fille clignèrent ; sa vision s'accommodait au nouvel éclairage. Elle tripotait sa robe déchirée qui se refusait à tenir en place. « Vous aussi ? » fit-elle sans manifester la plus légère surprise. « Quand ? »

— « On m'a retrouvé ici il y a deux semaines. C'est la première fois que je reviens. »

— « Un plan... » murmura-t-elle. « Nos actes se conforment toujours à un plan. » Son attitude à l'égard de Luis Obispo avait changé du tout au tout : il suffisait de la regarder pour s'en convaincre. « Moi, » ajouta-t-elle, « cela a duré trois semaines de plus. » Elle se mit sur son séant et se rapprocha de lui. Elle paraissait avoir oublié les préoccupations

qu'elle avait à l'esprit seulement quelques secondes auparavant.

Il se leva et l'aida à se relever. Elle était tout contre lui et ne semblait pas songer à s'écarter. Il y avait là quelque chose dont Borgenese ne lui avait pas parlé et rien dans le programme de réorientation qu'il avait subi ne l'avait préparé aux sensations qu'il éprouvait. Mais c'étaient des sensations qui étaient loin de lui déplaire. Maintenant que la lumière n'était plus dardée sur elle, il ne voyait pas très clairement la jeune femme. Mais leurs deux corps se touchaient presque.

Elle soupira : « Eh bien, nous sommes apparemment dans la même situation. Je me sens seule et j'ai un peu peur. Venez chez moi. Nous bavarderons. »

Il la suivit tandis qu'elle se dirigeait vers une cellule extérieurement identique aux autres. Mais, une fois qu'il y eut pénétré, il se rendit compte qu'elle n'était pas tout à fait semblable. Il ne parvenait pas à déterminer en quoi elle était différente mais il était à peu près certain que ce n'était pas l'abri où il avait été retrouvé.

Cette robe déchirée l'agaçait — bien qu'il n'eût pas envie que la fille la rafistolât. Les bandes de rééducation n'avaient pas été très explicites quant aux beautés du corps féminin mais il avait l'impression qu'il savait ce que cachaient ces omissions.

Prenant conscience du regard ardent dont il la dévorait, elle sourit. Ce n'était pas une invite mais une supplication à laquelle il ne songea pas un instant à se soustraire. Elle se laissa glisser entre ses bras et l'embrassa. Luis Obispo se félicita de ce que le programme de rééducation eut des lacunes : il y a certaines choses qu'un homme doit apprendre par lui-même.

Elle leva les yeux vers lui. « Vous devriez me dire votre nom. Bien que, dans notre cas, cela n'ait pas une grande importance. »

— « Luis Obispo, » répondit-il en resserrant son étreinte.

— « J'ai eu plus de difficultés que vous. Il n'y a que deux jours que je suis parvenue à en choisir un. » Elle l'embrassa à nouveau. Délibérément, presque brutalement. Cela lui donna le temps de délester Luis Obispo du pistolet qu'il avait fourré dans sa poche.

Elle lui enfonça le canon de l'arme dans les côtes.

« Reculez-vous, » ordonna-t-elle. Et elle ne plaisantait pas.

Luis la considéra avec hébétude. Elle était désirable, plus désirable qu'il ne l'avait imaginé, et pour une foule de raisons. Les émotions qu'elle avait extériorisées avaient été réelles, il en était persuadé : elles ne les avaient pas simulées uniquement pour lui subtiliser le pistolet. Mais en une fraction de seconde, elle s'était transformée. L'effort qu'elle fai-

sait afin de rester maîtresse d'elle-même lui durcissait le visage.

— « Qu'est-ce qui vous prend ? » demanda-t-il. Il essayait de parler d'une voix douce mais le résultat était médiocre. La rétrogression avait aiguisé toutes ses réactions.

— « Le nom que j'ai finalement adopté est Luise Obispo, » dit-elle.

Il écarquilla les yeux. Le même que le sien, mis au féminin ! Il n'avait pas osé en espérer autant. C'était un indice. Et cette fille en était un également. Brusquement, et sans aucun cynisme parce que les enregistrements de réorientation avaient été muets sur la notion de « coup de foudre », il se rendait compte qu'elle représentait quelque chose pour lui.

— « Vous êtes peut-être ma femme, » fit-il à tout hasard.

— « N'y comptez pas trop, » répliqua-t-elle avec lassitude. « Il aurait mieux valu que nous fussions des étrangers. Alors, rien n'aurait compté. Tandis que, maintenant, il y a trop de facteurs et je ne peux pas faire un choix. »

— « Il le faut, pourtant. Réfléchissez : nous avons pris le même nom, nous sommes si proches sur tous les plans, nous avons été instantanément attirés l'un par l'autre... »

— « Partez ! » Le pistolet était ferme dans sa main : c'était une menace qu'on ne pouvait traiter par le mépris. Il s'en alla.

C'était idiot de sa part de le forcer à partir, complètement idiot ! Pourquoi ? Luis Obispo n'en savait rien mais il en était persuadé. Hélas, il était incapable de prouver quoi que ce fût et elle n'était pas femme à accepter ses paroles pour argent comptant.

Découragé, il s'adossa au chambranle de la porte. C'était ainsi... La rétrogression l'avait laissé avec un corps adulte et une réceptivité décuplée ; il s'ensuivait un besoin de vivre pleinement. Il savait beaucoup de choses mais le comportement humain était un domaine auquel ne s'étendait pas son savoir.

Il entendait la jeune femme aller et venir dans sa cellule. Elle se mouvait lentement. C'était le contrecoup du choc émotionnel. Il ne s'agissait pas simplement d'un désir sexuel frustré quoique la frustration jouât aussi son rôle. Ils se connaissaient avant : même sans parler du fait qu'ils avaient choisi le même nom, il y avait eu cette attraction immédiate. C'était là une preuve suffisante. Luis Obispo aurait joyeusement fait bon marché de son identité pour connaître toute la vérité sur cette fille. Il aurait dû prendre un autre nom... n'importe lequel eût fait l'affaire.

Ce n'était pourtant pas la première femme qu'il voyait... ou revoyait. Il y avait eu des infirmières, certaines très belles : il ne leur avait prêté aucune attention. Mais Luise Obispo faisait partie de sa vie antérieure — et il ignorait comment elle s'y intégrait. Les réactions étaient présentes

mais tant qu'il n'aurait pas découvert leur raison d'être, il demeurerait insatisfait.

En tournant la tête d'une certaine façon, il pouvait distinguer une lumière. Très faible et, si on ne le savait pas, on pouvait passer sans la remarquer.

Ses premières observations étaient erronées. Il se pouvait que chaque cellule soit occupée et, pour en avoir le cœur net, il faudrait examiner tous les compartiments les uns après les autres.

Il s'étira. Cette femme était un début de piste et cet indice, à lui seul, éclipsait le problème qui se posait à Luis Obispo. Certes, son identité était chose importante mais il pouvait édifier une nouvelle vie sans elle — une nouvelle vie qui, peut-être, ne serait pas pire que celle dont il avait été dépouillé.

Ses réactions étaient-elles hypertrophiées ? Possible mais il ne le croyait pas : cette femme devrait faire partie de sa nouvelle vie.

Il n'avait pas l'équipement requis pour affronter les émotions et s'éloigna en chancelant. Trouvant une cellule vide, il y pénétra et, sans même se donner la peine d'allumer, se jeta de tout son long sur la couchette.

Le lendemain matin, quand il se réveilla, il sut qu'il était déjà venu dans cet alvéole. Dans l'obscurité, il l'avait choisi sans en avoir conscience mais poussé par un instinct infaillible : c'était là qu'il avait été rétrogressé.

C'était là que la police l'avait trouvé.

Sur l'écran, le policier consultant le contemplait d'un air endormi. « J'aimerais bien que vous et vos pareils aient moins de dynamisme, » soupira-t-il. Puis son regard recouvra toute son acuité. « Ainsi, vous l'avez retrouvé du premier coup... »

Obispo le savait lui aussi parce que cet abri différait imperceptiblement de celui de Luise. Oh ! à peine mais c'était suffisant pour qu'il en eût conscience. Le policier devait avoir une mémoire phénoménale pour reconnaître cette cellule particulière parmi les centaines que comptaient les Refuges et qui étaient presque identiques.

Borgenese sourit en voyant son expression. « Non, je n'ai pas une mémoire éidétique si c'est cela que vous pensez. Le poste d'où vous m'appelez porte un numéro que je peux lire sur mon écran. »

Bien sûr, songea Luis Obispo, il fallait bien qu'il y eût un repère de ce genre. « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'était ce compartiment-là avant que je ne le retrouve ? »

— « Nous étions certains que vous mettriez la main dessus sans aide. C'est généralement comme cela avec les démémorisés récents. Notre objectif est de vous faire récupérer votre personnalité. Si

nous savions qui vous étiez, nous serions en mesure d'établir un programme pour accélérer le processus. En fait, si nous vous aidions trop, vous deviendriez la copie conforme de celui qui vous sert de guide. »

Luis hocha la tête. Dotez un homme d'un corps et d'un esprit adulte, puis lâchez-le la bride sur le cou : il trouvera alors des solutions d'adulte aux problèmes auxquels il sera confronté. C'était la méthode la meilleure.

Mais il n'avait pas appelé Borgenese pour discuter de cette question. « Quelqu'un d'autre habite les Refuges. Quelqu'un que vous avez retrouvé trois semaines avant moi. »

— « Vous vous êtes donc déjà rencontrés ? Parfait. C'est ce que nous espérions. » Le policier émit un petit rire. « Tenez, je vais essayer de vous la décrire. Age apparent : vingt-trois ans environ ; autrement dit, elle devait avoir entre vingt-six et trente-huit ans, plus probablement vingt-six que trente-huit. Un corps splendide, vous l'avez sans aucun doute remarqué, et un visage qui frappe. Elle a pour l'instant une sexualité un tantinet exacerbée mais c'est normal. Vous aussi. »

Devant la mine éberluée de son interlocuteur, Borgenese s'empressa d'ajouter : « Inutile de vous tracasser. Comparez avec votre propre expérience. Il y avait quantité d'infirmières charmantes à la rétrothérapie mais je doute que vous ayez même remarqué que c'étaient des femmes. C'est absolument normal pour une personne dans votre situation et il en va pareillement avant elle. Comprenez : vous manquez l'un et l'autre de confiance en vous et vous êtes incapables de réagir face à ceux qui ont une certaine maîtrise de leurs émotions. Lorsque vous vous êtes rencontrés, vous avez tous les deux senti que le partenaire ne possédait pas ce contrôle : c'est pour cela qu'il vous est possible d'extérioriser vos véritables sentiments. »

Il sourit largement. « Pour le moment, vous êtes les seuls rétros récents. Aucune concurrence à craindre avant six mois ou à peu près. Vous avez tout le temps nécessaire à vous faire à votre nouvelle existence et, dans six mois, chacun de vous devrait savoir exactement ce qu'il éprouve pour l'autre. Certes, vous pouvez fort bien rencontrer demain ou même aujourd'hui une autre personne dans les Refuges. Si c'est un homme, soyez vigilant ; si c'est une femme, cela vous fera trop de compagnie ! Savez-vous que je trouve que vous avez énormément de chance ? »

Oui, il avait de la chance. Ou, plutôt, il en aurait si la situation était exactement conforme à la description de Borgenese. La veille, Obispo se serait récrié. Aujourd'hui... aujourd'hui ce n'était peut-être pas la même chose.

— « Je crois que vous ne com-

prenez pas, » dit-il. « Elle a pris le même nom que moi. »

Un froncement de sourcils remplaça le sourire du policier. Un long moment, il resta immobile, l'œil sombre.

— « Ce n'est pas une chose à dire avant l'heure du breakfast, » finit-il par murmurer. « En êtes-vous sûr ? Elle ne pouvait pas se décider à choisir un nom. »

— « J'en suis sûr. » Et Luis raconta à son interlocuteur tout ce qui s'était passé au cours de la nuit.

Quand il eut fini de parler, le policier s'emmura dans un profond silence.

Luis Obispo patienta aussi longtemps qu'il le put, puis : « Maintenant, vous allez retrouver notre trace. Une seule personne, c'est difficile. Mais deux qui portent quasiment le même nom, cela doit quand même se remarquer, même sur une population de seize millions de gens. Il y a quelque part un homme et une femme qui ont disparu. Vous devez être en mesure de les retrouver. »

La physionomie du policier demeura impassible. « Comprenez-moi bien. Si vous aviez été assassiné, nous aurions mis la main sur le meurtrier. Comment ? Je ne puis vous le dire mais soyez sûr et certain qu'il ne nous aurait pas échappé. Depuis un siècle, il n'y a pas eu un seul crime non résolu. »

Il toussa et se détourna. Quand il fit à nouveau face à Luis Obispo, ses traits étaient calmes. « En principe, je ne devrais pas aborder ce sujet. Si j'enfreins la règle, c'est que votre cas et celui de cette femme sont uniques dans les annales. » Il parlait en pesant soigneusement ses mots. « Ecoutez-moi : je ne vous le répèterai pas deux fois. Si jamais vous me dénonciez, je nierais avoir tenu ces propos et j'aurai toute la police derrière moi pour m'appuyer et confirmer mes dires. »

Le policier consultant ferma les yeux comme pour organiser ses pensées. « Puisque nous sommes capables d'arrêter un meurtrier si intelligent qu'il puisse être, il devrait être aisé de découvrir l'identité de personnes vivantes. Et ça l'est. Mais nous ne faisons jamais rien pour cela, bien que nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que la victime, elle, y parvienne. Si je demandais l'assistance des autres services de la police, je ne l'obtiendrais pas. Si l'affaire a lieu dans un secteur dont je suis responsable et si je découvre le coupable, je serai relevé de mes fonctions avant d'avoir pu entamer les poursuites. »

Luis Obispo dévisagea son interlocuteur avec effarement. « Mais alors, vous ne bougez pas, » fit-il d'une voix tremblante. « Vous m'avez menti. Vous n'avez pas l'intention d'agir. »

— « Vous êtes épuisé, » répondit Borgenese sans hausser le ton. « Si vous saviez comme nous nous

agitons pour vous... » Il soupira. « Je vais vous donner un conseil : si vous pouvez oublier cette fille, oubliez-la. Si la situation devient émotionnellement intolérable, faites-le-moi savoir et je me débrouillerai pour vous expédier dans une autre ville où il y aura d'autres femmes... euh... plus compatibles. »

— « Mais c'est ma femme, » répliqua-t-il avec obstination.

— « En êtes-vous certain ? »

Luis Obispo ne l'était pas, en fait, mais il voulait qu'elle soit sa femme... ou l'équivalent — si elle y consentait. Ce qu'il s'employa à expliquer au policier.

— « Elle a raison, » déclara finalement Borgenese. « Il y a quantité de facteurs. Il y a la solution d'un examen médical : cela pourrait faire tomber quelques-unes de ses objections. »

Obispo n'avait pas songé à ce moyen. « Qu'est-ce que cela aurait comme résultats ? »

— « Ils seront malheureusement maigres. Nous aurons la preuve que vous pouvez procréer des enfants sains et normaux mais pas la preuve que vous n'êtes pas de la même famille génétique. Et, bien sûr, que vous n'appartenez pas, à plus forte raison, à la même famille légale, que vous n'êtes pas son beau-frère, par exemple. Je doute qu'elle accepte. »

Non, elle n'accepterait pas. Luis Obispo ne l'avait vue que peu d'instants mais c'était suffisant pour qu'il en ait la conviction. Il se trouvait dans une position équivoque, ayant la certitude qu'il avait raison mais en étant aux suppositions. Cette fille était comme lui une victime et la police refusait de les aider de la seule façon qui soit valable. Avec des raisons officielles pour justifier son attitude !

Luis Obispo exposa son point de vue avec toute la précision désirable.

— « C'est dommage, » convint le policier. « Mais ces choses, si jamais elles commencent, ont souvent un étonnant caractère de permanence. »

Si jamais elles commencent ! Luis tendit le bras et éteignit l'écran qui émit bientôt une lueur vacillante : Borgenese essayait de rétablir la communication. Mais Obispo ne voulait pas poursuivre cette conversation. D'une part, c'était pénible ; d'autre part, le policier n'avait plus rien à ajouter sinon des platitudes qui ne feraient qu'attiser sa fureur. Il fit basculer le capot de l'appareil et arracha les connections. L'écran devint noir.

Un objet était caché dans les entrailles du poste.

Un petit pistolet à rétrogression...

3

Luis s'en empara et le fit doucement sauter dans sa main. Cette fois, il avait un indice matériel ! Il ne faisait aucun dou-

te que c'était l'arme qui avait été utilisée contre lui. Le coup fait, on l'avait dissimulée derrière l'écran.

C'était là une cachette sûre. Les postes de communication ne tombaient jamais en panne et n'avaient jamais besoin de réglage ; jamais les robots du service d'entretien qui sortaient du mur ne faisaient le ménage derrière. La police aurait dû trouver ce pistolet mais elle n'avait pas fouillé le poste. Luis Obispo eut un sourire amer. Résoudre les affaires criminelles n'intéressait pas la police : elle se contentait de corriger les conséquences du crime.

Elle avait fait chou blanc mais Luis avait réussi. Il lui serait possible maintenant de remonter jusqu'au possesseur de l'arme et celui-ci aurait des renseignements. Obispo fit tourner lentement le pistolet entre ses doigts. Ce n'était jamais qu'un pistolet à rétrogression. Il en existait des centaines de milliers d'autres, identiques à celui-là.

Il finit de s'habiller, glissa l'arme dans sa poche et sortit. Après une hésitation, il traversa la cour et frappa à la porte qui lui faisait face.

— « Occupé, » répondit la porte. « La personne n'est pas là. Heure de retour non précisée mais elle sera rentrée dans la soirée. Y a-t-il un message à transmettre ? »

— « Non. Je repasserai plus tard. »

Il espérait que Luise ne lui refuserait pas un entretien. Elle avait quitté le centre de rétrothérapie avant lui et il était possible qu'elle eût trouvé une piste. Selon toute vraisemblance, elle devait être en train d'enquêter pour son propre compte. Tout ce qu'elle pourrait découvrir serait utile à Luis Obispo, et vice versa. C'était le même individu qui les avait démémorisés l'un et l'autre. Tous deux s'attaquaient au problème sous un angle différent et leurs efforts conjugués devaient aboutir à la solution juste.

Obispo quitta les Refuges et prit le tapis roulant pour gagner le centre de la ville. Le trajet ne dura pas longtemps. Il abandonna son moyen de locomotion et se mit à déambuler dans les rues ensoleillées. Mais il n'errait pas à l'aventure. Au bout d'un certain temps, il tomba sur un magasin d'armes électroniques. Il y entra.

Un robot vint à sa rencontre. « Je voudrais parler au directeur, » lui dit Obispo. Le robot fit demi-tour.

Le directeur, un homme entre deux âges, l'air somnolent, ne tarda pas à apparaître. « Que puis-je faire pour vous ? »

Luis Obispo posa le pistolet à rétrogression sur le comptoir. « Je voudrais savoir à qui cet engin a été vendu. »

Le directeur toussota. « C'est qu'il en existe des millions, des centaines de millions... »

— « Je sais, mais il est indispensable que je trouve son propriétaire. »

L'autre prit l'arme en main. « C'est une marque concurrente, » dit-il d'une voix indécise. « Bien sûr, pour rendre service à un client... » Il manipula le pistolet, la mine songeuse. « Vous voulez vraiment le savoir ? Ce n'est qu'un frigélateur. Absolument inoffensif. »

Luis examina l'instrument en plissant le front. Un frigélateur ! Alors, ce ne pouvait pas être l'arme qui avait tiré sur lui.

Mais avant qu'il eût rempoché l'engin, le directeur avait ouvert celui-ci. Son expression somnolente s'était évanouie.

— « Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? » s'écria-t-il, penché sur le mécanisme. « Ce pistolet a été modifié ! » Il jeta un regard allègre à Luis. « Venez. Je vais vous montrer. »

Obispo le suivit dans le petit atelier installé au fond de la boutique. Le directeur referma la porte et se mit à farfouiller parmi ses instruments. Il assura le pistolet dans un étau, puis appuya sur un bouton : l'image des circuits internes se projeta sur un écran.

Le technicien paraissait ravi. « Tout le monde a le droit de garantir sa propre sécurité, » commença-t-il. « C'est pour cela que nous avons une très grosse clientèle pour les frigélateurs. C'est un outil qui ne ferait pas de mal à une mouche. A pleine charge, un frigélateur paralyse un homme pendant une demi-heure. A intensité minimale, vous mettez quelqu'un hors d'état de nuire pour dix minutes. Est-ce que vous me suivez ? »

Ces renseignements faisaient partie du programme de réorientation mais Obispo tâtonnait quand même. « Ne pouvez-vous pas m'expliquer cela tout au long ? »

Le directeur acquiesça. « Comme je vous l'ai dit, le frigélateur est une arme sans danger dont le port est légalement autorisé. Avec ça, vous pouvez pétrifier sur place un homme ou un éléphant qui charge mais vous ne lui causez pas le moindre dommage. Lorsque la victime recouvre sa liberté d'action, elle est absolument indemne. »

L'homme régla son appareil et l'image grossit sur l'écran. « Cependant, il est possible de transformer un frigélateur en rétrogresseur. Mais c'est illégal. » S'armant d'une baguette, il montra à son auditeur les connexions intérieures de l'arme. « Regardez : si ce fil est relié au circuit général de cette manière, la polarité est inversée. Et là, vous avez quatre fils que l'on a intervertis. Du coup, le frigélateur est converti en rétrogresseur. Ce qui est illégal, je vous le répète. »

L'armurier étudia les circuits avec attention et poussa un gro-

gnement dédaigneux. « Celui qui a fait cela était un vrai bousilleur ! Vous allez voir. »

Il se pencha sur le pistolet et se mit à travailler en se servant de micro-instruments qu'il manipulait d'une main rapide et sûre. Quelques instants plus tard, il rabattit le capot de l'arme, la libéra de l'étau et la tendit fièrement à Luis. « Et voilà ! Vous avez maintenant un rétrogresseur beaucoup plus efficace et qui consomme moins d'énergie. »

Luis avala péniblement sa salive. Ou il était fou ou c'était l'armurier qui n'avait plus sa raison. A moins que ce ne soit la société à laquelle il essayait de s'adapter qui était folle !

— « Mais vous prenez un gros risque en trafiquant ce pistolet pour moi ! »

L'autre sourit. « Vous plaisantez ! Dix pour cent des frigélateurs que nous vendons sont immédiatement transformés en rétrogresseurs. Qui voulez-vous que cela gêne ? » Son visage redevint sérieux. « Tenez-vous toujours à connaître le possesseur de cet outil ? »

Luis Obispo hocha affirmativement la tête — il craignait de ne pouvoir contrôler sa voix.

« Il faudra plusieurs heures pour obtenir le renseignement. Ce sera gratuit : le service après vente prend les recherches à sa charge. Dites-moi seulement où je pourrai vous joindre. »

Luis nota le numéro d'appel de sa cellule des Refuges. « La prochaine fois que vous achèterez un frigélateur, rappelez-vous que les nôtres sont plus faciles à convertir que celui que vous avez là, » murmura le commerçant au moment où son client prenait congé.

Luis Obispo se sentait... différent. Quelle était cette société ? La réalité ne concordait pas avec ce qui lui avait été enseigné. Jusque-là, il avait eu l'impression d'une civilisation disciplinée et saine où la violence était rare, où la loi était respectée.

Or, le fait était là : n'importe quel gamin... tout au moins n'importe quel adulte pouvait acheter un frigélateur et il était ridiculement simple de modifier un frigélateur pour en faire quelque chose d'autrement dangereux. Bien sûr, c'était illégal mais tout le monde fermait les yeux.

Non... il y avait là quelque chose qui ne collait pas ! Ce n'était pas cela qu'il se rappelait...

Il se corrigea : il ne se rappelait rien. Tout son savoir actuel venait des enregistrements de réorientation et était manifestement inadéquat. Il y avait un certain nombre de choses qui lui échappaient encore.

Il aurait voulu parler — mais avec qui ? Le policier consultant lui avait fourni toutes les données qu'il jugeait bon de lui communiquer ; l'armurier lui avait ouvert d'autres horizons mais ce que Luis en avait appris n'avait fait qu'aggraver la confusion. Luise ?

Pour le moment, elle se méfiait de lui.

Il n'y avait rien à faire sinon à glaner le maximum d'observations. Il se promena à travers les rues, regardant tout attentivement. Il ne vit rien qui lui fût familier. C'était évidemment là un indice négatif mais il pouvait en conclure qu'il n'avait jamais habité cette ville avant.

Avant quoi ? Avant d'avoir été démémorisé. On l'avait transporté ici. Comme Luise.

Il se rendit au port spatial. Là encore, la démonstration fut négative : aucun des astronefs qu'il vit ne déclencha le moindre souvenir en lui. Il avait été trop optimiste : s'il était arrivé à bord d'un spationef, celui-ci n'était plus là pour que Luis Obispo pût l'identifier.

Tard dans l'après-midi, il reprit le chemin du centre. Comme le tapis roulant l'emportait, il aperçut Luise. Elle sortait d'un immeuble occupé par des bureaux.

Il sauta à terre, la laissa prendre la bande de roulement et la suivit à distance respectueuse. Dès qu'ils eurent quitté le quartier des affaires, il se rapprocha d'elle.

Un peu avant les Refuges, Luise quitta le tapis et, se retournant, attendit Obispo, le sourire aux lèvres. Son attitude à l'égard du jeune homme avait manifestement changé depuis la veille — changé dans un sens favorable. Impossible de feindre de ne pas l'avoir remarquée ; d'ailleurs, Luis n'en avait aucune envie. Il la rejoignit.

— « Bonjour, » fit-elle. « J'ai l'impression que vous me suiviez. »

— « Effectivement. Cela vous ennuie-t-il ? »

— « Non. » Elle se mit en marche à son côté. « Vous n'êtes pas le premier mais j'ai découragé les autres suiveurs. »

C'était une fille qui méritait d'être suivie mais ce n'était pas cela le plus étrange. Luise était calme, extraordinairement cordiale — l'antithèse de la jeune femme de la nuit précédente. Avait-elle appris quelque chose qui avait modifié son opinion sur Obispo ? Il l'espérait.

Elle s'arrêta à la limite du quartier des Refuges. « Est-ce que vous habitez ici ? »

Appris ? Elle semblait plutôt avoir oublié...

Il fit oui de la tête.

« Pour la même raison ? »

Luis Obispo sentit sa gorge se nouer. Il lui avait tout dit la nuit précédente. Comment se faisait-il qu'elle ne s'en souvenait plus ?

— « Oui, » murmura-t-il.

— « C'est bien ce que je pensais. Voilà pourquoi cela ne me faisait rien que vous me suiviez. »

Le facteur attraction auquel Borgenese avait fait allusion... Il était efficace, ce qui réjouit Obispo. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Et comment se faisait-il qu'elle n'eût

plus souvenir des événements de la veille ?

Ils continuèrent de marcher côte à côte. Elle s'arrêta devant la porte de sa cellule. « J'ai l'impression que je devrais savoir qui vous êtes mais je n'arrive pas à m'en souvenir. Vous ne trouvez pas que c'est épouvantable ? »

Oui... c'était effrayant. Son identité n'était apparemment pas complètement restaurée et Luise retombait dans le passé, à l'époque où elle ne connaissait pas encore Obispo. Chaque fois qu'ils se rencontreraient, tout se passerait comme s'ils étaient de parfaits étrangers.

En allait-il également ainsi avec lui ?

Il la regarda. Sa robe déchirée n'avait pas été raccommodée comme il l'avait prévu : les robots qui, la nuit, sortaient des murs, l'avaient remplacée par une autre. Cette nouvelle tenue allait bien à Luise. Il faut dire que, avec le corps qu'elle avait, elle était facile à habiller.

C'était effrayant — et ce ne l'était pas. Ce coup-ci, au moins, rien ne handicapait Obispo. Il ouvrit la bouche pour lui dire son nom mais la referma avant d'avoir parlé. Il n'allait pas commettre deux fois la même erreur, quand même !

— « Je n'ai pas encore choisi de nom, » dit-il finalement.

— « Cela a été pareil pour moi. » Elle le dévisagea et il eut l'impression qu'il était en train de se liquéfier. « Eh bien, homme sans nom, voulez-vous entrer ? Nous pourrions dîner ensemble. »

Il entra. Mais ils dînèrent très tard. Il le savait d'avance.

Il se mit sur son séant dans la lumière du matin et la caressa. Elle sourit dans son sommeil et se pelotonna contre lui. Le fait de n'être personne avait quand même ses compensations, songea-t-il. Il se leva et s'habilla sans la réveiller. Il avait des tas de choses à discuter avec elle mais, si curieux que cela puisse paraître, il n'avait pas eu le temps de lui parler au cours de la nuit ! Il le ferait dans la journée...

Il s'éclipsa discrètement et regagna sa propre cellule. L'écran qu'il avait démoli avait été réparé. Une voix harmonieuse retentit dès qu'il fut entré : « Il y a eu un appel pendant votre absence. »

— « Passez-le-moi. »

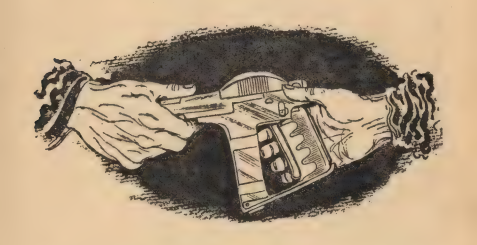
La voix changea de registre, devint celle de l'armurier : « Le pistolet que vous m'avez apporté a été vendu il y a six mois à un certain Dorn Starret, propriétaire d'une petite mine de gallium sur Cérès, où il réside. C'est le seul renseignement existant. J'espère qu'il vous contentera. »

Luis s'assit. Il était satisfait. Il pourrait, directement ou par personne interposée, remonter jusqu'à cet homme. Mais il ne serait peut-être pas nécessaire de faire appel à un concours extérieur...

Ce nom lui disait quelque chose. Quoi au juste ? Il n'en savait rien. Dorn Starret, propriétaire d'une mine de gallium sur Cérès... Cette mine pouvait avoir son importance. Ou n'en avoir aucune ? Le gallium était utilisé par une foule d'industries mais n'avait pas de valeur particulière en dehors de ce genre d'applications.

Luis Obispo ferma les yeux pour mieux se concentrer. Le nom s'inséra dans les cellules nerveuses vacantes de son cerveau, qui réagirent ; une image prit lentement forme. Tout d'abord nébuleuse et fragmentaire. Une bouche... puis des yeux. Chaque trait en appelait d'autres et l'image s'épanouissait comme une cellule germinative qui se développe et engendre un organisme complet. A présent, elle était presque parfaite.

Les paupières closes, Luis Obispo contemplait l'homme que lui restituait sa mémoire. Dorn Starret... un corps jadis musclé et solide. Age : trente-sept ans ; des cheveux noirs, un front qui commençait à se dégarnir. Il était malaisé de préciser les linéaments du visage — un masque puissant, non dépourvu de dureté mais d'où émanait peut-être un certain charme. Ce qui péchait, c'était les yeux, se disait Luis. Des yeux où passaient souvent des éclairs. Et puis, il y avait sur ce front des rides qui ne devraient pas y être.



L'homme possédait un autre signe distinctif. Pas dans son aspect extérieur : rien d'extraordinaire dans ses vêtements, bien qu'ils

fussent d'une qualité supérieure à la normale. Luis Obispo se concentra jusqu'à ce qu'il réussît à faire surgir le détail caractéristique des profondeurs de sa mémoire. Aucun doute : l'homme était gaucher ! L'image était trop précise pour qu'il fût possible de s'y tromper.

Cet homme, il le connaissait, il l'avait vu fréquemment. Si jamais il le croisait, il le reconnaîtrait. Et c'était à lui qu'appartenait le pistolet...

Luis se creusait les méninges en vain : ce nom ne lui disait rien, n'évoquait rien. Renonçant, Obispo orienta ses recherches sur autre chose — sur Cérès. Là, il se trouvait sur un terrain plus solide. La rééducation lui avait fourni toutes les données voulues pour se substituer à ses souvenirs défaillants.

La ceinture des astéroïdes n'était pas placée sous le signe du respect irréfragable de la légalité. S'il y avait un coin du système solaire où l'on en prenait à son aise avec les subtilités juridiques, c'était bien là. Quelle déduction en tirer ? Aucune, peut-être. Nombreux étaient les habitants des astéroïdes (mineurs, prospecteurs, enquêteurs scientifiques) dont les activités n'avaient rien de répréhensible. Mais, en proie à une surexcitation croissante, Obispo découvrit qu'il savait que Dorn Starret ne faisait pas partie de la catégorie des honnêtes citoyens.

Dorn Starret était un criminel. La mine de gallium n'était pour lui qu'une couverture, une façade de respectabilité. D'où Luis tirait-il cette conviction ? Il n'était sûr de rien, sa pensée suivait des filières mystérieuses et dépourvues de toute logique. Cependant, il savait.

Il savait que Dorn Starret était un criminel. Mais cette information n'était pas suffisante. Qu'est-ce qui avait poussé cet individu à démémoriser Luis et Luise Obispo ? Voilà ce qu'il fallait déterminer.

Néanmoins, une conclusion s'imposait : professionnel du crime, le personnage était particulièrement dangereux.

Obispo médita encore un moment mais il avait fait le plein : plus aucune association d'idées ne surgissait dans son cerveau en rapport avec le patronyme qui avait fait office de stimulus. Pour aller plus loin, il fallait maintenant découvrir des faits nouveaux ou établir d'autres contacts. Mais un espoir était né : même sans l'aide de la police, Luis avait appris quelque chose.

Une fois de plus, il examina attentivement la pièce. Si quelque chose y était encore caché, il ne put mettre la main dessus.

Quand il se rendit chez Luise, celle-ci était sortie mais elle avait laissé un message sur la table :

Cher homme sans nom,

Je suppose que vous étiez ici

cette nuit mais je suis tellement désorientée que je n'en suis pas sûre. Il y a si peu de souvenirs et si peu de données réelles sur lesquels s'appuyer ! J'aurais voulu parler avec vous avant de partir mais j'imagine que vous vous êtes déjà mis en chasse comme je vais m'y mettre moi-même.

Le danger persiste toujours que ni vous ni moi ne trouvions la moindre chose. Et si j'étais mariée avec quelqu'un d'autre ? Et si vous étiez marié de votre côté ? Admettons... mais les hypothèses sont innombrables. Ce sont là les risques que nous avons à affronter. Ne pas savoir qui je suis alors que la solution est à portée de la main, c'est atroce ! Mais je ne vous apprends rien, n'est-ce pas ?

Je serai absente presque toute la journée. J'ai découvert un psychologue spécialisé dans la restitution de la mémoire. Vous voyez ce que cela ouvre comme perspectives ? J'ai été chez lui hier et j'ai un autre rendez-vous aujourd'hui. Cet homme est vraiment chic puisque je n'ai pas d'argent. Mais il me considère plus ou moins comme un sujet d'expérience. Je ne peux pas vous dire quand je rentrerai mais ce ne sera pas tard.

Luise

Obispo froissa le billet. Un spécialiste de la mémoire... Ce serait plutôt le contraire : la veille, Luise avait perdu le souvenir d'une journée de son existence ! Voilà pourquoi elle ne l'avait pas reconnu. Et cela pouvait se reproduire.

4

OBISPO se pencha au-dessus de la table, lissa le feuillet chiffonné mais une seconde lecture ne lui fut d'aucun secours. Si seulement ce message pouvait le mettre sur la bonne piste...

Luise et Luis... sans doute dans cet ordre. Bien qu'il ne pût l'affirmer preuves à l'appui, il était vraisemblable que Luise avait été démémorisée la première puisque la police l'avait découverte avant lui.

Dorn Starret, le criminel, l'homme de Cérès, qui avait planqué le pistolet dans le Refuge où lui, Obispo, avait échoué...

Et maintenant, un quatrième personnage entrait en scène, ce psychologue dont la spécialité était d'effacer les quelques rares souvenirs que pouvaient encore posséder les victimes de la rétrogression.

Une grimace tira les traits de Luis. Voilà une information qui, si la police voulait agir... mais c'était inutile : elle ne ferait rien. C'était de ses efforts à lui, et à lui seul, que sortirait la solution si jamais l'affaire devait finir par se régler.

Il plia soigneusement le billet : il pourrait se révéler utile si, à son retour, Luise ne le reconnaissait pas.

En attendant, il fallait s'occuper de ce psychologue. Luise n'avait

pas donné son nom mais il ne devrait pas être difficile de le localiser. Obispo s'approcha de l'écran et appela les renseignements. Il y avait beaucoup de psychologues mais Luis ne trouva pas un seul nom qui lui fût familier.

Il réfléchit, essayant de se mettre à la place de celui qui l'avait démémorisé et avait démémorisé Luise. Que ferait-il s'il était cet individu ? D'abord, il emmenerait ses victimes le plus loin possible des lieux qu'elles connaissaient. Cela cadrait avec les faits : Dorn Starret venait de Cérès.

Et ensuite ? Ensuite, il s'assurerait que lesdites victimes fussent dans l'incapacité de trouver un fil conducteur leur permettant de remonter jusqu'à leur passé. Et il agirait avec la plus grande discrétion pour ne pas se faire remarquer.

Luis se pencha à nouveau sur le cadran d'appel mais, cette fois, il demanda un autre service. Il découvrit ce qu'il cherchait dans une petite annonce vieille d'un mois. Elle était sans ambiguïté :

VOTRE MÉMOIRE EST-ELLE PARFAITE ? OU VOS SOUVENIRS SONT-ILS FLOUS ? MA MÉTHODE VOUS AIDERA PEUT-ÊTRE A VOUS RAPPELER CES PETITS DÉTAILS QU'IL EST SI IRRITANT D'OUBLIER. MNÉMOLABO.

C'était tout. Pas de nom, rien qu'une adresse. Luis examina rapidement les publicités plus récentes : l'annonce y figurait toujours. Il brûlait ! Le truc était astucieux : ce texte devait attirer l'attention de Luise, la sienne, celle des gens qui se trouvaient dans la même situation mais laisser indifférents presque tous les autres. Pas de tarifs, pas d'indications précisant qu'il y avait un psychologue derrière, rien qui pût susciter une enquête de la part des services de police.

Luise était demeurée seule dans cette cellule. Des nuits et des nuits. Tôt ou tard, il était inévitable que, regardant l'écran, elle finisse par voir cette annonce. Elle y avait répondu parce que sa curiosité avait été excitée. C'était normal : Obispo eût agi de même. Mais, maintenant, il savait à quoi s'en tenir.

Cela faisait partie du plan : elle avait répondu de son plein gré. Si on lui avait ouvertement proposé de l'aider, elle se serait méfiée mais, de cette façon, tout paraissait innocent. Elle était allée consulter le spécialiste parce qu'il était logique de s'adresser à lui. Oui... c'était une combine parfaitement au point...

Mais qui se cachait derrière le MNEMOLABO ? Luis pensait le savoir. Un psychologue professionnel aurait donné son nom.

Obispo tapota le pistolet qui gonflait sa poche. Dorn Starret, criminel et inventeur d'une pseudo-méthode de remémorisation, allait avoir une visite. Point n'était besoin de se rendre sur Cérès pour le rencontrer.

C'était la seule conclusion sensée : c'était Dorn Starret qui avait démémorisé Obispo — le rétropistolet en était la preuve — et Luise. Quelques minutes plus tôt, Luis était persuadé que la jeune femme avait été la première victime mais il n'en était rien : ils avaient été démémorisés tous les deux en même temps. Par Dorn Starret. Et Dorn Starret réapparaissait parce qu'il voulait être sûr que ses victimes ne puissent pas le dépister.

Un complot bien échafaudé mais qui allait cependant rater. Luis eut un sourire sans joie. Il avait en poche une arme qui était la garantie de l'échec de ce plan.

Il prit le tapis roulant et le quitta près de l'immeuble d'où, la veille, il avait vu sortir Luise. Le panneau qu'il consulta dans le hall d'entrée lui indiqua que MNEMOLABO avait ses bureaux au dernier étage. Bien que ce ne fut pas nécessaire, il s'informa de la date de conclusion du bail : les locaux avaient été loués trois semaines auparavant très exactement. Cela correspondait avec l'époque à laquelle Luise avait quitté le centre de rétrothérapie. Tous les soupçons d'Obispo se confirmaient.

Il monta jusqu'au dernier étage. Impossible que Starret le reconnaisse : il avait certainement beaucoup trop changé depuis la dernière fois que le criminel l'avait vu. Mais il ne fallait pas commettre l'erreur de Luise qui avait avoué qu'elle était une rétro et s'était de la sorte livrée pieds et poings liés à l'adversaire.

Le panneau qui s'était éclairé à son approche s'éteignit quand Luis eut franchi la porte. Un seul mot : MNEMOLABO. Même ici, aucun nom n'était indiqué. Naturellement ! Une fausse identité aurait risqué d'alerter la police et la véritable aurait pu réveiller les souvenirs de Luise et ceux d'Obispo. Ce dernier pénétra dans le salon d'attente. Comme il le supposait, il n'y avait pas de robot à la réception. Le locataire n'envisageait pas de rester bien longtemps dans ces bureaux.

— « Qui est là ? »

La question était tombée d'un haut-parleur mural surmonté d'un écran qui demeura vide. Pourtant, l'homme qui avait parlé devait se trouver dans la pièce voisine. Curieux établissement commercial qui paraissait bien peu se soucier de sá clientèle !

Luis eut un sourire dur et sa main enfoncée dans sa poche relâcha son étreinte sur la crosse du pistolet. « J'ai vu votre annonce, » dit-il. Il s'abstint de décliner son identité. Que l'autre devine...

— « Je suis très occupé. Pouvez-vous revenir demain ? »

Luis fronça les sourcils. Cela ne s'accordait pas à ses plans. D'abord, il ne reconnaissait pas la voix quoique le haut-parleur pût avoir été intentionnellement réglé pour en déformer le timbre, ce qui eût expliqué la chose. Et puis Luise était en ces lieux et Obispo

entendait la protéger. Il pouvait entrer de force mais préférait ne pas en arriver à cette extrémité.

Il réfléchit rapidement. « Je me nomme Chals Putsyn et je suis importateur de gallium. Je dois m'absenter pour affaires et ne serai pas là demain. Pourriez-vous me fixer un autre rendez-vous ? »

Il y eut un long silence, puis la voix retentit à nouveau : « Attentez. J'arrive. »

Cela avait marché ! Le mot gallium avait fait merveille. La mine de Starret était très probablement sans valeur mais la curiosité du criminel était piquée au vif.

La porte s'ouvrit et un homme entra, qui referma avant que Luis ait eu le temps de jeter un coup d'œil dans la pièce voisine.

Il s'était trompé : ce n'était pas Dorn Starret...

Le nouveau venu lui jeta un regard aigu. « Asseyez-vous, Mr. Putsyn, asseyez-vous, je vous en prie. »

Luis s'assit avec lenteur pour pouvoir réfléchir. Cet homme devait absolument être Dorn Starret... et pourtant ce n'était pas lui ! Aucun déguisement n'aurait pu atteindre une telle perfection : le personnage qu'il avait devant les yeux avait au moins sept centimètres de moins que Starret, la forme de sa tête était différente et il était plus mince. De plus, il était droitier alors que Starret était gaucher.

Luis débita la petite histoire qu'il avait préparée ; rien ne manquait, ni les noms, ni les dates, ni les circonstances. Elle sonnait vraie, même à ses propres oreilles.

L'autre, qui l'écoutait avec impatience, finit par l'interrompre : « Je ne suis pas sûr de pouvoir vous aider, cher monsieur. Si curieux que cela puisse paraître, ce sont les cas les plus bénins qui sont les plus malaisés à traiter. Je suis spécialisé dans les blocages mémoriels graves. » Il y avait quelque chose de bizarre dans son regard. Dans sa voix aussi. « Mais si vous pouvez revenir après-demain en fin d'après-midi, je verrai ce que je peux faire. »

Luis prit la carte sur laquelle l'autre avait noté le rendez-vous et se trouva poliment mais fermement éconduit. Luise était dans la pièce attenante mais Obispo n'avait pas réussi à l'apercevoir.

Dans le hall, il hésita. L'entrevue n'avait duré que quelques minutes mais ce court laps de temps avait suffi à bouleverser toutes ses hypothèses. Si cet individu n'était pas Dorn Starret, qui était-il et quel jeu jouait-il ? Starret n'était pas stupide au point de confier à autrui le soin de résoudre ses problèmes. D'un bout à l'autre, ç'avait été un travail de solitaire.

Luis s'engouffra dans l'ascenseur et gagna le rez-de-chaussée. Il y avait quelque chose de pas naturel chez le personnage qu'il venait de quitter, songeait-il dans

la rue. Il finit par comprendre ce qui n'allait pas : cet homme n'était pas Starret mais il était déguisé ! Ses iris étaient teintés et sa voix n'était pas sa voix. Ou, plus exactement, c'était sa voix mais filtrée par un larynx artificiel. De plus, son visage avait été récemment traité à l'aide d'un produit irritant qui, gonflant les tissus sous-cutanés, l'avait boursouflé.

Luis prit une profonde aspiration. Il avait inconsciemment enregistré des détails trop insignifiants pour qu'un individu moyen fût capable de les discerner. Cela jetait un certain éclairage sur son propre passé : il avait l'entraînement requis pour reconnaître un déguisement.

Mais il y avait plus important : le fait que l'homme était déguisé. Cela répondait à un dessein précis : éviter que sa vue n'éveillât des souvenirs.

Comment s'appelait-il ? Luis s'en était inquiété en sortant de l'immeuble : ce nom n'y était pas déposé. Et Luise était incapable de le dire à Obispo. Elle n'était plus une source d'information utilisable. Il fallait qu'il trouve tout seul. Et pour cela, il ne voyait qu'un moyen.

Luise était toujours là-bas mais aucun danger ne la menaçait physiquement. La police fermait les yeux sur pas mal de choses mais quand il s'agissait d'un meurtre, elle était sans pitié. Et l'homme le savait. Peut-être la jeune femme risquait-elle de perdre le souvenir des dernières semaines de son existence. Ce serait regrettable mais n'aurait pas les allures d'une catastrophe.

Quel était cet homme ? Quel était son rôle dans cette affaire ?

Luis consacra le reste de la journée à faire des emplettes — pas beaucoup car son viatique fondait rapidement. Il songea à regagner les Refuges mais décida finalement de n'en rien faire. A cette heure-ci, Luise était certainement rentrée et il aurait la tentation de ne pas la quitter.

A la nuit tombée, il loua un aérotaxi sans chauffeur et se posa sur la terrasse de l'immeuble où était installé le Mnémolabo.

Il traversa le toit en évaluant les distances. L'opération se fit avec aisance comme s'il avait une longue habitude de ce genre d'exercice. Il avait oublié la longue période d'apprentissage par laquelle il avait dû passer. Seule restait l'expérience acquise. Quand il eut atteint un certain point, il s'agenouilla, prit la torche spéciale qu'il avait achetée et fit fondre une section circulaire de la terrasse. Il écouta et, n'entendant pas de bruits inquiétants, il souleva cette sorte de couvercle. En dessous, il n'y avait que des ténèbres.

Obispo noua une corde à l'aérotaxi et la fit passer par le trou. S'il ne s'était pas trompé, il avait

évité les circuits d'alerte et se trouvait exactement là où il voulait. Certes, il y avait de grandes chances pour qu'il existât d'autres dispositifs d'alarme à l'intérieur mais quelques précautions banales lui permettraient de ne pas tomber dans le piège, se dit-il tout en se glissant par l'orifice.

Il alluma une lampe minuscule. Il ne s'était pas trompé : il était dans la seconde pièce du laboratoire, celle où il n'avait pas pu pénétrer dans l'après-midi. Devant lui, la porte de la salle d'attente. Plus loin, c'était le hall. Le faisceau lumineux accrocha un bureau, puis une installation dont la nature était inconnue à Luis. Il y avait aussi une deuxième porte.

Le bureau était fermé à clef mais Obispo inséra avec dextérité un petit instrument magnétique dans le mécanisme de verrouillage qui céda aussitôt. Il feuilleta tous les papiers, tous les documents que recélait le meuble mais il ne trouva pas le moindre indice. La fouille terminée, il tourna son attention sur l'appareil qu'il avait entrevu.

Il ne pensait pas en apprendre grand-chose mais pendant qu'il y était, pourquoi se gêner ? L'installation se composait d'une sellette surmontée d'un casque métallique dont il ôta le capot. L'engin semblait répondre à deux fins. L'un des deux circuits était beaucoup plus important et compliqué que l'autre mais Luis ne parvenait pas à définir son rôle. Cependant, il identifia le petit circuit : il s'agissait fondamentalement d'un rétrogresseur mais, contrairement aux grossiers pistolets fonctionnant sur le principe de tout ou rien, celui-ci pouvait faire l'objet de micro-réglages. Il était par exemple possible de retrancher exactement une journée de la vie du sujet.

Cela correspondait à l'aventure de Luise : elle avait servi de cobaye et le souvenir de l'expérience à laquelle on l'avait soumise avait été effacé de sa mémoire. Seulement, l'opérateur n'avait pas fait suffisamment attention et il avait gommé un jour de trop.

Luis Obispo referma le couvercle. Maintenant, il connaissait la technique employée mais il ne savait ni quel était le manipulateur ni à quels mobiles il obéissait.

La réponse se trouvait peut-être de l'autre côté de la porte à laquelle Luis tournait le dos. Il resta un moment aux aguets, tendant l'oreille, puis il ouvrit et passa dans la pièce voisine.

Le choc n'eut rien de physique ; aucun dispositif mécanique n'aurait pu lui secouer ainsi les nerfs. C'était un frigélateur. Luis s'écroula, conscient de la chance qu'il avait : on aurait aussi bien pu tirer sur lui avec un pistolet à régression...

Des lampes s'allumèrent. Son interlocuteur de l'après-midi le considérait en souriant.

— « Je me doutais bien que

vous reviendriez, » dit-il d'un ton satisfait. « En fait, je le savais. »

5

Luis avait fait un faux pas mais il ne voyait pas lequel. Il essaya de bouger ses doigts. Ils remuèrent imperceptiblement. De quelques millimètres à peine. Il était réduit à l'impuissance et était incapable de proférer un son. Il n'avait d'ailleurs guère envie de parler.

— « Vous aviez raison, » reprit l'homme. « Je ne vous ai pas reconnu. Vous vous êtes pourtant trahi. Le nom que vous m'avez donné cet après-midi — Chals Putsyn... c'est le mien. Vous en souvenez-vous, maintenant ? »

Bien sûr ! Luis avait lancé ce nom au hasard parce qu'il fallait dire quelque chose. Tout aurait dû se passer sans histoire. Mais, en réalité, le choix ne devait rien au hasard. C'était une association d'idées qui lui avait précisément fait lâcher le nom qu'il n'aurait pas dû prononcer.

Il avait eu une conversation avec Borgenese à propos de noms. Qu'avait-il dit ?

Putsy ! Mais ce n'était pas Putsy : c'était Putsyn.

« Vous êtes beaucoup mieux comme cela, » fit le véritable Putsyn en l'étudiant avec curiosité. « Je me permettrai de vous recommander une cure de rétrogression. Je n'hésiterais pas à suivre moi-même le traitement si cela n'avait quelques inconvénients. »

Oui, il y en avait. Repartir à zéro sans savoir qui l'on est, par exemple...

N'empêche que Putsyn avait raison : Luis était physiquement amélioré. Un frigélateur paralyse un homme pendant une demi-heure. Or, au bout de quelques minutes, il aurait déjà pu bouger ses pieds s'il avait voulu. Il récupérait à une vitesse phénoménale et Putsyn ne s'en rendait peut-être pas compte.

« La question qui se pose est la suivante : que faire de vous ? » Putsyn donnait l'impression de penser à haute voix. « La police est intransigeante pour l'assassinat. Evidemment, en faisant disparaître chaque atome de... » Il secoua la tête et soupira. « Mais cela a déjà été tenté et n'a rien changé. Je suis bien forcé de vous laisser la vie sauve... mais je doute que vous apprécierez mon traitement. »

C'était bien l'opinion de Luis. Ce serait un traitement analogue à celui que Putsyn avait infligé à Luise mais encore plus poussé parce que, dans son cas, il savait beaucoup trop de choses.

Putsyn s'approcha de lui pour le pousser vers l'appareil. Le moment était venu pour Obispo d'utiliser l'énergie qu'il avait réussi à économiser. Il ne s'en priva pas.

Putsyn, éberlué, actionna son frigélateur mais les contorsions

de sa victime l'empêchèrent d'ajuster son tir et l'invisible décharge effleura seulement la jambe d'Obispo. Aussitôt, elle devint lourde comme du plomb et insensible mais Luis n'avait besoin que de ses mains.

Il arracha l'arme du poing de son adversaire et saisit ce dernier à la gorge. Il sentit contre sa paume la masse dure du larynx artificiel. Il serra.

Il ne relâcha sa prise que lorsque le corps de Putsyn devint flasque.

Alors, il se redressa, ouvrit la bouche de son adversaire et arracha le faux larynx inséré dans la gorge de celui-ci. La prochaine fois, ce serait la voix véritable de Putsyn qu'il entendrait et elle évoquerait peut-être des souvenirs à sa mémoire.

Il rampa jusqu'à la porte et parvint à se remettre sur ses pieds en s'appuyant au mur. Quand Putsyn reprit connaissance, Obispo avait déjà en partie recouvré l'usage de sa jambe.

— « Et maintenant, à nous deux ! » Il n'avait pas à se forcer : la colère vibrait dans sa voix. « Inutile de vous préciser que je peux vous obliger à me répondre en usant de la contrainte physique. »

— « Vous ne savez donc rien ? » Putsyn éclata de rire et il y avait du soulagement dans son rire. « Frappez tant que vous voudrez : vous n'obtiendrez rien. »

Il était courageux. Ou le croyait, ce qui, parfois, revient au même. Luis était troublé : la voix de Putsyn n'éveillait aucun souvenir en lui.

Il écrasa sous son pied la main de l'autre. « Vous croyez ? » Les os craquèrent.

Putsyn pâlit mais ne poussa pas un gémissement. « Ne vous imaginez pas que vous pourrez me tuer et vous en tirer. »

Ce n'était que trop vrai.

Luis souleva son pied. Il avait un peu mal au cœur. Il n'était pas capable de tuer cet homme — et pas seulement à cause de la police. Il ne le pouvait pas, c'est tout.

Il sortit son pistolet de sa poche.

— « Ceci n'est pas un frigélateur, Putsyn. Il a été modifié. Et je vais vous offrir un échantillon. »

Les paupières de Putsyn battirent. « Et sacrifier toutes vos chances de découvrir la vérité ? Allez... tirez ! »

Luis avait songé à cet argument mais il ne s'attendait pas que Putsyn fît la même objection.

« Vous voyez bien que vous ne pouvez rien contre moi, » reprit ce dernier. « Tout citoyen a le droit de défendre ses biens et j'ai toutes les preuves que vous vous êtes introduit chez moi par effraction. »



— « Je doute fort que vous portiez plainte. »

— « Vraiment ? Sachez que ma méthode pour recouvrer la mémoire n'a rien d'une imposture. Je reconnais que, dans le cas de Luise, je ne l'ai pas appliquée comme il se doit mais je suis en mesure de démontrer publiquement que mon système fonctionne. »

Cela confirmait ce dont Luis se doutait déjà à moitié. Dire que la solution était à portée de la main, dire que Putsyn savait qui il était, qui était Luise, ce que Dorn Starret venait faire dans toute cette histoire — et qu'il n'y avait pas moyen d'obliger cet homme à parler !

Impossible d'appeler la police à la rescousse : elle ne tiendrait aucun compte de ses dires car il n'avait aucune preuve pour étayer ses accusations. Elle le renverrait à ses moutons. Ou l'arrêterait pour s'être introduit dans le laboratoire par effraction.

— « Tout joue en votre faveur, » dit-il en levant son arme. « Mais il y a une solution pour vous forcer à nous laisser tranquilles. »

— « Attendez ! » cria Putsyn en se couvrant la figure de sa main

abîmée comme si elle devait lui être un bouclier. « Attendez ! Il existe peut-être un terrain d'entente. »

Luis n'abaissa pas le pistolet. « Ce n'est pas une menace en l'air, vous savez. »

— « Bien sûr ! je le sais... Je ne peux pas vous laisser briser l'œuvre de ma vie. »

— « Je vous écoute. Mais parlez vite. Et pas de mensonges... »

Putsyn se mit à parler.

C'était donc cela, le fin mot de l'histoire ! C'était cela, la vérité que Luis avait si laborieusement cherché à percer !

Putsyn achevait son récit : « Je n'avais pas d'autre solution. Mais si vous acceptez de vous montrer raisonnable, je suis prêt à vous mettre dans la course. Et la fille aussi si vous tenez à elle. Vous gagnerez plus d'argent que vous n'en avez jamais rêvé. »

Luis ne répondit pas tout de suite. Oui, il tenait à Luise mais, à présent, son attachement était absurde. Quelqu'un qui se trouve dans la zone de choc au moment où une fusée prend le départ doit éprouver ce qu'il éprouvait. Mais, pour lui, cela durerait jusqu'à la fin de ses jours et non une fraction de seconde...

— « Debout ! » ordonna-t-il.

— « Nous sommes d'accord ? » demanda nerveusement Putsyn. « On partage les bénéfices ? »

— « Debout ! »

Putsyn se releva. Luis frappa. Il aurait pu employer le frigélateur mais ce n'aurait pas été assez... personnel.

Il laissa Putsyn s'effondrer par terre, puis hala le corps inerte dans la salle d'attente. Là, il s'approcha du communicateur et appela la police. Quand il eut dit ce qu'il avait à dire, il éteignit l'écran, ouvrit la porte d'un coup de pied et traîna l'homme inconscient dans le hall. Bientôt, il fut sur la terrasse avec son fardeau qu'il chargea dans l'aérotaxi.

Luise était là, elle aussi, ahurie et mal réveillée. Borgenese avait envoyé une patrouille la chercher. Au fond, cela vaut mieux, se dit Luis. Qu'on en finisse ! Elle lui sourit. Putsyn n'avait pas menti : elle le reconnaissait. Cela prouvait que l'autre n'avait pas eu le temps de lui faire grand mal.

Borgenese était assis à son bureau. Luis laissa tomber sur une chaise le corps qu'il portait sur l'épaule. Putsyn ne tarderait pas à revenir à lui.

— « Je vois que vous êtes venu avec un visiteur, » fit Borgenese en souriant.

— « Un client, » rectifia Luis.

— « Les clients sont les bienvenus, eux aussi. Bien sûr, c'est à nous de décider si ce monsieur est effectivement un client. »

Luise se leva mais le policier lui fit signe de regagner sa place.

— « Laissez ! Je crois que notre ami va connaître une épreuve pénible. »

— « Oui, » soupira Luis.

Il était heureux de constater que Luise avait de l'affection pour lui. Parce que, tout à l'heure, ce serait bien fini.

Il essuya son front ruisselant de sueur. Ce n'était pas seulement à cause de l'effort qu'il transpirait.

— « Putsyn est un savant, » commença-t-il. « Il a inventé un appareil qui neutralise les effets du rétropistolet. Son dessein était de prendre contact avec toutes les victimes de la rétrogression et de leur rendre la mémoire en échange de la majeure partie de leur fortune. Evidemment, les démémorisés acceptaient de signer tout ce qu'il voulait. Ils n'ont qu'un seul désir : retrouver leur vie antérieure et, bien sûr, ils ignorent le montant de leur fortune. Putsyn jouait sur du velours. Il pouvait se servir de son instrument pour savoir à qui il avait affaire et il sélectionnait les nababs. Pour cela, il lui suffisait de les remémoriser partiellement et, dès qu'il connaissait leur identité, il les rétrogressait à nouveau, effaçant tous leurs souvenirs jusqu'au moment où ils étaient entrés dans son bureau. Ses victimes ne se rendaient compte de rien. Il se faisait signer une donation par celles qui avaient les moyens. Quant aux pauvres diables, il leur disait qu'il était navré mais ne pouvait rien pour eux. »

Putsyn, qui était maintenant sorti de l'inconscience, murmura d'un ton rogue : « Ce n'est pas vrai. Il ne peut pas le prouver. »

— « Je ne crois pas que ce soit cela qu'il cherche à prouver, » répondit Borgenese sans se départir de son calme. « Laissez-le parler. »

Luis respira profondément. « Il aurait pu continuer longtemps comme cela mais il avait engagé une assistante pour l'aider à mettre son appareil au point. Et celle-ci n'était pas d'accord avec lui. Elle estimait qu'une pareille découverte devait être placée au service du public. Putsyn se moquait de ce qu'elle pouvait penser mais l'ennui était qu'elle était capable de construire une autre machine. Or, comme il ne pouvait pas prendre de brevet et était obligé de garder le secret, son assistante représentait un danger. » Il ménagea une pause avant d'ajouter : « Elle s'appelait Luise Obispo. »

Il n'eut pas besoin de tourner la tête. Du coin de l'œil, il vit la stupéfaction se peindre sur les traits de Luise. C'était bien son nom à elle qu'elle avait choisi et c'était lui qui s'était fourvoyé.

« Putsyn s'est alors abouché avec un criminel, Dorn Starret, qu'il chargea de neutraliser la jeune fille, » continua-t-il d'une voix rauque. « C'était de cette façon que Starret gagnait sa vie. C'était un expert dans sa branche. Un jour, il enleva Luise Obispo. Le rapt eut lieu sur Mars. Mais il ne la démémorisa pas tout de suite.

Il la conduisit sur la Terre. Pendant la traversée, il eut l'occasion de parler avec elle et il s'attacha à elle. Il lui fit la cour mais n'eut pas beaucoup de succès. Il abandonna son astronef près d'une autre ville, drogua Luise et l'emmena dans un Refuge où il la démémorisa. C'était pour cela qu'il avait été payé. Mais il décida de rester dans les parages, se disant qu'elle changerait peut-être d'avis à son égard après sa rétrogression. Il s'installa dans un Refuge voisin. Mais là, il commit l'erreur de cacher son rétropistolet derrière l'écran de communication. Putsyn s'est alors amené, histoire de vérifier que tout s'était bien passé. La présence de Starret dans le Refuge lui déplut : il suffit parfois d'un mot, d'un visage familier pour réveiller les souvenirs. Il démémorisa Starret qui était désarmé. Peut-être avait-il prévu dès le début d'en arriver là. Il s'était préparé un alibi inattaquable quand Luise avait disparu afin qu'il soit impossible de le soupçonner. Quant à Starret... qui s'inquiéterait d'un criminel ? Mais ce n'était pas fini. Il savait que les démémorisés essayent de retrouver leur identité perdue et y parviennent quelquefois. Il ne voulait pas que cela se produisît. Alors, il a passé une annonce. Luise la vit et y répondit. Putsyn utilisa son appareil sur elle. Son intention était de la faire osciller du présent au passé, du passé au présent et ainsi de suite de sorte que son esprit refuse d'accepter et le passé et le présent. Mais à peine avait-il commencé à mettre son projet à exécution que Starret réapparut. Il fallait le neutraliser lui aussi. Putsyn fit alors volontairement une faute pour lui mettre la puce à l'oreille, décidé qu'il était à se débarrasser de ses deux victimes à la fois. »

Il s'adossa contre le mur. Il était arrivé au bout de son récit et savait ce qui allait se passer maintenant.

« C'est tout. Seulement les choses ne se sont pas déroulées comme Putsyn l'espérait. Starret était un type qui savait défendre ses intérêts. »

N'empêche qu'il avait échoué sur le plus important, sur ce qui comptait le plus à ses yeux.

Borgenese pianotait sur son bureau. Tout du moins, il donnait cette impression : en réalité, il était en train de manœuvrer toute une série de boutons. Un policier fit son entrée. Borgenese lui indiqua Putsyn d'un signe. « Conduisez-le dans une cellule de la préventive. »

— « Vous n'avez aucune preuve ! » s'écria Putsyn ; ses traits étaient tendus et il avait l'air effrayé.

— « Je pense que si, » fit Borgenese d'une voix indifférente. « Vous ne vous doutez pas du degré d'efficacité de nos laboratoires. Vous parlerez. »

Lorsque Putsyn eut disparu, Borgenese se tourna vers Obispo.

— « Excellent travail, Luis ! Je suis content de vous. Je crois que, dans quelque temps, vous ferez un policier remarquable. Dans la brigade rétro, bien entendu. »

Luis le dévisagea.

— « Mais vous n'avez pas écouté ? Je suis Dorn Starret. Le truand... »

Il aurait dû le comprendre tout de suite quand il avait évoqué l'image de Starret. Gaucher ? Absolument pas ! C'est de cette façon que l'on se voit dans un miroir. La gauche et la droite sont interverties...

Le policier consultant se leva. Il se tenait très droit, rigide même et il n'avait plus son air amène.

— « Je crains que vous ne soyez dans l'incapacité de le prouver. Les empreintes digitales ? Une identification ? Quel ancien familier de Starret vous identifierait ? Il y a Putsyn, certes, mais il faudrait qu'il soit libre pour pouvoir témoigner. » Borgenese sourit. « Vous voulez un argument définitif ? Eh bien, laissez-moi vous poser une question : quand Putsyn vous a offert d'être son associé dans sa combine, avez-vous accepté ? Non ! Au contraire : vous l'avez amené ici bien que vous étiez sûr et certain de signer votre démémorisation. »

Les paupières de Luis papillotèrent. « Mais... »

— « Il n'y a pas d'exceptions, Luis. Certains crimes sont passibles de rétrogression. C'est prévu par le code. La loi ne fait aucune différence sur les modalités d'application de la peine. Si un dénommé Dorn Starret a existé, il a été effacé quand Putsyn l'a démémorisé. Et ce n'est pas seulement sur le plan légal que ce Dorn Starret a cessé d'exister. Comprenez-moi : démémoriser quelqu'un, c'est gommer à peu près tout ce qui constituait sa personnalité antérieure, le bon comme le mauvais. Il ne reste plus qu'un corps d'adulte et un esprit que nous remplissons de notions adultes. Alors, il y a toutes les chances pour que le sujet agisse désormais en adulte. »

Borgenese avança à pas lents et se planta devant son bureau. « Nous défendons la vie. La vie de tous. Y compris la vie des futures victimes. La peine de mort n'existe pas et nous n'en voulons pas. Le maximum que nous pouvons faire est de donner au criminel une seconde chance par le truchement de la rétrogression. Ceux qui volent la mémoire de leurs semblables et les assassins subissent le même châtiment. Il y a toutefois une différence : l'individu qui en démémorise un autre sait qu'il a la possibilité de s'en tirer alors que le meurtrier sait qu'il ne peut échapper. C'est une pratique administrative, pas une loi : nous ne cherchons pas à retrouver le passé des victimes de la rétrogression. La rétrogres-

sion canalise la haine et la cupidité vers des actes non destructeurs. Il y a une multitude de passions anarchiques qui hantent la société et, tant qu'elles existeront, il nous faut une soupape de sûreté. La rétrogression est l'instrument idéal. »

D'un geste, il imposa silence à Luise qui faisait mine de l'interrompre.

« Savez-vous combien il y a eu d'assassinats l'année dernière ? »

Obispo fit signe que non.

« Quatre. Quatre assassinats pour une population de seize milliards d'individus ! C'est un record. Tous ceux qui connaissent la littérature policière du XXe siècle seront d'accord avec moi. » Il jeta un regard amusé à Luis. « Vous lisiez des romans policiers, n'est-ce pas ? »

Luis acquiesça sans mot dire et le policier consultant continua en souriant :

« Je m'en doutais. Il n'y a aujourd'hui que trois catégories de personnes qui savent ce que sont les empreintes digitales. Les deux premières sont les historiens et les policiers. Et je doutais que vous fussiez un historien ou un policier. »

Luise posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

— « Mais est-ce que la machine de Putsyn ne va pas modifier la situation ? »

— « La modifier ? » Borgenese considéra la jeune femme en plissant le front. « Vous rappelez-vous comment elle est montée ? »

— « Non, » avoua-t-elle. « J'ai oublié. »

— « Voilà ! Et je vous garantis que Putsyn l'oubliera lui aussi... Une fois qu'il aura été convaincu d'être un criminel, et ce ne sera pas long, nous lui injecterons de faux souvenirs qui lui interdiront de fouiller dans le passé. Cet instrument est indésirable tant que les hommes ne sont pas totalement, pleinement civilisés. Il a été inventé une douzaine de fois au cours du siècle dernier et sa découverte a toujours été perdue. »

Borgenese baissa un instant les paupières. Quand il rouvrit les yeux, Luise avait son regard braqué sur Luis qui contemplait fixement le plancher.

« Je ne vous retiens pas, » leur dit le policier. « Lorsque vous serez prets, il y aura un poste pour vous deux dans mon service. Mais prenez votre temps. La porte vous sera toujours ouverte. »

Luis tourna les talons, enfila d'interminables corridors et s'enfonça dans la nuit.

Luise le rejoignit au moment où il sautait du tapis roulant qu'il avait emprunté pour regagner les Refuges.

— « J'imagine que vous n'avez pas grand-chose à me dire, » murmura-t-elle. « Que dire à une femme qui vient d'apprendre que

vous l'auriez assassinée si l'assassinat était possible ? »

Que lui dire, en effet ?

Ils marchèrent tous deux en silence.

Elle s'arrêta devant sa cellule mais n'y entra pas. « Pourtant, le fait que vous ayez oublié votre nom et pris le mien est une indication qui éclaire vos sentiments. » Elle souriait maintenant. « Il m'est difficile de faire moins. »

L'espoir frémit en lui et il se rapprocha d'elle. Mais il demeurait muet. Peut-être l'interprétation qu'il donnait à ces paroles était-elle erronée ?

« Luis et Luise Obispo, » fit-elle doucement. « Il n'y aura presque rien à changer. Il suffira d'ajouter *Madame.* »

Son regard avait retrouvé son éclat. « Voulez-vous entrer ? »

Elle ouvrit la porte.

Le crime était quelquefois la voie du bonheur et la rétrogression pouvait être un bienfait.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Forget me nearly.

Dépôt légal : 2me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

FONDATION

FONDATION ET EMPIRE

SECONDE FONDATION

par Isaac Asimov

Les trois romans en un volume

(Voir tous détails pages 3 et 4)